



HAL
open science

Intellectuels italiens de la fin du XVIIIe et du début du XIXe siècle : des pères de la nation ?

Aline Richtarch

► **To cite this version:**

Aline Richtarch. Intellectuels italiens de la fin du XVIIIe et du début du XIXe siècle : des pères de la nation ?. Histoire. 2010. dumas-00601374

HAL Id: dumas-00601374

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-00601374>

Submitted on 17 Jun 2011

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Aline RICHTARCH

Intellectuels italiens de la fin du XVIII^e et du début du XIX^e siècle : des pères de la nation ?



Mémoire de Master 1 « Sciences humaines et sociales »

Mention : Histoire et Histoire de l'art

Spécialité : Histoire des Relations et des Échanges Culturels Internationaux

Parcours : Master International Franco-Italien (MIFI)

Sous la direction de M. Gilles BERTRAND

Année universitaire 2009-2010

Aline RICHTARCH

Intellectuels italiens de la fin du XVIIIe et du début du XIXe siècle : des pères de la nation ?



Mémoire de Master 1 « Sciences humaines et sociales »

Mention : Histoire et Histoire de l'art

Spécialité : Histoire des Relations et des Échanges Culturels Internationaux

Parcours : Master International Franco-Italien (MIFI)

Sous la direction de M. Gilles BERTRAND

Année universitaire 2009-2010

Remerciements

Je tiens à exprimer toute ma gratitude à M. Gilles BERTRAND pour le soin qu'il a apporté au suivi de ce mémoire ainsi que pour son aide concernant mes recherches. Je le remercie aussi pour ses conseils et pour sa disponibilité, qui m'ont permis de mener ce projet à bien.

Un grand merci aux personnels des bibliothèques de l'ARSH et de la BU Droit-Lettres pour leur professionnalisme et leur écoute. Ma reconnaissance va aussi envers les enseignants du master d'Histoire pour les conseils et la stimulation intellectuelle qu'ils m'ont communiqués tout au long de cette année universitaire.

Merci à Florian MASSON pour son soutien et son aide de tous les instants, ainsi que pour la relecture de ce mémoire et l'assistance à la mise en page.

Enfin, je remercie ma famille pour ses encouragements et pour les corrections apportées à l'écriture.

Sommaire

Introduction	6
PARTIE I - Entre invisibilité et mise en valeur de l'engagement national des hommes de lettres italiens	10
Chapitre I : Préoccupations nationales des intellectuels et histoires littéraires : entre reconnaissance, nuances et silences	12
I. Contexte politique et littéraire	12
II. Des littéraires avant tout ?	16
III. Vers une reconnaissance du patriotisme de certains auteurs ?	19
Chapitre II : Des précurseurs du Risorgimento ?	24
I. la Révolution française et Napoléon Bonaparte comme principales références ?	24
II. Un silence autour du Risorgimento ?	29
III. Des avis différents sur le lien entre les auteurs et l'unité italienne	32
Chapitre III : Le réveil national de la fin du XIXe siècle : impact sur la vision des auteurs de la nation	37
I. Des indices d'évolution ?	37
II. Le tournant Carducci	41
III. La famille des auteurs de la nation	44
PARTIE II - Quels patriotes ? Ou l'image du patriotisme italien de six intellectuels majeurs	50
Chapitre IV : Les modérés ou une conception de la nation peu présente	52
I. Parini, la sagesse de la modération	52
II. Monti ou l'image d'un indécis	57
Chapitre V : Le rapport aux Français : des engagements nationaux différents	63
I. Alfieri, l'antifrançais	63
II. Foscolo le révolutionnaire	68
Chapitre VI : Le défaitiste et l'influent	75
I. Leopardi ou le désespoir	75
II. Alessandro Manzoni l'idole du XIXe siècle	79
PARTIE III - De nouvelles références pour une littérature nationale en construction Ou l'intégration des <i>Sei</i> au « panthéon de papier » national	87
Chapitre VII : La généalogie littéraire ou l'intégration dans une lignée littéraire nationale ancienne	89
I. Relations entre les <i>Sei</i>	89

II. Dans la lignée des grands auteurs de la péninsule.....	94
Chapitre VIII : De véritables figures nationales ?.....	101
I. Des auteurs célébrés ?.....	101
II. L'ombre des héros de la nation.....	106
Chapitre IX : la littérature comme manifeste de l'idée nationale ?.....	112
I. La construction d'une littérature nationale continue : le choix des ancêtres et de l'esprit national.....	112
II. Une littérature italianisée ou les frémissements d'une future nation.....	117
Conclusion.....	125
Table des annexes.....	132

Introduction

« Plus que la géographie c'est la littérature qui a fait l'Italie. »¹ C'est à partir de ces mots de l'historien Marco Cuaz que s'est bâtie la réflexion initiale de ce mémoire. A travers cette phrase, c'est toute l'importance de la littérature italienne dans le processus de construction de la nation qui est mise en évidence et sur laquelle il semble intéressant de s'interroger.

Si au départ l'idée était de s'intéresser aux pères de la nation italienne, cette phrase de Marco Cuaz a contribué à porter l'attention non plus sur les acteurs même du Risorgimento, tant de fois étudiés, mais sur les intellectuels italiens vus aujourd'hui comme des précurseurs du mouvement d'unité de la nation. Le thème général de ce mémoire s'articule donc autour de la construction de la figure de l'intellectuel italien de la fin du XVIIIe et du début du XIXe siècle comme annonciateur de la nation. Le choix de cette période n'est pas un hasard : en effet, c'est à partir de ce moment-là qu'ont commencé à se faire ressentir les premiers frémissements autour des notions de nation, de patrie et d'identité, qui ont vu leur signification se transformer à la charnière du XVIIIe et du XIXe siècle, pour acquérir le sens auquel nous les entendons aujourd'hui. Ces notions ont ensuite grandies et se sont déployées tout au long du XIXe siècle, pour finalement triompher au XXe siècle².

Ce mémoire, qui s'inscrit dans l'histoire des représentations, se propose d'aborder différentes thématiques telles que l'histoire des intellectuels, avec un XIXe siècle qui voit la sacralisation de la figure de l'écrivain³, ou encore l'identité nationale. Ce dernier thème est particulièrement stimulant pour ce qui est du cadre de l'Italie car cela fait seulement quelques années que les recherches s'y intéressent à nouveau, après des années de relations compliquées avec le concept de nation et de nationalisme. La lecture d'ouvrages récents sur l'Italie du XIXe siècle⁴ et du Risorgimento⁵, sur la construction de figures nationales⁶ ou encore sur les intellectuels du XIXe siècle⁷ a donc conduit ce mémoire vers l'objet principal de son questionnement. Ainsi, certains des ouvrages laissaient entendre que l'idée de nation

¹ Marco Cuaz, « L'identité italienne au XVIIIe siècle. La perception des étrangers et l'autoreprésentation des intellectuels d'Italie », in G. Bertrand, dir., *Identité et cultures dans les mondes alpin et italien (XVIIIe-XXe siècle)*, L'Harmattan, 2000, p. 18.

² Anne-Marie Thiesse, *La création des identités nationales. Europe XVIIIe-XXe siècle*, Paris, Seuil, 1999.

³ A ce sujet, voir le livre de Paul Benichou, *Le sacre de l'écrivain (1750-1830). Essai sur l'avènement d'un pouvoir spirituel laïque dans la France moderne*, Paris, Gallimard, 1996.

⁴ Gilles Pécout, *Naissance de l'Italie contemporaine (1770-1922)*, Paris, Nathan universités, 1997.

⁵ Alberto Maria Banti, *La nazione del Risorgimento. Parentela, santità e onore alle origini dell'Italia unita*, Turin, Einaudi, 1999.

⁶ Jean-Claude Bonnet, *Naissance du Panthéon. Essai sur le culte des grands hommes*, Paris, Fayard, 1998.

⁷ Christophe Charle, *Les intellectuels en Europe au XIXe siècle. Essai d'histoire comparée*, Paris, Seuil, 1996.

avait pu être instillée en Italie par quelques intellectuels précurseurs de la fin du XVIII^e siècle, qui avaient alors propagé cette nouvelle notion à leurs contemporains, rendant désormais envisageable l'unité italienne. Cependant, cette vision est parfois contestée, car considérée comme largement idéalisée, et c'est pourquoi il paraissait instructif de se demander depuis quand la littérature italienne de la fin du XVIII^e et du début du XIX^e siècle était pensée en ces termes. En effet, il ne paraît pas inconcevable que cela ait participé à la mise en place de l'identité italienne et au renforcement d'une cohésion nationale dans le cadre de la réalisation de l'unité.

Ainsi, le XIX^e siècle italien est marqué par de nombreux soubresauts qui tentent de libérer l'Italie de la domination étrangère et de créer un véritable Etat-nation, car depuis plusieurs siècles l'Italie est divisée en une dizaine d'Etats gouvernés différemment par divers pouvoirs étrangers. Cependant, les occupations napoléoniennes, d'abord de 1796 à 1799, puis plus durablement lorsque Napoléon devient empereur, viennent modifier la donne et laissent entrevoir pour la première fois la perspective d'un Etat italien. C'est dans ce contexte que naissent les premiers frémissements en faveur de l'unité italienne, provoqués par des hommes de lettres. L'exemple de Melchiorre Gioia, vainqueur du concours lancé en 1796 sur la question suivante : « Lequel des gouvernements libres conviendrait le mieux au bonheur de l'Italie » en est une bonne illustration. Les thèmes de la patrie, de la nation et surtout de l'Italie commencent à affleurer dans les productions de certains intellectuels italiens, ce qui est mis en avant après l'unité réalisée en 1860-1861 par des hommes de lettres de la fin du XIX^e siècle. Avant de parvenir à son unité, la péninsule italienne connaît de nombreuses réformes, révoltes et tentatives de révolution durant toute la première moitié du XIX^e siècle. Si les acteurs de ces mouvements sont nombreux, l'histoire et plus particulièrement la mémoire retiennent finalement surtout les Cavour, les Victor-Emmanuel, les Garibaldi et les Mazzini qui, chacun à leur manière, se sont illustrés par leurs actions dans la réussite du mouvement risorgimental, dans la réalisation effective de l'unité italienne. Pour autant, une autre épreuve commence pour l'Italie réunifiée, celle de réussir à lier fermement et durablement ses diverses parties, de devenir un Etat-nation à part entière et homogène. C'est dans ce contexte qu'il semble captivant de rechercher ce qui est dit de la littérature italienne du début du XIX^e siècle. En effet, on ne peut que s'interroger sur les possibles influences des enjeux fondamentaux de la seconde moitié du siècle sur les considérations autour des hommes de lettres italiens qui ont précédé le Risorgimento et l'unité.

Partant de l'ensemble des considérations précédemment développées, il est apparu intéressant de former un corpus de sources avec des histoires littéraires italiennes de la

seconde moitié du XIXe siècle, ou des écrits s'apparentant à des critiques littéraires, afin d'étudier la manière dont y étaient présentés certains auteurs de la fin du XVIIIe et du début du XIXe siècle. Ainsi, le choix s'est porté sur une histoire littéraire écrite en 1865 par Cesare Cantù⁸, une autre écrite par Louis Etienne en 1875⁹ et deux écrits de Giosuè Carducci, l'un de 1873 sur Alessandro Manzoni¹⁰ et l'autre de 1896, sorte d'anthologie des écrits publiés entre 1749 et 1830 et ayant inspiré le Risorgimento¹¹. Cela est complété avec les notices biographiques du dictionnaire Michaud de 1856¹² et avec deux éloges, l'un écrit en 1813 en l'honneur de l'écrivain Giuseppe Parini¹³, le second en 1837 pour la mort de Giacomo Leopardi¹⁴. Bien évidemment il y a eu sélection des sources, les écrits susceptibles d'appuyer la réflexion étant pléthoriques. Il a donc fallu se centrer sur certaines sources et en écarter d'autres à regret, afin de rester dans la limite des possibilités laissées par un mémoire de master 1 quant à l'étendue du corpus analysé. Le choix s'est fait d'avoir un aperçu aussi représentatif et significatif que possible des diverses représentations des intellectuels italiens de la fin du XVIIIe et du début du XIXe siècle dans des écrits de la fin du XIXe siècle. Ainsi, les sources embrassent une période allant de 1856 à 1896, soit quarante années, afin d'identifier s'il y a ou non évolution des représentations, et proviennent d'Italie et de France, dans le but de voir si le recul géographique et national a une quelconque influence. Les deux éloges, qui sont antérieurs à la seconde moitié du XIXe siècle sont là pour vérifier si dès la mort des intellectuels se met en place un discours autour de leur engagement national, de l'identité nationale qu'ils représentent par la suite ou si cela est plus tardif. Au-delà de cela, il a été aussi choisi de se centrer plus particulièrement sur six intellectuels italiens de la charnière des XVIIIe-XIXe siècles pour pouvoir mener une étude plus approfondie, plus stimulante et plus concrète en se focalisant sur des cas précis, ce qui permet de mieux lier et comparer les sources entre elles. Ont été retenus six écrivains italiens majeurs relativement différents les uns des autres, aujourd'hui considérés pour certains comme des précurseurs en ce qui concerne l'idée de nation, pour d'autres comme des étrangers à cette idée et pour tous

⁸ Cesare Cantù, *Storia della letteratura italiana*, Florence, Le Monnier, 1865.

⁹ Louis Etienne, *Histoire de la littérature italienne depuis ses origines jusqu'à nos jours*, Paris, Hachette, 1905 (1875).

¹⁰ Giosuè Carducci, « A proposito di alcuni giudizi su Alessandro Manzoni », 1873, in *Alessandro Manzoni*, Bologne, Zanichelli, 1912.

¹¹ Giosuè Carducci, *Lecture del Risorgimento italiano (1749-1830)*, Bologne, Zanichelli, 1896.

¹² Joseph-François et Louis-Gabriel Michaud, *Biographie universelle ancienne et moderne ou Histoire, par ordre alphabétique, de la vie publique et privée de tous les hommes qui se sont fait remarquer par leurs écrits, leurs actions, leurs vertus ou leurs crimes*, Paris, Desplaces, 1856.

¹³ Ambrogio Levati, *Elogio di Giuseppe Parini recitato nel giorno 16 novembre 1813 in occasione dell'aprimiento delle scuole del Liceo di Milana in Porta Nuova*, Milano, 1813.

¹⁴ Antonio Ranieri, *Notizia della morte del conte Giacomo Leopardi*, in « Il Progresso » vol. XVII, anno VI, Napoli, 1837.

comme des auteurs ayant marqué leur époque et surtout la littérature italienne. Les écrivains choisis sont donc ceux de la charnière XVIIIe-XIX siècle qui, d'un point de vue littéraire, restent au XXe siècle des auteurs majeurs pour l'Italie. Seront donc étudiés plus particulièrement les écrivains suivants : Giuseppe Parini (1729-1799), Vittorio Alfieri (1749-1803), Vincenzo Monti (1754-1828), Ugo Foscolo (1778-1827), Alessandro Manzoni (1785-1873) et Giacomo Leopardi (1798-1837). Pour plus de clarté, ce groupe d'écrivains sera désigné dans le mémoire sous le nom des « *Sei* » lorsque ces six intellectuels seront évoqués en tant que groupe et non individuellement.

A partir de l'ensemble de cette démarche de réflexion a finalement pu être dégagée la problématique suivante : quelle est la perception dans des histoires littéraires de l'Italie de la fin du XIXe siècle, ou dans des écrits qui mettent en valeur une littérature nationale à la même époque, des auteurs de la fin XVIIIe et du début XIXe que l'on dit aujourd'hui précurseurs de l'idée d'unité ou de nation ? Toute une série de questions découle en fait de cette problématique, questions sur lesquelles ce mémoire s'interroge et auxquelles il se propose d'apporter une réponse. Ainsi, il s'agit de voir s'il y a une évolution notable du traitement des *Sei* dans les histoires littéraires au cours de la seconde moitié du XIXe siècle, d'essayer de mettre en évidence la valorisation ou non de la coloration nationale des auteurs et d'évaluer l'importance de la valorisation de la production littéraire de ceux-ci, tout comme se posera la question de savoir si il n'y a pas valorisation d'une littérature nationale dans le but d'établir une continuité, une cohérence et une cohésion de la nation.

Dans la perspective de répondre à l'ensemble des questions soulevées dans cette introduction et ce de la façon la plus pertinente possible, le mémoire s'articule autour d'un plan composé de trois parties thématiques. Nous verrons donc dans une première partie les thématiques et considérations récurrentes retenues par le corpus de sources autour des engagements nationaux des hommes de lettres italiens (en général) de la période considérée, ainsi que les divergences entre les sources et les évolutions de représentations. La seconde partie traitera plus spécifiquement des *Sei*, en s'attachant à leur cas individuel, afin de voir ce qui est dit de leur patriotisme et en quels termes cela est exposé. Enfin nous nous demanderons dans la troisième partie s'il n'y a pas finalement à la fin du XIXe siècle la volonté d'établir une littérature nationale continue, qui intègre notamment le XIXe siècle et les auteurs marquants de la charnière avec le XVIIIe siècle, avec derrière l'idée de valoriser la nation italienne.

PARTIE I

-

Entre invisibilité et mise en valeur de l'engagement national des hommes de lettres italiens

INTRODUCTION

A la fin du XVIIIe siècle, le sentiment d'une solide tradition littéraire italienne spécifique qui jusque là persistait malgré les différents Etats, le plurilinguisme et la conscience d'une appartenance régionale, est contesté par des intellectuels européens. L'espace littéraire que représentait l'Italie n'est pour eux plus que décadence et ils remettent donc en question l'idée d'un rayonnement mondial de la culture italienne. Les intellectuels italiens du XVIIIe vont pour une partie d'entre eux s'élever contre cela et défendre leur culture. Pour Marco Cuaz, leur réponse marque une étape fondamentale pour ce qui est de la formation d'une identité nationale italienne¹⁵. Commence d'ailleurs à partir du milieu du siècle un vaste mouvement de construction des identités nationales dans l'ensemble de l'Europe et auquel l'Italie bien sur n'échappe pas¹⁶. La notion de nation s'impose peu à peu au sein de cet espace, notamment d'après certaines interprétations grâce à des individus faisant partie des élites cultivées qui participent activement à la création de l'identité nationale¹⁷. Si la nation fait donc son apparition en Italie d'abord par le biais de la littérature, elle sort finalement de ce champ pour entrer dans celui de la politique à partir des occupations napoléoniennes. Cependant, on peut se demander jusqu'à quel point les écrivains de la fin du XVIIIe et du début du XIXe siècle sont impliqués dans ce mouvement, à un moment où la nation reste une idée très vague. Surtout, il s'agit de voir comment est perçu à partir de la seconde moitié du XIXe siècle l'engagement national plus ou moins poussé de certains de ces littéraires, c'est-à-dire à un moment où l'idée de nation est en train de s'imposer au point d'aboutir à l'unité de l'Italie. Les histoires littéraires, biographies et commentaires littéraires de cette période ont-ils un parti pris en ce qui concerne la valorisation ou non de l'implication en faveur de la nation de certains des écrivains du début du siècle ? Que retiennent-ils des auteurs ? Sont-ils tous unanimes et voit-on une évolution des discours et donc des représentations entre 1856 et 1896, l'unité étant passée par là ? C'est à l'ensemble de ces questions fondamentales que cette première partie va tenter de répondre.

¹⁵ Marco Cuaz, *Op. Cit.*, p. 20.

¹⁶ Anne-Marie Thiesse, *Op. Cit.*

¹⁷ A ce sujet voir Gilles Pécout, *Op. Cit.*, p. 9, et Alberto Maria Banti, *Op. Cit.*, p. 26-33.

Chapitre I : Préoccupations nationales des intellectuels et histoires littéraires : entre reconnaissance, nuances et silences

Comme nous venons de le voir, il y a dans la péninsule italienne, malgré les divers Etats, une conscience d'une tradition littéraire italienne qui remonte à Dante, Pétrarque et Boccacce. Néanmoins, au XVIIIe siècle, là où dans divers pays d'Europe apparaissent des histoires littéraires nationales, en Italie foisonnent essentiellement des histoires littéraires communales et régionales. Il faut attendre les années 1771-1782 pour que paraisse la première histoire littéraire italienne, sous la plume de Girolamo Tiraboschi¹⁸. L'apparition dans la péninsule à la fin du XVIIIe siècle d'histoires littéraires italiennes est en fin de compte une réponse aux attaques de la fin du XVIIIe siècle contre l'existence d'un espace littéraire italien spécifique et rayonnant, ce qui participe à la création d'une identité culturelle italienne. Qu'en est-il alors plus d'un demi-siècle plus tard pour les nouvelles histoires littéraires italiennes ? Quelle place celles-ci accordent-elles à la tradition et à la nouveauté passée au prisme de l'unité ? Que disent-elles du patriotisme de certains auteurs de la fin du XVIIIe siècle ? Plus généralement, que retiennent de ces mêmes auteurs les écrits du corpus datant de la seconde moitié du XIXe siècle qui ont pour une grande partie d'entre eux, il faut le noter, avant tout pour objectif d'analyser la littérature ?

Ce premier chapitre vise donc essentiellement à replacer les sources dans leur contexte politique et littéraire, ainsi que dans leur visée avant tout littéraire, afin de voir ce qui s'en dégage en tout premier lieu, de manière à en saisir tout l'enjeu avant une analyse plus en profondeur.

I. Contexte politique et littéraire

Les histoires littéraires italiennes de la seconde moitié du XIXe siècle s'inscrivent dans un contexte politique et littéraire particulier où les évolutions sont notables et qu'il convient donc d'étudier, pour mieux comprendre ces sources. Cependant, avant de noter les évolutions, il paraît nécessaire de mettre en évidence l'une des continuités les plus significatives entre les histoires littéraires, qu'elles soient du XVIIIe siècle ou du XIXe siècle.

¹⁸ Marco Cuaz, *Op. Cit.*, p. 21.

Il s'agit de la mise en valeur très importante des figures considérées comme les plus remarquables de la tradition littéraire italienne, qui se trouve être fortement ancrée dans les esprits cultivés de la péninsule pourtant divisée.

Illustres anciens

Ainsi, certains écrivains sont de véritables références pour l'Italie et semblent véritablement représenter la tradition littéraire italienne précédemment évoquée.

Ces « anciens » sont donc très présents dans les histoires littéraires et y occupent visiblement une place à part. Celles-ci paraissent en effet leur accorder une très grande importance et leurs consacrent beaucoup de leurs pages. Se détachent alors seulement en regardant les index des histoires littéraires quelques illustres écrivains, plutôt éloignés des XVIIIe et XIXe siècles, ce qui pourrait être révélateur d'une tradition littéraire certes ancienne mais finalement mal en point. L'index de l'histoire littéraire de Cesare Cantù¹⁹ montre que celui-ci réserve un chapitre entier à Dante et fait de même avec Pétrarque, là où ses autres chapitres ne se centrent pas sur un seul auteur mais sur une période, une école ou un style. De même, Louis Etienne²⁰ destine deux chapitres complets à Dante et à Machiavel et un à Pétrarque, à Arioste et au Tasse, et regroupent les autres auteurs dans divers chapitres. Bien que Boccace ne soit traité dans aucune de ces deux histoires littéraires avec un chapitre particulier, on remarque tout de même qu'une place relativement importante lui est dédiée. On constate de cette manière que les références littéraires absolues de l'ensemble de l'Italie au XVIIIe et au XIXe siècle sont Dante, Pétrarque, Boccace, Arioste, Machiavel et Tasse. Cela se retrouve aussi dans d'autres histoires littéraires de la même époque que les deux citées, comme par exemple celle de Pietro Sanfilippo datant de 1859²¹.

Il apparaît donc assez clairement que la littérature italienne reste surplombée dans la seconde moitié du XIXe siècle par d'illustres anciens, qui focalisent l'attention et demeurent les principales références. De fait, l'impression qui se dégage finalement de cela est que si les écrivains italiens semblent avoir atteint des sommets durant le Trecento, le Quattrocento et à la Renaissance, en revanche depuis il ne paraît pas y avoir eu d'auteurs susceptibles de rivaliser avec eux. Ainsi, malgré les bouleversements politiques et littéraires auquel a assisté ce XIXe siècle, les histoires littéraires continuent à encenser les anciens et à véhiculer cette fameuse tradition littéraire italienne qui éclot véritablement avec Dante et s'accomplit dans

¹⁹ ANNEXE 1.

²⁰ ANNEXE 2.

²¹ Pietro Sanfilippo, *Storia della letteratura italiana. Dal secolo XI al secolo XIV*, Palerme, Pedone Lauriel, 1859.

Pétrarque, Boccace, Arioste, Machiavel et Tasse. La littérature de l'Italie de la seconde moitié du XIXe siècle persiste à rester suspendue à des œuvres désormais figées dans le marbre de la conscience collective. Pourtant, en un siècle le contexte politique et littéraire a subi d'importantes modifications et l'Italie ainsi que le statut et le rôle de l'écrivain ont profondément évolué, ce qui d'une manière ou d'une autre a pu affecter la littérature et la perception de celle-ci comme nous essaierons de le montrer plus tard.

Le rôle de l'écrivain et l'évolution de l'Italie

Auparavant, attardons-nous un peu sur les divers changements de manière à restituer en quelques sortes l'environnement politico-culturel du XIXe siècle, afin de saisir des pistes permettant de comprendre les mentalités de la seconde moitié du XIXe siècle. Le but est donc de voir dans quel contexte ont été produites les sources, pour mieux en tirer partie.

La première évolution intéressante est liée à l'occupation napoléonienne qui, outre le fait qu'elle donne à voir la possibilité d'une Italie unie avec la formation d'une république italienne de 1801 à 1805 puis d'un royaume d'Italie en 1805, offre surtout aux intellectuels de nouveaux débouchés²². Les opportunités proposées aux intellectuels par la conjoncture politique en Italie sous le *Decennio francese* peuvent être considérées comme une des premières étapes vers une professionnalisation des intellectuels²³, et cette marche vers la professionnalisation se poursuit d'ailleurs tout au long du siècle malgré la chute de Napoléon en 1815. 1815 voit donc la péninsule une nouvelle fois fractionnée, sur décision du congrès de Vienne : désormais, dix Etats composent l'Italie²⁴. S'amorce alors entre 1815 et 1847 un éveil national et romantique dans cette Italie de la Restauration²⁵, qui bouleverse la littérature italienne. Ainsi, la plupart des écrivains italiens romantiques œuvrent en faveur de la cause nationale, que ce soit à travers leur action politique directe ou leur production littéraire (choix du sujet, de l'expression ou des revendications esthétiques)²⁶. Le poète notamment acquiert alors une nouvelle grandeur et devient le nouveau héros, venant remplacer dans ce rôle le soldat de la période napoléonienne toute proche. Parce que le contexte politique italien de

²² Anna Maria Rao, « Dal "letterato faticatore" al lavoro intellettuale », in A-M Rao, dir., *Cultura e lavoro intellettuale : istituzione, saperi e professioni nel Decennio francese*, Napoli, Giannini editore, 2009, p. 12.

²³ *Ibid.*, p. 17 et 20-21.

²⁴ ANNEXE 3.

²⁵ Gilles Pécout, *Op. Cit.*, p. 61-86.

²⁶ *Ibid.*, p. 99-100.

cette période offre l'occasion de transposer l'action historique en poésie, la littérature se fait le nouveau moyen d'accéder à la gloire et atteint par ce biais une nouvelle dimension²⁷.

Parallèlement à cela, les insurrections se multiplient en divers points de la péninsule et les élites cultivées ne sont pas les dernières à y participer ou à apporter leur soutien à travers la littérature. Cependant il faut attendre les années 1850-1860 pour que l'on s'achemine vers une solution politique, avec une Italie qui, sous l'impulsion de Victor-Emmanuel, Cavour et Garibaldi notamment, se libère de la domination étrangère et tente de s'unifier. Finalement le 14 mars 1861 Victor-Emmanuel est proclamé roi d'Italie et quelques jours plus tard est formé le premier gouvernement italien. Pour autant ce n'est qu'en 1871 que l'unité territoriale s'achève avec la conquête de Rome, désormais capitale du pays. L'Italie unifiée, on voit pourtant persister dans l'histoire littéraire de 1865 de Cesare Cantù la référence à la ville dont provient tel ou tel auteur : « l'abbé milanais Giuseppe Parini »²⁸ ou encore « le comte d'Asti Vittorio Alfieri »²⁹, ce qui témoigne d'un maintien dans les mentalités de cette longue division de l'Italie qu'une toute fraîche unité ne peut effacer si facilement. Toujours est-il que ces événements qui secouent la péninsule italienne au XIXe siècle, cette épopée d'une patrie en train de se construire, font se fondre l'une dans l'autre action et narration³⁰. Le héros peut donc aussi être lyrique, pas seulement politique. Le cas de Mazzini, homme d'action et écrivain engagé, illustre très bien cela.

L'intellectuel du XIXe siècle paraît ici relativement différent des lettrés des siècles précédents. Si les premières évolutions sont apparues dans les dernières décennies du XVIIIe siècle, c'est au XIXe siècle que tout cela s'accomplit réellement. Le rôle et le statut de l'homme de lettres n'est plus le même, le marché de la culture a commencé à se développer et la professionnalisation qui avait fait ses premiers pas durant le *Decennio francese* s'est précisée tout au long du siècle. Malgré tout la situation des intellectuels italiens au XIXe siècle reste compliquée en raison de la faiblesse numérique du lectorat et de l'absence d'un centre intellectuel dynamique, ce qui limite l'autonomie qu'ils recherchent au niveau national³¹. Pour ce qui est du rapport avec la politique, le XIXe siècle, notamment dans sa seconde moitié, montre des intellectuels impliqués dans la vie politique du pays. C'est le cas par exemple de Giosuè Carducci, auteur de deux des sources retenues, qui cumule les

²⁷ Luigi Mascilli Migliorini, *Le mythe du héros. France et Italie après la chute de Napoléon*, Paris, Nouveau monde éditions, 2002, p. 138-139 et 151.

²⁸ Cesare Cantù, *Op. Cit. Storia della...*, p. 457 : « l'abbate Giuseppe Parini milanese ». Sauf signalement particulier, les traductions en français sont effectuées par l'auteur de la présente étude.

²⁹ *Ibid.*, p. 503 : « l'astigiano conte Vittorio Alfieri ».

³⁰ Luigi Mascilli Migliorini, *Op. Cit.*, p. 151.

³¹ Christophe Charle, *Op. Cit.*, p. 346.

fonctions de professeur d'université, de conseiller municipal et provincial et finalement de sénateur en 1890³².

Dès lors, et même si ces intellectuels là ne sont pas si éloignés que cela de ceux de la fin du siècle précédent qui présentaient les prémisses des générations suivantes, les représentations ont changé et c'est pourquoi un regard rétrospectif d'environ un siècle d'une catégorie sur elle-même est particulièrement intéressant. La question qui se pose est donc de savoir si il y a projection d'un contexte nouveau sur un contexte plus ancien, en quelques sortes si toutes ses modifications enregistrées entre les écrivains choisis comme objets d'études et les écrivains auteurs des sources influencent ou non les représentations. En effet, dans une période où l'Italie s'unie et où l'engagement politique des lettrés est de mise, il est possible et même probable que leurs écrits soient idéologiquement chargés. A propos des histoires littéraires, Anna Maria Rao parle même d'un instrument de panthéonisation ou plus simplement d'autoreprésentation des intellectuels³³, ce qui est très évocateur dans la perspective de l'étude menée présentement et qui justifie le choix des sources.

II. Des littéraires avant tout ?

Cependant, les histoires littéraires ont surtout pour vocation première de présenter la littérature et c'est pourquoi les auteurs qui y sont présents le sont avant tout en vertu de leur qualité littéraire. A première vue donc, elles sont censées commenter les écrits et tout au plus le style de l'auteur, son école ou ses influences. Est-ce vraiment toujours le cas ?

Commenter les écrits ?

Le principe même d'une histoire littéraire est d'analyser sur une longue période, et généralement dans un espace donné, la littérature qui y est produite, en distinguant les styles, les évolutions, les courants esthétiques... Elle suit souvent une logique chronologique et développe les idées précédemment évoquées à partir d'auteurs qu'elle analyse.

C'est effectivement de cette manière que sont construites les histoires littéraires de Cesare Cantù et de Louis Etienne si l'on en croit à nouveau les index. Celle de Cesare Cantù, écrite en 1865 et reprenant des analyses déjà développées dans son *Histoire des Italiens*³⁴, débute au Moyen-âge et s'arrête à la littérature contemporaine. Elle est composée de vingt-trois chapitres chrono-thématiques, c'est-à-dire que l'auteur suit le cours du temps mais sans

³² Christophe Charle, *Op. Cit.*, p. 347.

³³ Anna Maria Rao, *Op. Cit.*, p. 19.

³⁴ Cesare Cantù, *Histoire des Italiens*, Paris, Firmin Didot, traduit de l'italien par Armand Lacombe, 1859.

toujours le préciser dans les titres et regroupe les auteurs et son analyse autour de thèmes. Cela donne par exemple pour le chapitre VI, qui traite en fin de compte du XVe siècle : « Décadence et renouveau de l'italien »³⁵. A propos de l'auteur il semble important pour la suite de signaler que quand il publie cette histoire littéraire il a déjà soixante ans et est député au tout nouveau parlement italien, au sein de l'opposition cléricale et réactionnaire malgré sa jeunesse libérale et patriotique. Il est un littérateur à succès et un diffuseur de culture historique du XIXe siècle très écouté. Il est donc très porté sur la littérature, l'histoire et leur analyse. Tout cela peut influencer la façon dont il commente les écrits dans son Histoire littéraire de 1865 ainsi que sa conception de ce que doit être une histoire littéraire. Cesare Cantù l'envisage alors de la manière suivante :

« On ne peut donc pas séparer un auteur du temps dans lequel il vécut, du caractère de sa langue, des modèles qu'il suivit, des imitateurs qu'il eut. Ainsi conçue, l'histoire littéraire n'est qu'un moyen ; sa fin est la connaissance de la civilisation, ou la philosophie de l'histoire, c'est-à-dire la détermination des lois, selon lesquelles l'humanité avance et se développe. »³⁶

La conception traditionnelle de l'histoire littéraire est ici complétée par une volonté de contextualiser les écrits et non pas seulement les commenter, avec derrière tout cela une charge idéologique qui transparait. Dès lors, l'œuvre de Cesare Cantù acquiert une autre dimension et peut devenir le témoignage instructif d'un regard qui n'est pas neutre.

Pour ce qui est de Louis Etienne, l'objectif de son ouvrage paraît plus traditionnel. Il s'agit principalement pour lui d'écrire un ouvrage de première main, fondé sur une vingtaine d'années de lecture de textes italiens et s'écartant résolument de prédécesseurs principalement italiens³⁷. L'idée est en fait de valoriser son regard extérieur de français italianisant et d'apporter un certain recul, ce qui fait tout l'intérêt de son histoire littéraire. Celle-ci marque d'ailleurs une nouvelle étape dans l'histoire de cette discipline en France, malgré l'absence de reconnaissance de son auteur, obscur recteur français de la seconde moitié du XIXe siècle. Toujours est-il que d'une manière générale le commentaire sur les productions littéraires des auteurs semble être le fondement de ce type d'ouvrages. Pour autant, les écrivains sont

³⁵ « Scadimento e rinnovazione dell'italiano ».

³⁶ Cesare Cantù, *Op. Cit. Storia della...*, p. VIII-IX : « Non può dunque separarsi un autore dal tempo in cui visse, dall'indole della sua lingua, dei modelli che seguì, dagli imitatori che ebbe. Così concepita, la storia letteraria non è che un mezzo ; fine suo è la conoscenza della civiltà, o la filosofia della storia, cioè la determinazione delle leggi, secondo le quali l'umanità procede e si sviluppa. »

³⁷ Michel Espagne, *Le paradigme de l'étranger. Les chaires de littérature étrangère au XIXe siècle*, Paris, éditions du Cerf, 1993, p. 191.

intimement liés à leurs œuvres et ont donc droit à quelques considérations. Qu'est-ce qui est alors principalement évoqué dans ces écrits ?

Quels commentaires ?

Les auteurs qui sont cités et analysés le sont la majeure partie du temps en vertu de leur qualité littéraire et de ce qu'ils représentent par rapport aux courants littéraires et aux innovations. Giuseppe Parini par exemple est classé chez Louis Etienne comme l'écrivain qui le premier a réagit contre l'Arcadie, école et style d'écriture qui a dominé le XVIIIe siècle italien. Des résumés des œuvres majeures des auteurs considérés comme importants sont faits, ou des extraits sont exposés et commentés : « Le défaut de ce poème du *Giorno* [de Parini], [...], est de se prolonger un peu trop »³⁸, et même critiqués. On y fait part des influences des auteurs et de celles qu'eux-mêmes exercent par la suite, on les associe à une même famille d'écrivains. Ce type de commentaires très littéraires n'est pourtant pas l'apanage des histoires littéraires et il est très significatif de constater que les notices biographiques portant sur des auteurs, tout comme Giosuè Carducci dans son ouvrage *A proposito di alcuni giudizi su Alessandro Manzoni*, ont aussi tendance à accorder une importance aux écrits, au style d'écriture et à la formation intellectuelle.

Le cas de Carducci est particulier puisqu'il se livre de la partie VII à la partie X, sur les onze parties que comporte son texte, à l'analyse du style de certaines œuvres de Manzoni en réaction à ce qu'en ont dit deux intellectuels, auteurs chacun d'un éloge à cet écrivain à l'occasion de sa mort. Les notices biographiques du dictionnaire Michaud suivent pour leur part souvent le même schéma lorsqu'il s'agit de retracer la vie d'un écrivain, avec bien sur quelques fois des spécificités. Celui-ci est composé de la manière suivante : d'abord une phrase donnant le statut du personnage, « poète et philologue italien »³⁹, ainsi que sa date de naissance. Puis est exposée la formation intellectuelle : « Il ne manqua pas non plus d'étudier la littérature italienne »⁴⁰. Vient ensuite le déroulement de la vie de l'écrivain, dans lequel s'intègre la production de ses œuvres, avec éventuellement des éléments sur le caractère ou le physique. Enfin, tout cela se termine par la liste des œuvres publiées. Ici, auteurs et écrits sont liés et s'enracinent dans une époque donnée, ce que défend d'ailleurs Cesare Cantù comme cela a été montré un peu plus tôt.

³⁸ Louis Etienne, *Op. Cit.*, p. 529.

³⁹ Michaud, *Op. Cit.*, Tome XXIV, p. 195.

⁴⁰ *Ibid.*

Tout ceci tend à montrer que dans l'ensemble de ces écrits, les écrivains sont d'abord envisagés pour ce qu'ils sont, des auteurs, et ce qu'ils produisent, à savoir des œuvres littéraires. Cependant, il apparaît bien vite qu'une importance non négligeable est donnée au contexte et que personne ne se risque à commenter uniquement les écrits sans parler de ceux qui en sont à l'origine et qui sont finalement des témoins de leur temps. Ainsi, Louis Etienne écrit à propos d'Alfieri :

« Dans ces vers [cités au paragraphe précédent] d'un de ses sonnets, Alfieri s'annonçait hardiment comme le précurseur de l'Italie moderne : il ne s'est pas trompé ; son nom, sa vie, ses œuvres, servent de prélude naturel à l'époque de transition violente où nous sommes parvenus. »⁴¹

Dans cette citation se trouvent condensés une grande partie des éléments finalement pris en compte dans la plupart des écrits de la seconde moitié du XIXe siècle visant à analyser la littérature italienne. Contextualisation, influence à venir, production littéraire et considérations autour de la figure de l'auteur et de sa vie, tout y est.

Au final, vie, œuvres, contexte extérieur de l'écrivain sont tout autant abordés et, même si au départ cela est fait dans un but littéraire, une lecture des regards portés sur l'implication des auteurs et de leurs œuvres dans leur temps peut être réalisée. Cette lecture est d'autant plus aisée dans le cas des écrivains italiens de la fin du XVIIIe et du début du XIXe siècle que le contexte politique extrêmement mouvementé paraît difficile à occulter ou ignorer par rapport à la vie des hommes de lettres. On peut donc se demander si se met alors à poindre, dans les écrits qui s'intéressent aux auteurs de cette période, une forme de reconnaissance ou de mise en valeur d'un engagement national particulier de quelques écrivains.

III. Vers une reconnaissance du patriotisme de certains auteurs ?

L'évocation de la vie des auteurs conduit à s'intéresser à la façon dont ceux-ci se sont intégrés dans leur époque et leur rapport avec leur espace géographique et politique. De ce fait, des éléments de biographie sont donnés et parfois les rapports à la péninsule des uns et des autres sont évoqués. Dès lors, ceci peut-il être considéré comme les premiers pas en direction d'une reconnaissance des aspects patriotes d'un certain nombre d'écrivains ?

⁴¹ Louis Etienne, *Op. Cit.*, p. 554.

Eléments de biographie

Outre la formation intellectuelle, comme cela a été montré précédemment, on relève dans les écrits qui traitent d'auteurs et de leur production plusieurs données biographiques relativement récurrentes à propos des écrivains considérés comme les plus importants. Pour les autres, l'aspect plus personnel est peu développé.

Tout d'abord, les déplacements physiques, les voyages qu'ont pu réaliser les intellectuels au cours de leur vie, sont régulièrement notés. Par exemple, les deux voyages d'Alfieri en Europe et les quelques temps passés en France⁴² sont exposés au lecteur, afin de montrer l'influence que cela a pu avoir sur lui et sur son art : « Alfieri, à l'âge de seize ans, parcourait l'Italie [...] et courait en poste à travers l'Europe [...]. Deux fois il recommença ce pèlerinage du dégoût et de la misanthropie et consacra cinq ans à cette vie errante. »⁴³ Cela est ensuite mis en relation avec sa décision de se consacrer à l'écriture et avec les sujets qu'il aborde dans certaines de ses œuvres, et notamment son aversion envers la France sur laquelle nous reviendrons plus tard. Foscolo, par le biais de ce que l'on dit de ses déplacements au sein de l'Italie, en Suisse ou encore en Angleterre : « Réfugié en Toscane »⁴⁴, « errant en Suisse »⁴⁵ et « installé en Angleterre »⁴⁶, est vu comme un écrivain en mouvement, qui se déplace en Italie et en Europe au gré des événements dans lesquels il se trouve impliqué. En retraçant certains déplacements, ce sont finalement les rapports des écrivains avec leur pays, la politique et l'Europe qui se dessinent en filigrane et qui l'emportent sur l'aspect simplement biographique et anecdotique. Ces informations ne sont pas données par hasard et viennent à l'appui de la construction de l'image d'un auteur.

Dans la même veine, la description rapide du caractère de tel ou tel écrivain est aussi utilisée. Ainsi, Monti est d'une « nature mobile, soumise aux circonstances », Foscolo a un « esprit aventureux et inflexible »⁴⁷ ou encore Niccolini a « la tristesse misanthropique, sinon l'orgueil »⁴⁸ d'Alfieri. De même, « Parini avait le jugement sain et le cœur droit et bienfaisant »⁴⁹. La plupart du temps, ces références au caractère sont mises en relation avec le style d'écriture développé par l'écrivain dont il est question ou avec les sujets qu'il aborde dans ses œuvres. On finit donc par ne plus bien savoir si c'est du caractère de l'écrivain que

⁴² Michaud, *Op. Cit.*, Tome I, p. 457.

⁴³ Louis Etienne, *Op. Cit.*, p. 556.

⁴⁴ Cesare Cantù, *Op. Cit. Storia della...*, p. 609. : « Ricoverato in Toscana »

⁴⁵ *Ibid.*, p. 609. : « ramingo in Svizzera »

⁴⁶ *Ibid.*, p. 610 : « Appoggiatosi in Inghilterra »

⁴⁷ Louis Etienne, *Ibid.*, p. 572.

⁴⁸ *Ibid.*, p. 591.

⁴⁹ Michaud, *Ibid.*, Tome XXXII, p. 135.

découle l'œuvre ou si le caractère de l'auteur n'est pas en fait déduit à partir des écrits qu'il publie et de l'idée que l'on peut se faire alors de sa personnalité. De ce point de vue là, les quelques éléments biographiques que l'on trouve dans les histoires littéraires, et l'intégration dans les notices biographiques de ces considérations sur le caractère et le style au milieu du reste de la vie de l'intellectuel, paraissent avoir pour rôle notamment de corroborer le fait que c'est le caractère qui est à l'origine du reste.

Enfin, plus rarement, le physique des hommes de lettres est décrit et, dans le cas des notices biographiques, semble alors être mis sur le même plan que l'ensemble. La notice consacrée à Vittorio Alfieri dans le tome I du dictionnaire biographique de Michaud s'achève sur la description physique et morale de l'auteur, avec en dernier une description de son style littéraire, comme si tout cela était lié⁵⁰. Ainsi, tout comme le caractère, le physique paraît parfois devoir influencer sur le style, comme le laissent penser les diverses réflexions autour de l'état de santé de Giacomo Leopardi très bien résumées par la citation suivante :

« La nature ne fut pas pour lui plus généreuse que la fortune. Ayant tourné du côté des livres les ardeurs de son âme inquiète, il devint savant et malade : l'étude acharnée fut sans doute un obstacle fatal à son développement physique. Son imagination de poète se créait un horizon que la triste réalité détruisit dès l'abord. »⁵¹

D'après ce court passage, et surtout d'après la dernière phrase, l'auteur de ces lignes laisse penser que le physique et la vocation de poète de Leopardi s'entremêlent et que, en quelques sortes, son inspiration proviendrait de sa propre souffrance physique.

Par ces quelques informations biographiques, qui lient la vie de l'auteur à sa production, c'est toute une image de l'écrivain évoqué qui vient à être construite. Si les éléments que nous venons d'exposer ne suffisent pas encore à voir poindre ou à voir renier les engagements en faveur de l'Italie de la part d'hommes de lettres, ils sont cependant une première marche vers des considérations autour des pensées politiques qui pourraient animer certains auteurs de la fin du XVIIIe et du début du XIXe siècle, en raison du contexte politiquement agité durant lequel ils écrivent. Ce qui est rapporté sur les déplacements par exemple est déjà relativement parlant, et c'est pourquoi ce qui est plus précisément dit des rapports des uns et des autres avec la péninsule constitue une seconde marche vers une reconnaissance d'un certain patriotisme de quelques auteurs.

⁵⁰ Michaud, *Op. Cit.*, Tome I, p. 458.

⁵¹ Louis Etienne, *Op. Cit.*, p. 585.

Rapports à l'Italie

Les rapports qu'entretiennent les écrivains italiens de la fin XVIII^e et du début XIX^e siècle avec la péninsule sont variés si l'on en croit les diverses sources et offrent des renseignements intéressants sur l'image de la relation de tel ou tel auteur avec l'Italie.

Les exils et les retours d'exil sont les rapports les plus fréquemment relatés pour la seconde moitié du XVIII^e et la première moitié du XIX^e siècle. Etant donné le contexte politique mouvementé, un certain nombre d'écrivains se trouvent confrontés à cette épreuve au cours de la période. Pour autant les sources tendent à montrer que cette expérience ne produit pas les mêmes effets sur tous les auteurs, ne serait-ce déjà en raison du fait que les exils n'ont pas lieu pour les mêmes raisons et n'ont pas les mêmes formes. Le temps que passe Alfieri en France est vu comme une sorte d'exil volontaire, lié à la possibilité d'y imprimer ces œuvres là où cela s'avère plus compliqué dans la péninsule. Son rapport à l'Italie est perçu de manière singulière puisqu'il est décrit comme quelqu'un qui « méprise l'Italie »⁵² mais qui « a aimé l'Italie à force de détester les autres contrées de l'Europe. »⁵³ D'autres auteurs connaissent un véritable exil politique, dont les conséquences restent diverses. Pour Monti, son retour d'exil donne lieu d'après Cesare Cantù, qui en cite des passages, à une poésie saluant l'Italie tant aimée⁵⁴.

D'autres auteurs sont vus comme des défenseurs d'une certaine idée de l'Italie, non pas en tant qu'entité politique, comme le font d'autres sur lesquels nous reviendrons, mais en tant que concept. C'est ainsi que Pietro Giordani a pour mérite « d'avoir proclamé l'italianité »⁵⁵ à travers la littérature et la langue, ce qui tend à montrer que pour sa part cet auteur entretient un lien fort avec l'Italie. La défense d'une idée d'Italie dans la littérature est aussi présente dans ce que dit Louis Etienne au sujet de Niccolini et des thèmes que celui-ci développe dans ses œuvres. La littérature comme moyen de défendre une certaine conception de l'Italie est ici abordée et constitue d'ailleurs un sujet de recherche pour de nombreux historiens du Risorgimento pour qui l'Unité italienne a été initiée par les intellectuels⁵⁶. Pour d'autres encore, ce sont leurs combats directs en faveur de l'Italie qui sont cités et qui en fin de compte, même si ce n'est pas forcément l'objectif premier des auteurs qui les évoquent, viennent témoigner de leur relation avec la péninsule. Plusieurs sources relèvent ainsi

⁵² Cesare Cantù, *Op. Cit. Storia della...*, p. 507.

⁵³ Louis Etienne, *Op. Cit.*, p. 557.

⁵⁴ Cesare Cantù, *Ibid.*, p. 587-588.

⁵⁵ *Ibid.*, p. 612 : « d'aver proclamata l'italianità »

⁵⁶ C'est le cas par exemple d'Alberto Maria Banti. Pour plus de précisions sur ce sujet, voir ce qu'en dit Gilles Pecout, *Op. Cit.*, p. 9, 26, 61, 85-92 et 98-103.

l'engagement militaire de Foscolo pour l'Italie ou l'emprisonnement de Silvio Pellico, montrant par-là même leur détermination à faire valoir leurs idées politiques, à défendre l'idéologie à laquelle ils adhèrent.

Pour tous ces auteurs, c'est bien le rapport avec l'Italie qui vient à être évoqué et non uniquement le rapport avec leur Etat d'origine ou d'adoption. En soulignant l'attachement des uns et des autres à la péninsule se dessine finalement les prémises d'une réflexion sur les pensées politiques des écrivains et sur leur patriotisme. Patriotisme qui, s'il est mis en relation directe par les sources avec les rapports entretenus avec le pays pour chaque auteur, risque de revêtir plusieurs formes et d'avoir différents degrés, d'autant plus que le regard des sources n'est pas nécessairement identique.

Dès lors, au vu de l'ensemble des éléments biographiques distillés dans les sources, on comprend mieux comment des histoires littéraires peuvent arriver à des considérations sur les pensées politiques des écrivains, et comment des notices biographiques peuvent en venir à aborder cette question. Petit à petit donc s'élabore une forme de reconnaissance discrète des engagements plus ou moins forts envers la nation italienne de certains littéraires de la fin du XVIIIe siècle et du début du XIXe siècle.

Même si les écrits choisis ont d'abord pour centre d'intérêt la littérature elle-même, et que la tradition littéraire italienne ancienne est encore encensée dans la seconde moitié du XIXe siècle, il apparaît bien vite que les œuvres ne sauraient être exposées sans être reliées à leur auteur. A partir de là, la vie des écrivains vus comme les plus importants, c'est à dire ceux pour qui est accordé un développement significatif dans les ouvrages qui les présentent, est évoquée. Cela est d'ailleurs le cas d'un certain nombre d'auteurs de la fin du XVIIIe siècle et du début du XIXe siècle et, au vu de ce qui retient l'attention à leur propos, certains littéraires commencent à apparaître comme des hommes relativement attachés à l'Italie, dans un contexte où la péninsule connaît les premières étapes en vue de son évolution et où les écrivains se professionnalisent petit à petit. Dans ces conditions, certains auteurs sont-ils perçus comme des précurseurs du Risorgimento ou du mouvement d'unité nationale, sachant que les sources sont contemporaines ou postérieures aux événements ?

Chapitre II : Des précurseurs du Risorgimento ?

Les écrits de la seconde moitié du XIXe siècle qui traitent d'écrivains italiens et de leurs œuvres participent à la construction de l'image des auteurs dont il y est question. Or, ces écrits s'inscrivent dans une période où l'Italie est en passe de s'unifier ou l'est même déjà. Par ailleurs, l'attachement d'hommes de lettres à la péninsule y est parfois évoqué et transparait donc une certaine forme de mise en avant d'un patriotisme, certes encore balbutiant, de la part de ces lettrés. Se peut-il alors que, passés à la loupe du Risorgimento, des auteurs de la fin du XVIIIe et du début XIXe siècle en soient considérés comme des précurseurs parce que défenseurs d'une manière ou d'une autre de la nation italienne ? Le Risorgimento occupe-t-il donc une place dans les écrits sur les écrivains ? Y a-t-il des références aux événements ayant conduit au mouvement d'unité ? L'Unité italienne est-elle une thématique souvent abordée à propos des écrivains de la période précédemment citée ? Avant de commencer à répondre à ces questions, il paraît nécessaire de voir d'abord ce qui est dit de la Révolution française et de l'occupation de Napoléon Bonaparte qui, historiquement, sont considérées par une partie des historiens du Risorgimento comme une étape fondamentale du mouvement de transformation de l'Italie. En effet, il s'agit du contexte dans lequel évolue les auteurs étudiés et par conséquent il serait instructif de voir quelle est la référence la plus récurrente à leur sujet : celle de l'influence française ou celle de l'unité italienne à venir ?

I. la Révolution française et Napoléon Bonaparte comme principales références ?

La fin du XVIIIe et le début du XIXe siècle est une période marquée en Italie par la domination française qui s'y exerce. Entre 1796 et 1815, avec quelques interruptions, une grande partie de la péninsule est sous le contrôle de Napoléon Bonaparte. Cette occupation entraîne des évolutions importantes qui se répercutent sur les mentalités, comme l'avait déjà fait la Révolution française quelques années auparavant. En effet, cet événement a frappé les esprits en Europe et notamment en Italie, d'autant plus que les échanges culturels entre les deux espaces sont forts au XVIIIe siècle. Ainsi, les valeurs véhiculées par la Révolution française se diffusent et suscitent fascination, défiance et rejet dans la péninsule à la fin du siècle. Comment ce contexte, sans nul doute marquant pour les esprits, est-il analysé par les sources ? Quelle importance lui accordent-elles ?

Napoléon et les écrivains italiens

Si les changements économiques ou sociaux apportés par Napoléon ne sont pas abordés, en revanche les transformations du point de vue politique et les implications au sein de la communauté des hommes de lettres sont parfois apparentes.

Ainsi est-il signalé que Manzoni est « né à la vie littéraire sous le régime unitaire de Napoléon »⁵⁷, ce qui laisse imaginer que cela est significatif quant aux idées qu'il défend et à la carrière littéraire qu'il mène par la suite. Par cette indication est mis en valeur l'exemple que constitue pour les lettrés l'unification partielle de l'Italie sous l'impulsion de Bonaparte et par ailleurs, elle laisse penser que cette période n'est pas défavorable aux lettrés. Certains d'entre eux accèdent même à des postes politiques, comme le signale la notice biographique portant sur Parini dans la Biographie universelle de Michaud. Il y est dit que Bonaparte, dès son entrée à Milan, le nomme officier municipal⁵⁸. Quant à Vincenzo Monti, il est fait historiographe par l'empereur⁵⁹. Sous Napoléon, un certain nombre d'intellectuels ont ainsi la possibilité d'atteindre des postes de pouvoir ou l'opportunité de devenir fonctionnaires⁶⁰. Les exemples d'écrivains obtenant des chaires universitaires sont d'ailleurs légions durant cette période.

En fait, cela rentre dans le projet de l'empereur français de tenter de s'allier les intellectuels et savants italiens de manière à asseoir son pouvoir et son emprise sur la péninsule. En tout cas plusieurs des auteurs des sources le perçoivent ainsi, comme Cesare Cantù par exemple, qui note que « A la ressemblance d'Auguste il [Napoléon Bonaparte] voulait favoriser le savoir, pour qu'il lui fût fidèle »⁶¹. C'est pourquoi il offre des places de choix aux uns et aux autres et les flatte, comme il semble le faire avec Foscolo d'après l'auteur de la notice de la Biographie universelle de Michaud qui écrit que Napoléon feint d'applaudir Foscolo mais n'adopte aucune de ses vues⁶². Tout cela tend à montrer que des modifications s'opèrent pendant cette occupation et que cela touche les lettrés, d'autant plus que l'empereur y voit son intérêt et veut en faire des alliés dociles qui relaient sa parole. Il est important aussi de souligner au passage que la présence des Français rend plus présente encore des valeurs et des idées jusque là peu développées en Italie et que de cette manière, une certaine conscience nationale se met à apparaître.

⁵⁷ Louis Etienne, *Op. Cit.*, p. 575.

⁵⁸ Michaud, *Op. Cit.*, Tome XXXII, p. 135.

⁵⁹ *Ibid.*, Tome XXIX, p. 149.

⁶⁰ Anna Maria Rao, *Op. Cit.*, p. 11-17.

⁶¹ Cesare Cantù, *Op. Cit. Storia della...*, p. 588-589 : « A somiglianza d'Augusto voleva egli favorir il sapere, purchè gli fosse ligio. »

⁶² Michaud, *Op. Cit.*, Tome XIV, p. 442.

Cependant, on observe de nombreuses ambivalences de la part des écrivains par rapport au pouvoir napoléonien ainsi que par rapport à la révolution française. Moins d'un siècle après, l'attitude dominante qui est attribuée à certains des auteurs parmi les plus importants du moment est une attitude incertaine, partagée entre divers sentiments. Monti est ainsi perçu comme versatile, puisqu'il se rapproche de Napoléon après l'avoir critiqué, on écrit au sujet de la nomination de Parini comme officier municipal que celui-ci « eut la faiblesse d'accepter cette place »⁶³, et Foscolo est décrit comme ayant été déçu par les décisions de Napoléon concernant la Vénétie dont il est originaire, alors qu'il avait placé des espoirs en lui. Au final, l'impression qui en ressort est que les écrivains ont adhéré en apparence au régime napoléonien tout en ayant des convictions qui ne se retrouvaient pas complètement dedans. On retrouve ici le manque d'autonomie et d'indépendance des intellectuels de cette époque mis en évidence par l'historien Christophe Charle⁶⁴. Pour autant, cela montre aussi finalement que les hommes de lettres commencent à s'engager politiquement et Anna Maria Rao considère même que l'âge révolutionnaire et napoléonien est déjà une étape cruciale dans la mobilisation politique des écrivains⁶⁵.

Toujours est-il que l'occupation française marque profondément l'Italie, à un moment où la péninsule est déjà liée de diverses manières à l'hexagone. De ce fait, comment perçoit-on et que dit-on de l'influence française de la fin du XVIIIe siècle près d'un siècle plus tard en pleine construction de l'Etat et de la nation italienne ?

L'influence française

La première influence française à être notée est celle qui touche la littérature italienne directement dans sa forme. Ce type d'influence n'est pour autant pas spécifique au XVIIIe ou au XIXe siècle, comme le fait remarquer Giosuè Carducci : « en matière de romans, l'Italie, [...], devait, même au dix-septième siècle, chercher les modèles au-delà des alpes et en France. »⁶⁶, et ne l'est pas non plus à la France. En effet, d'autres pays influencent la littérature italienne tout comme celle-ci a pu à un moment intéresser d'autres littératures, le transfert d'une culture à une autre n'étant pas quelque chose de rare. Cependant, les références à d'occasionnelles empreintes françaises sur les écrits italiens du XVIIIe siècle sont présentes à plusieurs reprises. Compte tenu du contexte de l'époque que ne peuvent

⁶³ Michaud, *Op. Cit.*, Tome XXXII, p. 135.

⁶⁴ Christophe Charle, *Op. Cit.*

⁶⁵ Anna Maria Rao, *Op. Cit.*, p. 8.

⁶⁶ Giosuè Carducci, *Op. Cit. A proposito...*, p. 91 : « in materia di romanzi, l'Italia, [...], doveva, anche nel secolo decimosettimo, cercare I modelli oltre alpe ed in Francia. »

ignorer les intellectuels de la seconde moitié du XIXe siècle, il paraît important de voir l'analyse, les commentaires ou éventuellement les critiques qu'ils en font, à un moment où l'Italie veut se trouver une identité propre, à l'image de bon nombre de pays européens⁶⁷. Dans l'ensemble, pour ce qui est de la forme, les remarques semblent à priori neutres. Pour Alfieri par exemple il est dit qu'il « est complètement français dans la forme »⁶⁸, et la suite de la phrase⁶⁹ ne semble pas être une critique de la part de l'auteur de celle-ci mais plutôt une constatation, même s'il semble déplorer le côté retenu du style français. Dans la même idée, Cesare Cantù souligne et surtout encense le fait que Mme de Staël ait renouvelé le genre de la critique littéraire en un genre beaucoup plus positif, qui ne se contente pas de pointer les erreurs mais qui au contraire s'attache à découvrir les beautés⁷⁰. Il cite d'ailleurs son ouvrage *Corinna* comme étant l'un de ceux qui ont modifié les critères poétiques anciens et, en effet, ce roman fit à l'époque, au début du XIXe siècle, grande impression auprès des auteurs italiens et apporta une nouvelle conception de l'expérience poétique⁷¹. Pour ce qui est de l'influence française dans la forme littéraire, il apparaît donc que les commentaires sont loin d'être critiques et négatifs.

En revanche, pour ce qui est de l'influence idéologique, les avis semblent un peu plus partagés. On note que, dans la seconde moitié du XIXe siècle, le rôle qu'a pu jouer la France à la fin du XVIIIe et au début du XIXe siècle est considéré par certains intellectuels comme un fait avéré si l'on se fie à la manière dont ils en parlent. Ainsi, pour Carducci :

« Après 1796, devant le spectacle de la forte unité à laquelle la Convention d'abord, puis le Consulat et l'Empire façonnèrent la France, ce qui était idéal littéraire se renforça dans les envies des italiens d'égaliser cela et pris la consistance d'envie politique. »⁷²

Ici il est très clair que l'auteur considère que c'est par la vision de l'exemple français qu'a commencée à se développer en Italie l'idée politique d'unité. D'une certaine manière, on retrouve cette idée d'influence politique chez Cesare Cantù qui écrit que « toujours à l'imitation de la France, s'ouvrirent les clubs et le Cercle Patriotique »⁷³. La France occupe

⁶⁷ Comme le démontre Anne-Marie Thiesse dans *La création des identités nationales. Europe XVIIIe-XXe siècle*.

⁶⁸ Cesare Cantù, *Op. Cit.*, p. 504 : « è affatto francese nella forma »

⁶⁹ ANNEXE 4.

⁷⁰ *Ibid.*, p. 622.

⁷¹ Luigi Mascilli Migliorini, *Op. Cit.*, p. 127-129.

⁷² Giosuè Carducci, *Op. Cit. A proposito...*, p. 47 : « Dopo il 1796, dinanzi allo spettacolo della forte unità a cui la Convenzione prima, poi il Consolato e l'Impero foggiarono la Francia, quello che era ideal letterario si rafforzò nelle emule voglie degli'italiani e prese consistenza di voglia politica. »

⁷³ Cesare Cantù, *Ibid.*, p. 583 : « a imitazione sempre di Francia, si aprisero i club e il Circolo Patriotico ».

visiblement pour ces deux auteurs une place cruciale dans le passage à l'action politique au sein de la péninsule, ce qui semble finalement revenir à accorder à ce pays étranger le fait qu'il ait été un point de départ du mouvement d'unité italienne. Or, cela peut s'avérer ennuyeux dans la perspective de la construction de l'Etat et de sa légitimation dans laquelle s'inscrivent ces considérations. De fait, quelques critiques viennent poindre ça et là, à demi-mot :

« Le royaume d'Italie était une édition de l'empire français, pas gouverné par des italiens, mais plutôt par l'intermédiaire d'italiens : mais cette activité séduisait ou épatait les peuples, qui souffraient de s'entendre dire qu'ils s'étaient éloignés des traditions des aïeux parce que napoléon promettait de restaurer les antiques vertus; ils voyaient les espérances, les ambitions qui avaient ouvert un champ ; ils croyaient moins dure l'obéissance à celui qui remportait des victoires au Nil comme à la Vistule, au Tage comme au Rhin. »⁷⁴

L'auteur déconstruit en quelques sortes par cette phrase ce qui pourrait donner lieu à un mythe napoléonien en Italie en montrant l'aspect crédule du peuple et la manipulation à laquelle se livre l'empereur français pour s'allier ce même peuple italien. En somme, il s'agit de ne pas laisser à Napoléon trop de mérites en ce qui concerne la péninsule. On peut noter de même à propos de la Révolution française : « il [Parini] coopéra avec Alfieri et quelques autres, à ces changements, qui devaient ensuite être réalisés par la révolution. »⁷⁵ De cette manière, la primauté est redonnée aux écrivains italiens qui ne doivent donc pas tout à la Révolution française.

S'il y a dans la seconde moitié du XIXe siècle une reconnaissance de l'influence française dans la littérature ainsi que dans l'idéologie et dans la politique, cela s'accompagne en fin de compte de quelques critiques qui viennent nuancer les aspects positifs ou l'importance de cette influence. Au final, on retrouve des allusions à celle-ci à de nombreuses reprises et représente donc une référence majeure pour les intellectuels de la seconde moitié du XIXe siècle qui écrivent sur les écrivains de la fin du XVIIIe siècle. Par ailleurs, il est intéressant de noter que si les écrits français parlent beaucoup des interactions entre les écrivains et Napoléon Bonaparte, en revanche ils évoquent beaucoup moins l'influence

⁷⁴ Cesare Cantù, *Op. Cit.*, p. 588 : « Era il regno d'Italia un'edizione dell'impero francese, non governato da Italiani, sibbene per mezzo d'Italiani : ma quella operosità allettava o sbalordiva i popoli, che soffrivano di sentirsi dire tralignati perchè Napoleone prometteva di restaurare le prische virtù ; vedeano alle speranze, alle ambizioni aperto un campo ; credevano men duro l'obbedire a colui che vinceva al Nilo come alla Vistola, al Tago come al Reno. »

⁷⁵ *Ibid.*, p. 459 : « cooperò coll'Alfieri e con pochi altri, a quei cambiamenti, che doveano poi essere attuati dalla rivoluzione. »

française plus concrète sur les auteurs italiens et sur la politique tandis que les sources italiennes paraissent bien plus soulever la question. Dès lors, on peut supposer que cette question de l'influence apparaît bien plus importante pour le pays en construction et que par conséquent les intellectuels s'intéressent plus fermement à cette thématique qui s'inscrit dans la perspective du mouvement d'unité. Il convient donc de voir dès à présent la façon dont est traité l'ensemble du mouvement d'unité, ce Risorgimento qui prend place en plein cœur du XIXe siècle.

II. Un silence autour du Risorgimento ?

Comment des intellectuels de la seconde moitié du XIXe siècle, qui ont donc assisté à une grande partie des événements en vue d'une unité italienne, intègrent-ils à ce mouvement d'unification des hommes de lettres qui eux en ont vécu les prémises, d'après ce qui a été dit sur l'influence de Napoléon Bonaparte ? Le regard rétrospectif est-il fortement imprégné par le Risorgimento ?

Des références au Risorgimento ?

Très vite, il apparaît que l'unité réalisée de l'Italie n'est pas clairement exposée dans les écrits qui lui sont postérieurs. Le terme de Risorgimento n'est présent qu'une seule fois et n'exprime pas le mouvement en lui-même et son achèvement mais plutôt le concept de résurrection de l'Italie qui se développait à la fin du XVIIIe et au début du XIXe siècle. Si la réussite de l'unification et l'implication des écrivains dans cette réussite n'est en général pas distinctement expliquée dans les sources postérieures, en revanche de son côté l'histoire littéraire de Cantù fait tout de même part de l'inspiration qu'ont pu susciter certains hommes de lettres sur la génération du Risorgimento. Or les recherches d'Alberto Maria Banti ont pu mettre en évidence, à travers des mémoires ou écrits personnels, que nombre d'acteurs du Risorgimento avaient été influencés par des textes littéraires de la fin du XVIIIe et du début du XIXe siècle⁷⁶. Ici donc seuls Cesare Cantù, mais aussi quelques années plus tard Giosuè Carducci, s'intéressent à cela. Nous reviendrons plus longuement sur le cas de Giosuè Carducci dans le chapitre suivant en raison de la particularité qu'il représente. Pour en revenir à Cesare Cantù, celui-ci écrit que Berchet « lança des compositions poétiques contre les tyrans, qui par les formes et par les manières étaient nouveaux pour l'Italie, et tous les jeunes

⁷⁶ Voir les explications et la liste de textes fondamentaux selon Alberto Maria Banti dans Alberto Maria Banti, *Op. Cit.*, p. 37-47, et ANNEXE 5.

les ouvrirent »⁷⁷ et parle à propos de Foscolo de « l'influence qu'il eut sur la génération suivante »⁷⁸, à savoir celle du Risorgimento. Les auteurs sont ici vus comme des sources d'inspiration pour leur génération mais aussi pour celle qui vient après, ce qui montre la durabilité et la popularité chez les élites cultivées des thèmes traités par certains.

Avec Cesare Cantù donc, l'idée d'un rôle joué par les écrivains et plus précisément par leurs œuvres sur les acteurs du Risorgimento vient à être exprimée, là où les écrits sur les auteurs antérieurs à la réalisation effective de l'unité n'en parlent pas, à l'image des notices biographiques du dictionnaire Michaud, et là où d'autres histoires littéraires comme celle du français Louis Etienne n'établissent pas un lien direct. En effet, on remarque que le thème de l'unité n'est pas absent de cette histoire littéraire et ne se limite pas aux écrivains du milieu du XIXe siècle car il est aussi évoqué pour ceux de la fin du XVIIIe et du début du XIXe siècle. Louis Etienne s'intéresse ainsi aux implications personnelles des écrivains dans le concept d'unité, les luttes qu'ils mènent, les thématiques dont ils traitent et les événements politiques qui les inspirent mais il ne parle à aucun moment des répercussions et des impacts que cela a éventuellement pu avoir sur la population des lecteurs, de la première ou de la seconde génération.

Si ce que l'on peut considérer comme le Risorgimento *stricto sensu*, c'est-à-dire la période de formation de l'Etat-nation qui s'étend de 1848 à 1871, est finalement peu présent, en revanche, ce que l'on pourrait appeler l'éveil national qui précède cette période, est beaucoup plus largement développé et exposé. Quels sont donc les éléments qui viennent témoigner de cette présence de l'unité italienne dans les réflexions des intellectuels sur les hommes de lettres de la génération précédente ?

L'évocation politique et événementielle de l'unité italienne

Les événements et les implications politiques liés au processus d'unification de la péninsule sont évoqués à demi-mot et le sont principalement à propos du contexte d'écriture de certaines œuvres ou de la répercussion sur la vie ou les pensées d'un auteur.

Ainsi, Louis Etienne explique à propos du *Marzo 1821* de Manzoni que :

⁷⁷ Cesare Cantù, *Op. Cit. Storia della...*, p. 634 : « contro i tiranni avventò romanze, che per forme e per modi erano nuove all'Italia, e tutti i giovani le apresero ».

⁷⁸ *Ibid.*, p. 610 : « l'influenza che ebbe sulla generazione seguente ».

« cette ode, communiquée en confidence à des amis intimes, ne put être publiée dans la tempête passagère de 1821 ; elle ne fut acquise à la littérature nationale que vingt-sept ans après, dans un autre mois de mars dont le retentissement devait être autrement grave et durable. »⁷⁹

Rien n'est explicite et tout semble indiquer que l'auteur considère que le lecteur sait de quoi il retourne, en l'occurrence les premiers soulèvements en Italie en 1821 dans le Piémont et la guerre déclarée par le Piémont à l'Autriche en mars 1848 qui est traditionnellement considérée comme le point de départ du processus réel d'unification de l'Italie. Toujours est-il que les événements liés à l'unité italienne ne sont pas occultés, même s'ils sont rattachés à la littérature, ce qui dans un sens paraît cohérent pour des écrits traitant d'écrivains et d'œuvres littéraires. L'idée finalement est de donner le contexte d'écriture, qui peut expliquer la production littéraire de tel ou tel écrivain. Cependant, cela reste toujours très allusif, comme à propos du contexte dans lequel écrit Giacomo Leopardi et qui est désigné comme « l'Italie après les événements de 1815 et de 1821. »⁸⁰

Les convictions politiques des auteurs viennent aussi à être parfois présentées, une fois encore dans le but de mieux comprendre les œuvres qu'ils ont produites. On remarque que, en vertu de ce que l'on a pu voir jusqu'ici, l'œuvre finalement est au centre des histoires littéraires, ce qui fait que tout le reste vient se greffer autour. Ainsi, il est expliqué que :

« Giusti était républicain, ce qui ne l'empêcha point en 1848 de tendre la main à ceux qui s'efforçaient de fonder un royaume de la haute Italie ; après la chute de la monarchie constitutionnelle, il se replia vers la république, se portant toujours là où il voyait luire quelque espérances pour son pays. Il se rapprochait des idées de son ami Manzoni sur l'unité italienne. Dans la pièce de *Lo Stivale* il faisait dire à la *botte* allégorique [...] »⁸¹

L'enchaînement entre l'explication sur les convictions politiques et les événements liés au mouvement d'unité avec un extrait d'une œuvre de l'auteur dont il est question tend à montrer que la première partie de la phrase est là finalement pour expliciter la seconde, ou en tout cas que l'extrait justifie et illustre très bien les convictions de Giusti. Dans tous les cas, l'extrait de l'œuvre, qu'il soit là pour être commenté ou pour venir en appui de ce qui est avancé, représente la référence ultime, celle que l'on ne peut mettre en doute.

En somme, l'évocation politique et événementielle du mouvement d'unité italienne n'est pas extrêmement claire mais est implicite, comme si le lecteur connaissait plus

⁷⁹ Louis Etienne, *Op. Cit.*, p. 578-579.

⁸⁰ *Ibid.*, p. 585

⁸¹ *Ibid.*, p. 588

précisément le contexte, et est disséminée au fil des commentaires sur les œuvres et les auteurs. L'unité italienne dans sa réalisation sur le terrain est en fin de compte peu présente, ce qui peut sembler logique d'une certaine manière puisque ce n'est pas le propos des ouvrages étudiés ici et que la période regardée n'est pas très riche en événements majeurs. Cependant, même si l'on regarde la période suivante, les références à des événements ne sont pas plus explicites.

Au final, il s'agit de voir désormais si l'unité italienne est alors plus convoquée au sujet de son développement idéologique au sein de la littérature. Dans ce sens, c'est le lien entre les auteurs, leur production et l'unité italienne qui nous intéresse. Or, comme le montrait finalement déjà la divergence entre Cesare Cantù et Louis Etienne à propos de la source d'inspiration que pouvaient représenter certains auteurs pour la génération du mouvement d'unité, les avis ne sont pas toujours les mêmes en ce qui concerne le lien entre les écrivains et l'unité italienne.

III. Des avis différents sur le lien entre les auteurs et l'unité italienne

Si pour certains historiens actuels, à l'image d'Alberto Maria Banti, les écrivains de la fin du XVIIIe siècle sont à l'origine de la diffusion du concept de nation en Italie, quel lien établit-on dans la seconde moitié du XIXe siècle entre les auteurs de la fin du XVIIIe et du début du XIXe siècle, la littérature qu'ils produisent et l'idée d'une unité de la péninsule ?

Un lien critiqué ?

A la lecture de certaines remarques on peut se demander si certains intellectuels dans le dernier tiers du XIXe siècle ne contestent pas par moment le lien entre les écrivains et l'idée d'unité ou de nation italienne. En effet, certaines tournures de phrases laissent entrevoir implicitement qu'une opinion générale est faite autour d'un auteur, mais que celle-ci est fautive. Ce que Cesare Cantù écrit sur Alfieri, à savoir que celui-ci « donna à l'Italie un théâtre nouveau, mais pas national »⁸² en est un bon exemple. Par le fait qu'il précise qu'Alfieri ne fit pas un théâtre national laisse imaginer que certains aient pu avancer cette idée à un moment donné et que Cesare Cantù réfute ici cette représentation qu'il considère comme erronée. De même, il analyse le style de Leopardi en disant qu'il « exprime le rôle d'une société agonisante, non les puissantes soifs de la résurrection (il [Leopardi] se moquait des

⁸² Cesare Cantù, *Op. Cit. Storia della...*, p. 511.

renaissances) »⁸³. Ici l'auteur insiste bien sur le fait que l'écrivain dont il parle n'a aucun lien avec le mouvement d'unité et qu'au contraire ce dernier affiche un désintéret, voire adopte un regard moqueur quant aux volontés de créer, ou plutôt de ressusciter, une nation italienne unie comme aux temps jadis où elle rayonnait. Si pour certains c'est le lien même entre des écrivains et le concept ou le mouvement d'unité qui est écarté fermement, non pas parce qu'ils réfutent l'existence d'un tel lien en général comme nous avons pu le voir précédemment, mais parce qu'ils sont soucieux de ne pas faire de généralité et ainsi de respecter les spécificités des uns et des autres, pour d'autres, il y a plutôt critique de liens entre la célébrité d'écrivains engagés et la qualité de leur production littéraire.

Ainsi, on voit apparaître des commentaires en forme de reproches formulés à l'égard d'écrivains qui ont bâti leur renommée essentiellement sur leur engagement, et non sur une littérature nouvelle ou admirable, digne de rester dans les mémoires et de figurer en très bonne place dans les histoires littéraires. C'est de cette manière que l'on peut comprendre ce type de considérations : « Nous devons nous borner à tirer de la foule quelques écrivains qui survivront sans doute aux circonstances et aux luttes où ils ont figuré. »⁸⁴ Si visiblement la lutte en faveur de l'unité a pu apporter la gloire à certains écrivains, notamment parce que les thématiques développées correspondaient aux attentes du moment, Louis Etienne souhaite ici distinguer les auteurs ayant marqué une étape importante dans la littérature italienne de ceux n'ayant marqué que leur époque de par leur mobilisation en faveur du mouvement d'unité italienne. C'est pourquoi il écrit à propos de Berchet que celui-ci « a dû l'éclat de sa renommée d'autrefois à son patriotisme et à son exil non moins qu'à son talent. »⁸⁵ Le jugement est sans appel et pourtant, tel n'est pas l'avis de Cesare Cantù qui, s'il ne lui accorde tout de même que peu de lignes, lui reconnaît en plus de son patriotisme un style certes « dépourvu d'harmonies » mais ayant doté « la langue de quelques formes nouvelles. »⁸⁶

Le lien entre les écrivains de la fin du XVIIIe et du début du XIXe siècle et l'unité italienne n'est donc pas toujours évident et est parfois critiqué sur le plan de la véracité ou sur le plan de la littérature. De même, les avis divergent en ce qui concerne les apports des uns et des autres à la fois à l'unité italienne et à la littérature. L'unité italienne comme thème littéraire et comme engagement plus personnel de la part de l'écrivain est-elle toujours montrée comme allant de pair et est-elle perçue de la même manière ?

⁸³ *Ibid.*, p. 614 : « esprime il rantolo d'una società agonizzante, non i potenti aneliti della risorgente (de' risorgimenti egli si beffava ».

⁸⁴ Louis Etienne, *Op. Cit.*, p. 593.

⁸⁵ *Ibid.*, p. 587.

⁸⁶ Cesare Cantù, *Op. Cit. Storia della...*, p. 634 : « Scarso di armonie » et « la lingua di alcune forme nuove ».

L'unité italienne comme thème littéraire et comme engagement ?

L'unité italienne comme thème littéraire est finalement la forme sous laquelle elle est le plus évoquée dans les sources choisies. Son intégration à la littérature est ce qui retient le plus l'attention et qui donne lieu à diverses interprétations. Trois attitudes différentes des écrivains envers l'unité viennent alors à être mises en évidence par ce biais, et ne suscitent pas les mêmes commentaires.

Comme nous venons de le voir, l'engagement et la littérature sont parfois dissociés au sujet d'un écrivain patriote, avec l'idée que c'est le thème littéraire de l'unité et l'engagement de l'auteur qui l'emportent sur la qualité littéraire plus formelle. Ainsi, le patriotisme prend parfois le pas sur la littérature, ce qui est considéré comme dommageable par certains auteurs d'histoires littéraires. Il est intéressant de noter ici que c'est l'auteur français d'histoire littéraire italienne qui déplore cela, tandis que cela ne semble pas être le cas des Italiens. Peut-être est-ce parce que ces derniers ont vécu eux-mêmes le mouvement d'unité ou parce que cela les touche plus directement qu'il paraît plus facile pour eux de comprendre ou de concevoir le patriotisme de certains écrivains. Inversement, on peut supposer aussi que c'est parce qu'il dispose du recul nécessaire que le Français Louis Etienne peut analyser que la renommée de Berchet, pour reprendre l'exemple précédemment évoqué, tient surtout à ses actions et aux thématiques patriotiques de ses écrits. Au final, les convictions politiques des écrivains ne sont pas nécessairement visibles ou compatibles avec leur production littéraire comme le signale la Biographie universelle de Michaud au sujet de Leopardi, dont elle dit qu'il appartenait par ses opinions au libéralisme italien bien qu'aucune de ses poésies ne célébrait les divers mouvements d'insurrections de son époque⁸⁷. Nous reviendrons plus tard sur le fait que cette affirmation est contredite par d'autres sources, ce qui nous intéresse ici est de voir que sont distinguées les convictions et la littérature et qu'il arrive que l'on conçoive qu'un auteur puisse mettre ses idées politiques de côté lorsqu'il compose son art.

L'attitude contraire est aussi mise en évidence. En effet, quelques hommes de lettres développent l'idée de l'unité italienne dans leurs œuvres sans que pour autant cet engagement aille plus loin et prenne corps concrètement sur le terrain. Cependant, loin d'être insignifiant ce patriotisme de papier peut être perçu comme le point de départ de tout le reste. C'est ainsi que Giosuè Carducci laisse entendre que ses contemporains de la fin du XIXe siècle, « orateurs et écrivains et journalistes » ont attribué « à Alessandro Manzoni un mérite [...] :

⁸⁷ Michaud, *Op. Cit.*, Tome XXIV, p. 195.

celui de créateur et de facteur, comme ils disent aujourd'hui, de l'unité italienne. »⁸⁸ Or, cela est accordé à Manzoni en vertu de son art, comme le montre Carducci en citant l'un de ses contemporains : « le « fondement unitaire » que Manzoni donna à l'antique art italien. »⁸⁹ Si Carducci se montre critique envers ces propos, ce n'est pas parce qu'il réfute l'idée d'une littérature unitaire mais bien parce qu'il refuse d'en accorder la primeur à Alessandro Manzoni. Finalement, l'engagement sur le terrain autre que celui des idées et de la littérature ne paraît pas si important que cela aux yeux des intellectuels post-unitaires, nous reviendrons très largement sur ce point dans les chapitres suivants.

Enfin, il arrive que l'unité italienne représente à la fois un thème littéraire et un engagement concret pour des écrivains de la fin du XVIIIe et du début du XIXe siècle. A ce sujet vient immédiatement l'exemple d'Ugo Foscolo, à propos duquel est régulièrement signalé le fait qu'il ait pris les armes. Un autre exemple bien plus tardif marque très certainement les hommes de lettres post unitaires, celui de Giuseppe Mazzini, écrivain et homme d'action par excellence et figure incontestable du Risorgimento.

Le thème de l'unité dans la littérature est donc d'abord ce qui attire l'attention de ceux qui écrivent sur les auteurs et leurs œuvres, même si les engagements plus concrets de certains auteurs sont aussi exposés. Cela n'empêche cependant pas que les avis divergent autour des auteurs et de leur lien avec le concept d'unité italienne, ce qui montre que l'image de ses auteurs est encore en construction et qu'elle n'est donc pas déjà figée.

La Révolution française et l'occupation de la péninsule par Napoléon Bonaparte sont des références importantes que les réflexions sur les auteurs de la fin du XVIIIe siècle ne manquent pas de rappeler et de lier à l'histoire personnelle de chaque écrivain ayant vécu durant cette période. Cependant, cela n'empêche pas non plus les considérations autour des débuts du concept littéraire puis politique d'unité italienne, ne serait-ce que parce que l'occupation napoléonienne en est perçue comme un point de départ. Pour autant, on remarque que les auteurs de la fin XVIIIe et début XIXe ne sont pas toujours considérés comme des précurseurs du mouvement d'unité et que tous les intellectuels de la seconde moitié du XIXe siècle ne s'accordent pas sur ce point. En revanche, au vu de ce qui a pu être relevé précédemment sur les considérations de Giosuè Carducci à propos des jugements de ses contemporains sur les auteurs de la fin du XVIIIe et du début du XIXe siècle, et en comparaison avec les avis divergents et les conceptions encore peu figées des écrits

⁸⁸ Giosuè Carducci, *Op. Cit. A proposito...*, p. 43.

⁸⁹ *Ibid.*

légèrement plus anciens de quelques décennies, on peut donc se demander si la fin du XIX^e siècle ne marque pas un réveil national.

Chapitre III : Le réveil national de la fin du XIXe siècle : impact sur la vision des auteurs de la nation

Entre 1856 (date de publication du dictionnaire biographique universel de Michaud) et 1896 (date de parution des *Lecture del Risorgimento* de Giosuè Carducci), l'Italie a beaucoup changé. Depuis 1861 son unification politique est achevée et son unification territoriale a enfin pris fin en 1871 avec la conquête de Rome. Dès lors, en 1896 le contexte n'est plus tout à fait le même qu'en 1856 puisque désormais l'Italie est un pays et une nation qu'il s'agit non plus de construire mais d'enraciner. Entre un regard porté dans un contexte encore incertain et un autre prenant place dans une période d'enracinement, le prisme au travers duquel passe la rétrospection diffère. Les problématiques qui se posent notamment pour les intellectuels, souvent liés au milieu politique comme cela a été signalé dans le chapitre I, ont évolué. Plus que jamais, l'existence d'une nation italienne doit être justifiée par ses partisans, ou infirmée par ses détracteurs, et la culture joue un rôle important par rapport à cela. L'Italie faite, il faut « faire les italiens », selon la formule consacrée attribuée à Massimo d'Azeglio, et la littérature est perçue comme étant un bon moyen⁹⁰. Il paraît alors important de voir s'il y a des évolutions visibles entre 1856 et 1896 en ce qui concerne la vision des auteurs dont la carrière littéraire a connu les débuts du développement de l'idée d'unité italienne à la fin du XVIIIe siècle. Peut-on identifier un réveil national à la fin du XIXe siècle à travers ce qui est dit de ces auteurs qui peuvent être, selon les conceptions, liés à l'apparition et à la diffusion de l'idée de nation ?

I. Des indices d'évolution ?

Si la période post-unitaire paraît propice à une relecture des auteurs de la fin du XVIIIe siècle, cela n'empêche pas les écrits précédents de livrer quelques informations ou analyses intéressantes sur ces écrivains. Cela en fait-il des écrits que l'on pourrait considérer comme précurseurs ? Par ailleurs, observe-t-on un recul sur le siècle plus important dans les écrits de l'après unité ?

⁹⁰ Laura Fournier-Finocchiaro, « Caractère et littérature nationale en Italie (XIXe siècle) », in *Les Cahiers de Psychologie politique* [En ligne], numéro 11, Juillet 2007.

Des écrits précurseurs ?

Le dictionnaire biographique universel de Michaud, dans lequel on retrouve plusieurs notices biographiques d'auteurs de la fin du XVIII^e siècle, est publié en 1856, soit à un moment où l'Italie n'est pas encore unifiée même si plusieurs luttes en ce sens ont déjà eu lieu. Certaines des notices sont même plus anciennes, puisque celle consacrée à Vittorio Alfieri est écrite par Ginguéné en 1811 comme le stipule une des notes de bas de page de la notice⁹¹. Or, on peut voir poindre à certains moments une attention portée aux liens entre l'auteur et l'unité italienne, ou en tout cas entre l'auteur et les soubresauts politiques que connaît la péninsule. Foscolo est ainsi déjà perçu comme un partisan de l'indépendance et de l'unité italienne : « Il conçut alors l'espoir chimérique de voir l'Italie indépendante [...]. Foscolo vit que l'Italie, pour conquérir l'indépendance et l'unité, devait compter sur elle-même »⁹². Alors même que l'Italie reste divisée, la notice biographique sur Foscolo relève l'importance de la thématique unitaire dans la vie de cet homme de lettres et finalement note donc le rôle de celui-ci dans ce mouvement alors non achevé. Ainsi commence déjà à se construire pour certains écrivains de la fin du XVIII^e et du début du XIX^e siècle l'image selon laquelle ils ont fait partie des premiers à faire passer l'idée d'une nation italienne unie.

Il est intéressant de signaler au passage que, contrairement à l'histoire littéraire de Cesare Cantù qui est plus tardive d'une dizaine d'années et qui surtout vient après l'unification, les auteurs ne sont pas répertoriés ici par rapport à leur région ou ville d'origine mais en tant que « littérateur italien »⁹³ ou « poète italien »⁹⁴. La ville d'où vient l'écrivain est bien entendu précisée mais celui-ci est d'abord vu comme un auteur italien, et non milanais ou napolitain, à une époque où pourtant cela signifie encore quelque chose puisque l'Italie en tant que pays et nation n'existe toujours pas. On peut se demander alors si cela s'explique du fait que le dictionnaire biographique de Michaud soit français, et par conséquent rédigé par des intellectuels français, et que l'Italie est ainsi appréhendée en tant qu'entité à part entière, en tout cas pour ce qui est de la littérature, tandis que pour Cesare Cantù l'italien, les divisions en plusieurs Etats sont bien plus ancrées à tous les niveaux.

Toujours est-il que le dictionnaire biographique de Michaud peut être considéré sur certains points comme précurseur du réveil national autour des auteurs dits de la nation italienne, notamment parce qu'il présente des considérations et des analyses que des écrits

⁹¹ Michaud, *Op. Cit.*, Tome I, p. 458.

⁹² *Ibid.*, Tome XIV, p. 444.

⁹³ *Ibid.*, Tome XXXII, p. 134.

⁹⁴ *Ibid.*, Tome XXIX, p. 147.

pourtant ultérieurs ne notent pas ou en tout cas moins fermement que ce que l'on trouve dans certaines notices. Pour autant, cela ne veut pas dire que tout est déjà en place en 1856 et qu'il n'y a ensuite plus d'évolutions en ce qui concerne la vision des écrivains de la fin du XVIIIe siècle dits de la nation. En effet, on ne peut que s'interroger sur l'impact des années qui passent par rapport au recul sur le siècle. Un écart de plus d'une vingtaine d'années, dans un contexte intellectuel et politique qui évolue rapidement, doit éventuellement laisser des traces quant aux changements de mentalité et de priorité dans ce qui est observé et déduit du passé proche. Qu'en est-il donc pour la vision des auteurs de la période qui nous intéresse ?

Le recul sur le siècle

Avant d'établir les distinctions entre les ouvrages de la seconde moitié du XIXe siècle qui s'intéressent aux auteurs de la fin du XVIIIe et du XIXe siècle, rappelons que le recul sur le siècle s'observe tout d'abord à travers le fait que plus on avance dans le XIXe siècle, mieux ce type d'ouvrage intègre des auteurs relativement récents. En effet, les histoires littéraires italiennes, comme nous l'avons vu, se sont dans un premier temps essentiellement concentrées sur des temps plus anciens, se bornant à dérouler une tradition littéraire ancrée dans les esprits et renvoyant à des auteurs classiques. Cependant, ce qui nous intéresse vraiment ici est d'essayer de voir si, en l'espace de petites dizaines d'années, il est possible de parler d'un recul plus net sur le passé proche.

Quelques divergences de vues ont déjà pu être mises en évidence précédemment entre l'histoire littéraire de Cesare Cantù publiée en 1865 et celle de Louis Etienne publiée en 1875. Rappelons au passage que l'histoire littéraire de Cantù reprend des pans entiers de son *Histoire des Italiens*⁹⁵ dont la traduction française de la seconde édition italienne date de 1859. Cela signifie donc que Cesare Cantù considère que plus de cinq années après, et malgré l'unification de l'Italie qui a eu lieu entretemps, ses analyses et commentaires sont toujours corrects et ne nécessitent pas d'être rectifiés le moins du monde. Toujours est-il que Louis Etienne se montre bien plus critique sur la renommée de certains auteurs que Cesare Cantù qui ne relève pas, contrairement à ce que fait son homologue français, de lien entre la gloire d'un auteur à une époque où l'on se bat pour l'unité et le patriotisme défendu dans les œuvres de celui-ci ainsi que son engagement actif. On peut supposer que le recul de quelques années dont dispose Louis Etienne sur Cantù, ainsi que le recul géographique qui fait que le Français a un regard beaucoup plus détaché sur la péninsule et sa littérature, jouent ici un grand rôle.

⁹⁵ Cesare Cantù, *Op. Cit. Histoire des...*

Il est encore plus aisé de remarquer un écart de regards entre Cesare Cantù et Giosuè Carducci. Les considérations tenues par l'un et par l'autre à dix puis trente ans de distance dans le temps⁹⁶ sont très différentes. Le premier s'attarde peu sur le thème de l'unité en rapport avec la littérature de la charnière XVIIIe-XIXe siècle et semble même parfois contester le lien des auteurs avec ce même thème, alors que le second a plutôt tendance à vouloir démontrer l'implication de bons nombre d'écrivains de cette période dans la diffusion du concept d'unité et d'indépendance de l'Italie. On peut constater cela à travers son ouvrage *Lecture del Risorgimento* qui compile un ensemble de textes qui traitent de cette thématique, écrits par divers auteurs et qu'il fait débiter en 1749. Cependant, les différences que l'on peut constater entre les deux auteurs tiennent peut-être plus à leur divergence idéologique qu'à l'écart temporel. En effet, à l'inverse de Giosuè Carducci, Cesare Cantù n'est pas un fervent partisan.

Il est intéressant aussi de remarquer que l'ouvrage de Louis Etienne et le texte de Giosuè Carducci sur Alessandro Manzoni sont relativement proches dans le temps mais ne présentent pas les auteurs tout à fait de la même manière. L'Italien insiste beaucoup plus sur un petit groupe d'auteurs qu'il élève en grands hommes, tandis que le Français demeure plus modéré bien que ne reniant pas les qualités ni les apports importants des mêmes auteurs. Ainsi, si Louis Etienne considère Foscolo comme faisant partie des trois écrivains de l'époque révolutionnaire qui « rejettent dans l'ombre le nom de leurs contemporains Hippolyte Pindemonte [...] et Galiani Napioni »⁹⁷, Giosuè Carducci pour sa part lui accorde une place auprès des « grands morts »⁹⁸ de l'Italie. Le contexte semble ici jouer un rôle pour l'Italien, soucieux visiblement d'unir ses compatriotes autour de grands noms⁹⁹, quand cela n'est d'aucun intérêt pour le Français.

La fin du siècle marque finalement plutôt un réveil national en Italie, à l'image de ce que produit Giosuè Carducci autour de l'analyse de la littérature italienne et de ceux qui la composent. Carducci marque un véritable tournant quant à l'image des écrivains de la fin du XVIIIe et du début du XIXe siècle dans la perspective de la nation italienne, et il s'agit donc

⁹⁶ L'histoire littéraire de Cesare Cantù est publiée en 1865, les deux écrits de Giosuè Carducci qui nous intéressent, *A proposito di alcuni giudizi su Alessandro Manzoni* et *Lecture del Risorgimento*, paraissent respectivement en 1873 et en 1896.

⁹⁷ Louis Etienne, *Op. Cit.*, p. 574.

⁹⁸ Giosuè Carducci, *Op. Cit. A proposito...*, p. 67 : « grandi morti ».

⁹⁹ Voir à ce propos la partie intitulée « Forger et " régénérer " le caractère national : le programme postunitaire » dans l'article de Laura Fournier-Finocchiaro, « Caractère et littérature nationale en Italie (XIXe siècle) », in *Les Cahiers de Psychologie politique* [En ligne], numéro 11, Juillet 2007.

dès à présent de s'intéresser à ce changement et d'analyser les évolutions qu'apporte cet intellectuel dans le dernier quart du XIXe siècle.

II. Le tournant Carducci

Avec Giosuè Carducci l'exaltation de l'élan patriotique prend toute sa place et s'intègre dans le projet post-risorgimental du nouvel Etat italien de former les Italiens à l'Italie. L'emprise de cet homme de lettres, ce « poète-professeur » comme il fut appelé, sur la culture de son époque et sur la littérature italienne a été d'une grande importance et c'est pourquoi il paraît nécessaire de s'y intéresser, afin de voir ce qu'il dit sur les auteurs de la charnière XVIIIe-XIXe siècle. Une étude complète de tout ce qu'il a pu écrire à ce propos étant trop compliquée ici, nous nous sommes concentrés sur deux de ses écrits¹⁰⁰ ainsi que sur ce qu'a écrit Laura Fournier-Finocchiaro à ce sujet¹⁰¹.

La revalorisation de certains auteurs

Si l'on en croit Carducci, Alessandro Manzoni est considéré à sa mort comme l'un des grands hommes que compte l'Italie et jouit de ce qu'il qualifie de « conventionnelle admiration »¹⁰² parmi l'ensemble des lettrés, certes encore peu nombreux à la fin du siècle malgré l'effort du nouvel Etat au niveau de l'éducation, comme le montre les taux d'analphabétisme¹⁰³. Face à cette grande figure littéraire du XIXe siècle, les commentaires de Louis Etienne et de Cesare Cantù peuvent en témoigner comme nous le verrons, d'autres auteurs du passage entre le XVIIIe et le XIXe siècle se retrouvent plus effacés : « de Foscolo et de Leopardi, [...], on ne parlait jamais ou quasiment jamais »¹⁰⁴. La première nouveauté qu'apporte Carducci est la revalorisation de certains de ces écrivains, qu'il met sur le même plan qu'Alessandro Manzoni. Ainsi, il écrit : « Alfieri et Parini, Monti et Foscolo, ne furent ni de l'Arcadie [style italien du XVIIIe siècle] ni figés ni gâteux. Mon visage me brûle de la honte d'avoir à rappeler certaines choses, et j'en demande pardon à leurs tombes. »¹⁰⁵ De cette

¹⁰⁰ Giosuè Carducci, *Op. Cit. Letture...*, et *Op. Cit. A proposito...*

¹⁰¹ Laura Fournier-Finocchiaro, *Giosuè Carducci et la construction de la nation italienne*, Caen, Presses universitaires de Caen, 2006, ainsi que « Les Lumières et la Révolution dans la construction d'une "littérature nationale" italienne : *Letture del Risorgimento italiano* de Giosue Carducci » in G. Bertrand, E. Neppi, dir., *I lumi e la rivoluzione francese nel pensiero italiano del Novecento*, Florence, Olschki, à paraître.

¹⁰² Giosuè Carducci, *Op. Cit. A proposito...*, p. 13 : « convenzionale ammirazione ».

¹⁰³ 67,3% de la population en 1881 d'après Laura Fournier-Finocchiaro, *Op. Cit. Giosuè Carducci...*, p. 28, et 56,3% en 1901 d'après Christophe Charle, *Op. Cit.*, p. 346.

¹⁰⁴ Giosuè Carducci, *Ibid.*, p. 12 : « del Foscolo e del Leopardi, [...], non si parlava mai o quasi mai ».

¹⁰⁵ *Ibid.*, p. 17 : « l'Alfieri e il Parini, il Monti e il Foscolo non furono né arcadi né stazionari né rimbambiti. Mi sento bruciare il viso dalla vergogna di avere a ricordare certe cose, e ne chiedo perdono alle loro tombe. »

manière il insiste sur le fait que ces quatre auteurs ont eux aussi apporté de la modernité dans la littérature italienne et qu'ils méritent donc une considération plus grande. Il ne cesse d'ailleurs par la suite de montrer à quel point ce sont eux aussi des grands hommes et que tout le mérite littéraire de la fin du XVIIIe et du XIXe siècle ne peut revenir uniquement à Alessandro Manzoni.

A propos du rôle qui est donné à Manzoni quant à l'unité italienne comme concept, Carducci tient là encore à convoquer d'autres écrivains, légèrement antérieurs, afin de modérer cela : « beaucoup d'autres avec lui et avant lui méritent cet honneur [d' « être compté parmi les créateurs de l'unité italienne »] »¹⁰⁶. Il cite ainsi quelques noms : « Je ne peux pas m'étendre, ce ne serait pas utile, en exemples ; mais et Botta et Gioia et Foscolo prêchèrent dans leurs proses de jeunesse l'unité républicaine. »¹⁰⁷ Il est très clair ici qu'il cherche à ramener à la lumière des écrivains jusque là restés un peu en retrait, dans l'ombre de Manzoni, et insiste sur le nombre qu'ils sont. En fait, plus qu'à une revalorisation de certains auteurs, c'est à une revalorisation de toute la littérature de la charnière XVIIIe-XIXe siècle que s'attèle Giosuè Carducci. En effet, pour lui, cette période signe le commencement d'un renouvellement national de la littérature italienne¹⁰⁸ et à ce titre, et dans la perspective d'éduquer les Italiens à l'Italie, il se doit de la populariser. C'est dans cette même idée de valoriser une littérature qui s'intègre au thème de l'unité italienne et d'en faire une littérature à part entière, et non plus une littérature d'un patriotisme de circonstance aux qualités littéraires critiquées, qu'il publie une anthologie de textes qui selon lui préfigurent le Risorgimento et qu'il intitule *Lecture del Risorgimento*.

Avant de s'intéresser plus en détail à cette littérature risorgimentale, on remarque que parmi ces auteurs qu'il revalorise, un petit nombre d'entre eux est particulièrement mis en valeur et célébré par Carducci comme étant des grands hommes. On peut ainsi isoler cinq noms au fil des pages du texte *A proposito di alcuni giudizi su Alessandro Manzoni*, ceux de Giuseppe Parini, Vincenzo Monti, Vittorio Alfieri, Ugo Foscolo et Giacomo Leopardi. Si ces noms étaient déjà présents auparavant dans les écrits traitant de la littérature italienne ou des auteurs italiens, avec Giosuè Carducci ils semblent prendre une nouvelle ampleur qui va au-delà de la critique littéraire, et surtout, ils se retrouvent clairement détachés des autres écrivains de leur période et sont désormais nettement mis en avant. Une poignée d'écrivains

¹⁰⁶ *Ibid.*, p. 48 : « altri molti con lui e innanzi lui meritano quest'onore [di « essere annoverato tra i creatori dell'unità italiana »] ».

¹⁰⁷ *Ibid.*, p. 47 : « Io non posso dilungarmi, né sarebbe utile, in esempi ; ma e il Botta e il Gioia e il Foscolo predicarono nelle loro prose giovanili la unità repubblicana. »

¹⁰⁸ Laura Fournier-Finocchiaro, *Op. Cit. Giosuè Carducci...*, p. 43.

est donc élevée au-dessus des autres, cependant, c'est à l'ensemble du renouvellement de la littérature nationale que s'intéresse le « poète-professeur » et à son lien avec le Risorgimento. C'est pourquoi il ne se contente pas de redonner l'honneur dû selon lui à quelques auteurs de la fin du XVIIIe et du début du XIXe siècle et qu'il établit en fin de compte toute une littérature risorgimentale.

Introduction à la littérature risorgimentale

De manière extrêmement novatrice, Giosuè Carducci consacre tout un ouvrage à des textes qu'il considère comme ayant préfiguré le Risorgimento, de 1749 à 1830, bornes chronologiques du premier volume, puis comme ayant accompagné le mouvement d'unité de 1831 à 1870, dates encadrant les textes du second volume. De son propre aveu, l'objectif de l'auteur est ici de réaliser « presque un miroir d'éducation patriotique et civile »¹⁰⁹. Le choix des dates correspond à une logique de Carducci, pour qui le renouvellement littéraire en Italie débute en 1749, juste après le traité d'Aix-la-Chapelle de 1748, et se poursuit jusqu'en 1860¹¹⁰. On peut supposer qu'il continue jusqu'en 1870 afin de parvenir jusqu'à ce que l'on peut considérer comme la fin de l'unification. Par ailleurs, dans sa préface aux *Lecture del Risorgimento italiano*, l'auteur distingue trois périodes du Risorgimento et de sa littérature, à savoir 1749-1789, période de préparation, puis 1789-1830, période de confusion, et enfin 1830-1870, période de résolution. C'est exactement ce que l'on retrouve dans le choix des textes de cette anthologie, choix que l'on peut donc supposer subjectif et répondant à une conception idéologique particulière.

Le fait que Giosuè Carducci sélectionne des textes de la seconde moitié du XVIIIe siècle pour illustrer cette littérature de l'unité italienne n'est pas anodin et tend ainsi à redonner la primauté de l'idée d'unité, et surtout de nation, aux écrivains italiens de cette période, et non à ceux de la première moitié, voire du milieu du XIXe siècle comme il le contestait déjà à propos d'Alessandro Manzoni. En situant le point de départ du renouvellement de la littérature italienne avant la Révolution française et avant l'occupation napoléonienne cela lui permet en fin de compte de nuancer l'influence française dans ce mouvement national même s'il ne la nie au vue des écrits qu'il choisit de faire figurer dans son anthologie. En effet, un certain nombre de textes du volume traitant des années 1749-1830 évoquent la révolution française, Napoléon Bonaparte et la présence française en Italie.

¹⁰⁹ Giosuè Carducci, *Lecture del Risorgimento (1831-1870)*, Bologne, Zanichelli, 1897, p. VII : « un quasi specchio di educazione patria e civile ».

¹¹⁰ Laura Fournier-Finocchiaro, *Op. Cit. Les Lumières...*, p. 11.

En revanche, ces écrits n'apparaissent qu'au tiers du volume, laissant donc la primeur à des textes antérieurs portant essentiellement sur l'Italie, son unité et son indépendance, les Italiens, leur caractère, et sur la liberté.

C'est une littérature de la fin du XVIIIe et du XIXe siècle passée au prisme et à la loupe de l'après-Risorgimento que l'on découvre avec ces *Lecture del Risorgimento* et que l'on trouve dans l'idéologie carduccienne. Une image de la littérature et des écrivains de cette période est en pleine construction avec Carducci, or, celui-ci destine son ouvrage aux jeunes générations dans le but de pallier l'oubli par lequel le Risorgimento est déjà touché d'après l'auteur, ce qui correspond aux objectifs post-risorgimentaux d'éduquer et forger les Italiens que se sont fixés les hommes politiques et auxquels ont adhéré certains intellectuels. Dès lors, l'impact potentiel de la conception de Carducci est important et, en effet, son ouvrage rencontre un grand succès en Italie et représente une référence en la matière pendant des décennies¹¹¹. L'image qu'il propose donc semble se figer.

Ce qui est finalement important est que Giosué Carducci amène à reconsidérer une partie du XVIIIe siècle au niveau de la littérature notamment en présentant des auteurs en avance sur leur temps et profondément modernes, comme il le souligne aussi dans *A proposito di alcuni giudizi su Alessandro Manzoni*. On aboutit ainsi à ce que l'on pourrait qualifier de famille des auteurs de la nation, où sont mis en lumière une série d'écrivains.

III. La famille des auteurs de la nation

Carducci se montre donc comme l'un des premiers à constituer véritablement avec les auteurs de la charnière XVIIIe-XIXe siècle une sorte de famille d'auteurs de la nation. Des écrivains sont remis en valeur et liés entre eux parce que faisant partie selon lui de la littérature risorgimentale, ce qui fait apparaître une autre conception de la littérature. Quelle évolution constate-t-on par rapport à certains écrivains et que montre la constitution d'une anthologie de textes dits du Risorgimento ?

De nouveaux noms ?

Contrairement à ce que l'on pourrait croire, Carducci ne ressort pas de la plus obscure des ombres un certain nombre de noms. En réalité, une grande partie des écrivains auteurs des textes qu'il sélectionne dans ses *Lecture del Risorgimento (1749-1830)* sont déjà présents auparavant dans la mémoire de la littérature italienne comme en témoignent les histoires

¹¹¹ *Ibid.*, p. 15.

littéraires italiennes de Cesare Cantù et de Louis Etienne. Ce qui change est en fait la façon dont ils sont considérés. En cela l'exemple de Pietro Giannone, qui ouvre la marche de l'ouvrage de Carducci, est très intéressant. Nous sortons certes ici du cas des auteurs de la fin du XVIII^e siècle puisqu'il évolue en fait dans la première moitié de celui-ci, mais cela demeure extrêmement significatif quant aux divergences de regard. En effet, Giosuè Carducci choisit un des textes écrits par Pietro Giannone pour être le premier des textes devant annoncer le Risorgimento. Pour Laura Fournier-Finocchiaro, ce premier extrait annonce en fait le rôle joué plus tard par la famille de Savoie dans le Risorgimento¹¹². Or, lorsque les histoires littéraires précédentes s'intéressent pour quelques pages à ce lettré, ce n'est pas visiblement pour louer la part qu'il a pu prendre dans la littérature ayant préfigurée le mouvement d'unité. Ainsi, Louis Etienne reconnaît seulement que les persécutions dont il fit l'objet du fait de ses écrits contre l'Eglise « lui donnèrent la réputation d'historien libéral »¹¹³ et Cesare Cantù ajoute que « cette abjecte persécution lui acquit une réputation de libéral, qu'il nous semble bien loin de mériter. »¹¹⁴ Tous deux s'accordent donc pour faire davantage endosser à la persécution dont fut poursuivi Giannone plutôt qu'à ses écrits ou ses convictions la réputation de l'auteur. Dès lors, Carducci propose une vision contraire en l'intégrant à ses *Letture* et en en faisant l'extrait d'ouverture. Le nom de Giannone n'est donc pas nouveau, tandis que le rôle qui lui est accordé par Carducci lui l'est.

Dans le même sens, le cas de Carlo Botta illustre très bien la remise en valeur de certains hommes de lettres. Louis Etienne ne lui consacre qu'une dizaine de lignes, ce qui montre le peu d'importance qu'il lui confère, et critique l'honnêteté intellectuelle de l'un de ses ouvrages en parlant de lui comme d'« un écrivain trop sûr de son succès pour répondre à l'attente de l'Italie en faveur de laquelle il improvisa en quatre ans un ouvrage qui demandait la vie d'un homme. »¹¹⁵ Cesare Cantù se montre plus clément et semble lui reconnaître un peu plus d'importance. Il note à son propos : « il est vrai qu'il jette sur les Italiens la raillerie plutôt que l'infamie [...] et l'on sent qu'il aime la nation, quoiqu'il semble n'estimer que les Piémontais »¹¹⁶. Carlo Botta est certes donc perçu comme ayant un lien avec l'idée de nation, mais Cantù conteste qu'il conçoive dans cette idée la nation italienne. Or, Giosuè Carducci

¹¹² Laura Fournier-Finocchiaro, *Op. Cit. Les Lumières...*, p. 6.

¹¹³ Louis Etienne, *Op. Cit.*, p. 518.

¹¹⁴ Cesare Cantù, *Op. Cit.*, p. 572 : « questa turpe persecuzione gli acquistò una reputazione di liberale, che a noi pare ben lungi dal meritare. »

¹¹⁵ Louis Etienne, *Ibid.*, p. 596.

¹¹⁶ Cesare Cantù, *Ibid.*, p. 672 : « vero è che diffuse sugli Italiani piuttosto beffa che infamia[...] sentesi ch'egli ama la nazione, quantunque non mostri stimare che i Piemontesi ». La traduction en français est ici tirée de *l'Histoire des Italiens* de Cesare Cantù, traduite par Armand Lacombe, Paris Firmin Didot, 1859, Tome XI, p. 434.

fait de cet auteur un représentant relativement important des débuts de la littérature risorgimentale puisque, sur les soixante-six extraits que compte le volume comprenant la période 1749-1830, neuf sont de la plume de Carlo Botta. Le « poète-professeur » voit donc en lui un incontestable maillon de la diffusion du concept de patrie et de nation italienne dans la littérature italienne de la fin du XVIIIe siècle, comme le montre le titre de l'un des extraits choisis : « Les Italiens demandent pour la première fois l'unité de la patrie »¹¹⁷. Dans le chapeau introductif, Carducci laisse entendre à travers les mots d'un autre auteur qu'il cite que Carlo Botta fut l'auteur de « la première tentative faite dans les temps modernes pour affirmer devant l'étranger le droit de la nation italienne. »¹¹⁸ L'importance donnée à Botta en ce qui concerne l'unité italienne est considérable chez Carducci, alors qu'elle était minorée chez Cesare Cantù et complètement occultée chez Louis Etienne. On voit bien à travers cet exemple que ce ne sont pas des hommes de lettres ignorés auparavant que fait ressortir Carducci en reconsidérant la littérature de la seconde moitié du XVIIIe siècle et du début XIXe siècle, mais qu'en fait il amène à revoir les jugements portés sur ces écrivains. Il fait alors de certains d'entre eux des relais importants de l'unité italienne là où ils étaient seulement considérés comme des lettrés dignes d'être mentionnés plus ou moins longuement dans des histoires littéraires.

Ce que construit en fait surtout Carducci avec une anthologie de la littérature risorgimentale est une nouvelle image d'une partie des auteurs de la charnière XVIIIe-XIXe siècle plus que la mise en lumière et la découverte de nouveaux noms. L'autre changement notable apporté par cet ouvrage quant à la littérature est la mise en valeur d'une nouvelle généalogie des écrivains.

Une nouvelle généalogie

L'un des intérêts présenté par cette anthologie est d'aborder les auteurs du XVIIIe-XIXe siècle d'une manière différente, de les classer autrement que ne le fait une histoire littéraire. En effet, l'histoire littéraire tend à évoquer les écrivains chronologiquement et éventuellement en les regroupant sous des genres, des styles littéraire ou encore sous ce que l'on pourrait qualifier de fonction, comme c'est le cas avec Cesare Cantù. Or, dans cette perspective, ce qui ressort avant tout est l'école littéraire, le style qu'invente ou dans lequel s'inscrit tel ou tel homme de lettres. Ainsi, pour ne citer que quelques exemples, le chapitre

¹¹⁷ Giosuè Carducci, *Op. Cit. Letture...(1749-1830)*, p. 204 : « Italiani dimandono la prima volta l'unità della patria ».

¹¹⁸ *Ibid.*, p. 205 : « il primo tentativo fatto nei tempi moderni per affermare al cospetto dello straniero il diritto della nazione italiana. »

XIX de l'histoire littéraire italienne de Cantù s'intitule « Dernier siècle. Monti et son école »¹¹⁹ et le chapitre XX a pour titre « Les Romantiques »¹²⁰, quant aux chapitres XXIV et XXV de l'ouvrage de Louis Etienne, ils sont respectivement désignés de la manière suivante : « Littérature arcadienne » et « Réaction contre l'Arcadie »¹²¹. En opérant de cette façon, les liens de parenté entre les auteurs se font surtout sur les fondements de l'écriture, de sa forme, et non en fonction du fond, des thématiques soulevées.

Avec l'anthologie de Giosuè Carducci, c'est une toute autre sorte de lien qui met en relation un certain nombre d'auteurs sur une durée d'environ cent-vingt années. En choisissant de faire une compilation d'extraits censés être représentatifs d'une littérature risorgimentale, Carducci relie des écrivains en vertu des idées qu'ils paraissent avoir défendu à un moment ou à un autre et que l'on retrouve dans le texte sélectionné et qui en l'occurrence ont un rapport avec les notions de patrie, de nation et d'unité ou d'indépendance de l'Italie. Il s'agit aussi pour Carducci de donner, à travers les extraits, ce qu'il considère comme les étapes d'un long Risorgimento. Il veut, d'après ce qu'il explique en préface au second volume des *Lecture*, ramener en mémoire quelques données fondamentales de ce mouvement d'unification, faire en sorte d'éviter l'indifférence ou l'oubli. C'est pourquoi il procède de manière chronologique et sélectionne les thèmes des textes selon cette chronologie, de façon par exemple à évoquer la présence française ou des événements qu'il considère comme importants.

Toujours est-il qu'en faisant tout cela, il met en place une nouvelle généalogie entre les écrivains du XVIIIe et du XIXe siècle qui ne tient plus aux écoles littéraires mais à une continuité et une évolution dans une certaine conception de l'Italie. Cette généalogie, pour la période qui nous intéresse, c'est-à-dire que l'on ne prend en compte que le premier volume qui va de 1749 à 1830, met en évidence quelques noms visiblement importants quant aux idéaux à l'origine du Risorgimento, car récurrents dans l'ouvrage. Ainsi, sept extraits sont de la plume de Pietro Verri, sept autres sont signés d'Ugo Foscolo, idem pour Vittorio Alfieri et enfin Carlo Botta est l'auteur de neuf extraits. Dès lors, ceux-ci semblent être perçus comme des représentants majeurs des débuts de la littérature risorgimentale. Il est intéressant aussi de relever la présence d'un extrait de Vincenzo Monti et d'un de Giuseppe Parini qui, avant Carducci, ne paraissent pas avoir l'image d'écrivains très liés avec les origines du mouvement

¹¹⁹ Cesare Cantù, *Op. Cit.*, p. XIX : « Ultimo secolo. Il Monti e sua scuola ».

¹²⁰ *Ibid.*, p. XIX : « I Romantici ».

¹²¹ Louis Etienne, *Op. Cit.*, p. 604.

d'unité. Or, leur intégration à cette compilation de textes les place dans cette généalogie et amène à reconsidérer leur image.

Au final, cette manière différente de lier certains auteurs de la charnière XVIIIe-XIXe siècle entre eux modifie les perceptions à leur sujet et témoigne du nouveau regard de cette fin de XIXe siècle, guidé par les convictions envers la nouvelle nation italienne.

A partir de la seconde moitié du XIXe siècle, certains écrivains de la fin du XVIIIe ont commencé à être reconnus comme ayant droit à une place relativement importante dans les histoires littéraires ou dans les dictionnaires biographiques, en vertu de leur qualité littéraire ou de leur popularité. Cependant, le regard porté sur certains d'entre eux semble avoir évolué au cours de la seconde moitié du XIXe siècle, au gré des idéologies et des influences différentes des hommes de lettres qui se livrent à l'analyse des écrivains de cette période et de leur production. L'écart géographique, qui rend les enjeux nationaux moins prégnants, l'écart temporel, qui modifie le contexte, et l'écart idéologique, qui peuvent exister entre ces hommes de lettres de la seconde moitié du XIXe siècle sont autant d'éléments qui dirigent le regard et conditionnent leurs perceptions et leurs analyses. Dès lors, les images des écrivains qu'ils produisent ne sont pas fixes mais en pleine construction. Néanmoins, il semblerait que la fin du siècle marque une certaine fixation, si l'on en croit l'influence durable qui est attribuée à Carducci en ce domaine par Laura Fournier-Finocchiaro et que paraît confirmer Christophe Charle¹²².

¹²² Christophe Charle, *Op. Cit.*, p. 348 : « Carducci exerce un magistère moral et politique comparable à celui d'un Hugo en France au début de la Troisième République ».

CONCLUSION

Ainsi, même après l'unité italienne, la littérature de la péninsule reste fortement associée aux grands auteurs classiques qui représentent désormais de véritables monuments. Pour autant, les auteurs plus récents sont aussi pris en compte et pour certains, au-delà de l'analyse littéraire de leur production, sont évoqués des éléments plus personnels censés éventuellement éclairer leurs œuvres ainsi que leurs prises de position dans le contexte où ils évoluent. De cette manière, leurs rapports avec l'Italie transparaissent et les balbutiements d'un patriotisme national au sein de la littérature de la charnière entre le XVIII^e et le XIX^e siècle commencent à se faire jour et à être en partie reconnus dans les histoires littéraires et les notices biographiques de la seconde moitié du XIX^e siècle.

Cependant, le lien de ces auteurs avec l'unité italienne ne semble pas être ce qui préoccupent le plus ces écrits pourtant contemporains du Risorgimento, qui s'intéressent finalement beaucoup aux rapports avec la Révolution française et avec l'occupation napoléonienne. Néanmoins l'unité n'est pas occultée mais il ne paraît pas y avoir de consensus autour de la représentation des relations des écrivains avec les thèmes qu'elle implique. Dès lors, l'image de ces écrivains semble être encore en construction même si l'on constate qu'elle commence à se figer sur certains points.

Avec Giosuè Carducci, c'est un véritable tournant qui a lieu en ce qui concerne la représentation d'une partie des écrivains du passage XVIII^e-XIX^e siècle, qui sont désormais perçus comme des précurseurs du Risorgimento ou qui à tout le moins acquièrent une place parmi les grands de la littérature. C'est à un nouveau regard imprégné par le Risorgimento que sont soumis ces auteurs et, dans le contexte de la fin du XIX^e siècle, certains de leurs traits viennent à être exaltés, notamment le côté patriotique.

Voit-on se dessiner dans ces conditions une image relativement figée de certains écrivains de la période transitoire, peut-on distinguer pour quelques uns d'entre eux une relative constance dans leur représentation ? Surtout, que peut-on dire de l'image patriotique de certains auteurs majeurs de la charnière XVIII^e-XIX^e siècle dans la seconde moitié du XIX^e siècle ?

PARTIE II

-

Quels patriotes ?

Ou l'image du patriotisme italien de six intellectuels
majeurs

INTRODUCTION

Après s'être intéressé de manière générale aux auteurs italiens de la charnière XVIIIe-XIXe vus par des intellectuels de la seconde moitié du XIXe siècle, il paraît instructif de se centrer sur le cas de certains d'entre eux, dans le but d'étudier de plus près les représentations qui en sont faites et de comparer au mieux les sources. Le fait de se concentrer sur quelques cas particuliers permet d'illustrer ce qui a pu être dit précédemment, mais aussi de le vérifier et de le mettre en pratique sur des exemples singuliers. Par ailleurs, dans la perspective d'établir si des écrivains de la fin du XVIIIe et du début du XIXe siècle viennent à être considérés à la fin du siècle comme des pères de la nation, il est important de focaliser l'analyse sur quelques auteurs choisis en raison de l'intérêt que représente leur cas. En ce sens, six écrivains se distinguent, de par la trace que chacun d'eux a laissée dans la mémoire de la littérature italienne et de l'image d'auteurs nationaux qu'ils semblent avoir acquise désormais. Ainsi, le choix s'est porté sur des écrivains ayant évolués à la charnière du XVIIIe-XIXe siècle et dont la renommée, déjà relativement importante dès le XIXe siècle, a survécu au temps. Les six intellectuels retenus sont donc Giuseppe Parini, Vittorio Alfieri, Vincenzo Monti, Ugo Foscolo, Alessandro Manzoni et Giacomo Leopardi¹²³, qui ont tous d'une manière ou d'une autre marqué la littérature italienne, au point de devenir des auteurs de la nation.

Dès lors, il s'agit de voir s'ils sont déjà considérés de cette manière dans la seconde moitié du XIXe siècle et plus généralement de savoir quelle est leur image à la fin du XIXe siècle. Peut-on alors distinguer diverses façons de s'engager pour la nation italienne ? L'évolution dans le temps de ce concept est-il perceptible à travers le cas de ces auteurs qui, à eux six, recouvrent la seconde moitié du XVIIIe siècle et un peu plus de la première moitié du XIXe siècle ? Enfin, voit-on déjà se dégager des figures nationales ? Pour répondre à l'ensemble de ces questions, nous allons analyser distinctement chacun des auteurs en les classant de manière plus ou moins chronologique, afin d'évaluer, selon les intellectuels de la seconde moitié du XIXe siècle, l'évolution du degré d'expression de patriotisme à mesure que l'idée d'unité se précise. Deux auteurs sont abordés par chapitre, ils sont associés à la fois par la chronologie, c'est-à-dire qu'ils évoluent pour partie dans un même contexte, et par l'intérêt que représente leur confrontation sur le plan de la notion de patriotisme.

¹²³ Giuseppe Parini (1729-1799), Vittorio Alfieri (1749-1803), Vincenzo Monti (1754-1828), Ugo Foscolo (1778-1827), Alessandro Manzoni (1785-1873) et Giacomo Leopardi (1798-1837).

Chapitre IV : Les modérés ou une conception de la nation peu présente

Giuseppe Parini et Vincenzo Monti ont apporté des nouveautés dans le domaine de la littérature italienne et sont ainsi des écrivains reconnus au XIX^e siècle, et encore aujourd'hui. Ils ont évolué dans la seconde moitié et surtout le dernier tiers du XVIII^e siècle, ainsi que durant les débuts du XIX^e siècle pour Monti. Ils ont donc tous deux connu l'occupation napoléonienne, et Vincenzo Monti a aussi expérimenté les soubresauts politiques qui ont suivi la chute de Napoléon et le congrès de Vienne de 1815. L'un et l'autre ont ainsi vu apparaître la notion moderne de nation et se construire l'idée d'unité italienne, sans pour autant en devenir des promoteurs reconnus. Ils sont un peu tous les deux les représentants d'une génération transitoire d'écrivains, qui découvre les changements mais qui n'en est pas le moteur. Pour autant, cela signifie-t-il que l'image que l'on construit d'eux dans la seconde moitié du XIX^e siècle est exempte des notions de nation, d'unité italienne et de patriotisme ? Que retient-on donc pendant et après le Risorgimento du patriotisme, à priori très faible, de ces deux auteurs ? Enfin, plus généralement, quelle représentation est faite de ces écrivains modérés et peut-on y voir se dessiner la construction de figures de la nation ?

I. Parini, la sagesse de la modération

Parini n'est pas à proprement parler un écrivain de la fin du XVIII^e siècle dans le sens où il est déjà âgé à ce moment-là. Cependant, même s'il est né dans le premier tiers du siècle des Lumières, il publie ses textes et se fait connaître en tant qu'auteur sur le tard, ce qui fait que l'on peut le rattacher pour partie à la charnière XVIII^e-XIX^e siècle. Son cas est intéressant car il représente une transition entre une génération d'écrivains et une autre, puisqu'il se montre à la fois novateur dans ses écrits et plus traditionnel sous d'autres aspects. Il fait ainsi encore partie de ces hommes de lettres du XVIII^e siècle contraints de se diriger vers la carrière ecclésiastique, avant que ne s'ouvrent de nouveaux débouchés et que ne réduise dès 1781 cette présence d'ecclésiastique parmi les lettrés¹²⁴. Par ailleurs, il n'est à priori pas présenté comme le plus engagé des hommes de lettres de la fin du siècle et conserve généralement dans la mémoire l'image d'un homme modéré. Qu'en est-il dans la seconde moitié du XIX^e siècle ?

¹²⁴ Anna Maria Rao, *Op. Cit.*, p. 12 et 27.

Des convictions modérées

Dans la plupart des textes de la seconde moitié du XIXe siècle, Giuseppe Parini est perçu comme un homme de lettres modéré, juste et tempéré. Il est décrit comme ayant « le jugement sain et le cœur droit et bienveillant »¹²⁵ et reviennent régulièrement à son sujet des anecdotes censées montrer sa droiture, sa tempérance et l'égalité avec laquelle il traite les gens de toutes sortes. Il est souvent caractérisé par la modération dont il semble savoir faire preuve et qui paraît être le maître mot de ses convictions. Ainsi, s'il apprécie l'idée de liberté, c'est une « liberté raisonnable » et il condamne « toujours les excès commis au nom de cette liberté »¹²⁶. Cette image dont bénéficie Parini peut sembler un peu paradoxale étant donné que le genre dans lequel il est dit qu'il excelle est la satire et que ses écrits les plus fameux sont ceux qui critiquent et qui moquent. Ainsi, le poème *Il Giorno*, qui fait sa renommée, « retraçait, avec une ironie toujours indifférente, l'inertie corrompue et corruptrice des jeunes riches »¹²⁷. La critique s'accompagne donc de considérations philanthropiques et Parini est alors présenté comme un personnage éclairé et soucieux du fonctionnement juste et humain de la société, et ce sont bien sa modération et son adéquation avec son temps qui sont retenues.

Dans ce sens, il est souvent montré comme entretenant de bons rapports avec les gouvernants de la Lombardie, Etat dans lequel il vécut. Ses liens avec le Comte Firmian, gouverneur de la Lombardie autrichienne, sont évoqués à plusieurs reprises¹²⁸ et il en est de même avec sa nomination comme officier municipal par Napoléon Bonaparte. En exposant cela, c'est finalement une image de Parini fidèle au pouvoir en place quel qu'il soit, ou en tout cas prompt à respecter l'ordre, qui est esquissée et qui renvoie là encore à l'idée selon laquelle les convictions de Giuseppe Parini sont peu marquées idéologiquement. Pourtant, si Parini semble dévoué au gouvernement de la Lombardie autrichienne jusqu'en 1796, des témoignages de son époque le tiennent pour un sympathisant de la Révolution française et surtout pour un *giacobino*¹²⁹. Or, cela ne semble plus être le cas dans la seconde moitié du XIXe siècle, à quelques exceptions près selon lesquelles la Révolution ferait jubiler Parini¹³⁰

¹²⁵ Michaud, *Op. Cit.*, p. 135.

¹²⁶ *Ibid.*

¹²⁷ Cesare Cantù, *Op. Cit. Storia...*, p. 459 : « con un'ironia sostenuta sempre, ritrasse l'inerzia corrotta e corruptrice de' giovani ricchi ».

¹²⁸ Voir notamment Michaud, *Op. Cit.*, p. 134 et Louis Etienne, *Op. Cit.*, p. 535.

¹²⁹ Robert Perroud, « Giuseppe Parini et la Révolution française », in *Revue des études italiennes*, Tome XXXVIII, n° 1-4, 1992, p. 53-54.

¹³⁰ Luigi Scuderi, *Le biografie degli uomini illustri catanesi del sec. XVIII*, Scritti editi e inediti, Catania, 1881.

ou qu'en tout cas « durant la révolution, il [Parini] embrassa le parti de la France »¹³¹. Dans ce dernier cas l'auteur de la remarque est français, d'où peut-être une vision biaisée de Parini quant à un événement français. Toujours est-il qu'il semble donc être presque acquis à ce moment-là que Parini ait été un homme modéré, attaché et fidèle à ceux qui l'ont gouverné. Pour Robert Perroud, Parini est typiquement de sa génération, où le sens de la nationalité ne l'emportait pas encore sur les liens avec les dynasties en place¹³².

Pour autant, si les convictions de Giuseppe Parini apparaissent modérées et qu'il est décrit comme entretenant de bons rapports avec les gouvernants, il n'est cependant pas non plus perçu comme un écrivain soumis au pouvoir. Ainsi, un intellectuel écrit à son propos qu'il est « un esprit libre qui n'accepte pas les idées d'autrui sans les peser, qui respecte l'autorité mais ne l'adule pas »¹³³ de même que pour un autre « Parini versifiait le progrès de bonne foi, sans haine, sans autre prétention que celle de se faire estimer dans son indépendance. »¹³⁴ Ces deux phrases finalement semblent résumer plutôt bien l'image de Parini dans la seconde moitié du XIXe siècle et mettent donc en lumière la pondération et l'indépendance de l'écrivain. Cette idée d'indépendance est importante car elle redonne à l'homme de lettres un peu de relief et montre que, même modérées ou portées par un certain pragmatisme, convictions il y a. Ceci se vérifie d'ailleurs du fait que Parini pratique le genre de la satire et défende le progrès. En soulignant son attrait pour le progrès, Parini vient à être représenté comme un homme relativement moderne ou en tout cas qui n'est pas tourné vers le passé.

Au final, la tempérance de Giuseppe Parini telle qu'elle est mise en valeur construit l'image d'un homme de lettres certes éclairé mais encore peu touché par les idées nouvelles qui commencent à traverser l'Italie ou qui n'en est en tout cas pas le plus ardent défenseur. Cela signifie-t-il qu'aux yeux du XIXe siècle Parini est perçu comme un homme de lettres indépendant et moderne mais peu engagé, notamment en ce qui concerne les idées nouvelles d'unité et de nation et par rapport aux bouleversements à venir dans la péninsule ?

Un homme peu engagé ?

Si l'image de Giuseppe Parini dans la seconde moitié du XIXe siècle est majoritairement celle d'un homme de lettres dont la sagesse réside dans la modération et la

¹³¹ Louis Etienne, *Op. Cit.*, p. 530.

¹³² Robert Perroud, *Op. Cit.*, p. 57-58.

¹³³ Cesare Cantù, *Op. Cit. Storia della...*, p. 457-458 : « spirito libero che non accetta le idee altrui senza ponderarle, che riverisce l'autorità ma non la adula ».

¹³⁴ Louis Etienne, *Ibid.*, p. 526.

tempérance, quelques divergences subsistent quant à ses apports à l'Italie moderne, dont les premières ébauches d'idées commencent à faire leur apparition vers la fin de la carrière de l'écrivain.

Pour certains, les apports de Parini sont d'abord littéraires. Dans ce domaine, l'écrivain a tendance à apparaître comme un novateur, qui a contribué au réveil culturel de l'Italie dans la seconde moitié du XVIIIe siècle : « un écrivain lombard [Parini] fit jaillir une source nouvelle dans cette littérature »¹³⁵. Est ainsi évoqué le fait qu'il s'oppose au style arcadien, qui envahit la littérature italienne pendant une bonne partie du XVIIIe siècle et qui est assez critiquée au XIXe siècle pour son côté détaché de la vie réelle qui aurait contribué à endormir la péninsule. En opposition, Parini est donc vu comme un écrivain soucieux de montrer la réalité. Au-delà de cela sont aussi présentées, plus ou moins en détails, les nouveautés liées à son style particulier et, de cette manière, « si Alfieri a créé en Italie un nouveau style tragique, Parini s'en est fait un pour la satire »¹³⁶. L'écrivain devient alors l'initiateur d'un style, que d'autres reprennent par la suite selon les dires de l'histoire littéraire de Louis Etienne. Cependant, il apparaît vite qu'aux yeux des intellectuels du XIXe siècle il n'est pas seulement à l'origine d'un renouvellement d'une certaine forme de la littérature, mais aussi qu'il défend et développe dans sa poésie des changements plus idéologiques, en lien plus direct avec la société.

En effet, loin de n'apporter qu'un style littéraire renouvelé à l'Italie, Parini est vu comme l'un de ceux qui, avant la Révolution française, prônent le progrès et l'égalité. Si les notions de nation et de patriotisme ne sont visiblement pas considérées au XIXe siècle pour une grande partie des hommes de lettres comme faisant parties des idées défendues par Giuseppe Parini, en revanche il est tout de même mis en lien avec des notions, qui d'une certaine manière ont précédé et peut-être même entraîné les idées d'unité de l'Italie et de patriotisme. C'est en tout cas ce que semble penser Louis Etienne :

« Cette égalité naturelle, légitime qu'il [Parini] vantait, il la demandait avec les gentilshommes les plus éclairés, avec les patriciens les plus illustres de son temps [...]. De cette idée d'une sage démocratie à une égalité de droits communs dans toutes les villes d'Italie, il n'y avait qu'un pas. L'inégalité perpétuait les divisions »¹³⁷

¹³⁵ *Ibid.*, p. 524.

¹³⁶ Michaud, *Op. Cit.*, Tome XXXII, p. 136.

¹³⁷ Louis Etienne, *Op. Cit.*, p. 526.

Ainsi, d'après lui, Parini, bien que n'ayant pas prôné l'idée d'unité, a défendu des idées qui ont permis de faire naître cette conception nouvelle de l'Italie, qui fait son apparition à la fin de la vie de l'écrivain. Bien que perçu comme modéré, Parini est représenté malgré tout en lettré aux convictions modernes quoique tempérées, qui « coopéra avec Alfieri et quelques autres, à ces changements, qui devaient ensuite être réalisés par la révolution. »¹³⁸ La teneur des changements n'a beau pas être précisée, il n'empêche que l'on comprend ici que Parini fait partie des rares hommes de lettres de son temps qui ont anticipé les évolutions à venir. Bien qu'il ne soit pas directement considéré comme un patriote, ni comme un diffuseur de l'idée de nation italienne, Parini semble être un peu plus qu'un représentant des Lumières italiennes pour les lettrés de la seconde moitié du XIXe siècle.

Enfin, il est important de noter que pour de rares exceptions vers la fin du XIXe siècle, Parini est représenté comme un patriote affirmé, là où cela est beaucoup plus nuancé chez la majorité des intellectuels à ce moment-là. Déjà avec Giosuè Carducci, Parini est en quelque sorte clairement rattaché au Risorgimento puisque l'un de ses textes fait partie des *Lecture del Risorgimento*, comme s'il en avait posé quelques fondements. Cependant, cela n'est encore que peu de choses à côté de la manière dont il est perçu dans une notice biographique de 1881. En effet, Giuseppe Parini y est présenté comme un ardent patriote et défenseur de la nation italienne, ravi de voir se réaliser la révolution française et extrêmement favorable à l'occupation napoléonienne. Pour l'auteur de la notice, « dans la poésie Parini visait à la correction morale de la nation » et rajoute alors : « qui n'aime pas la patrie de tout cœur ne peut être un utile et honnête homme de lettres ! »¹³⁹, ce qui a pour but de montrer que Parini est un grand homme de lettres et qu'il est patriote. L'exagération patriotique est ici relativement flagrante et l'on voit bien que l'auteur projette sur Parini ses propres convictions. Cependant, même si l'avis défendu n'est pas l'opinion générale de la fin du XIXe siècle, cela a le mérite de montrer qu'il est tout de même possible pour certains en cette fin de siècle de voir en Parini un patriote convaincu et un homme de lettres à l'origine de la diffusion du concept de nation appliqué à l'Italie.

Même si l'image qu'a Giuseppe Parini dans la seconde moitié du XIXe siècle n'est pas tout à fait figée, on peut néanmoins mettre en évidence l'idée générale de la représentation que les intellectuels s'en font alors. Ainsi, il est perçu comme un homme juste, modéré mais indépendant, qui apporte des nouveautés à la littérature italienne dans la forme et dans les

¹³⁸ Cesare Cantù, *Op. Cit. Storia della...*, p. 459 : « cooperò coll'Alfieri e con pochi altri, a quei cambiamenti, che doveano poi essere attuati dalla rivoluzione. »

¹³⁹ Luigi Scuderi, *Op. Cit.* : « nella lirica Parini mirava alla correzione morale della nazione » et « chi con cuore non ama la patria non può essere utile ed onesto letterato ! », ANNEXE 6.

idées et qui, sans aller jusqu'à être patriote ou défendre une idée de nation italienne, prône le progrès et est favorable à des changements qui, d'une certaine manière peuvent être vus comme une des premières pierres ayant conduit aux bouleversements du siècle suivant. A première vue, Vincenzo Monti est lui aussi considéré comme un modéré, voire comme un indécis et non comme un patriote. Or, comme nous venons de le voir avec Giuseppe Parini, derrière ce premier jugement peuvent se cacher d'importantes nuances. Qu'en est-il donc à propos de Monti ?

II. Monti ou l'image d'un indécis

Vincenzo Monti est essentiellement reconnu comme un écrivain important, qui a apporté beaucoup à la littérature italienne. Il a vécu les bouleversements de l'Italie de la fin du XVIIIe et du début du XIXe siècle, avec l'occupation napoléonienne et son renversement. Or, s'il a montré un certain intérêt pour les événements politiques, l'image qui reste de lui est celle d'un homme versatile, changeant constamment d'avis et de camps. Cette versatilité condamne-t-elle toute représentation de l'écrivain comme patriote au XIXe siècle?

L'inconstance des idées

Cette inconstance est ce qui revient le plus souvent au sujet de Vincenzo Monti. Celui-ci est perçu essentiellement comme un écrivain aux idées politiques finalement peu arrêtées, voire contradictoires, au point de parler de « l'élasticité de la conscience politique de Monti »¹⁴⁰. Ainsi, ses nombreux revirements apparaissent au fil des commentaires sur l'auteur et sa production littéraire :

« depuis le gouvernement de l'autorité pontificale jusqu'à celui de la république, depuis le régime de l'empereur et roi jusqu'à celui de l'Autriche et des princes restaurés, il n'est pas un parti qui n'ait eu l'avantage d'être chanté, glorifié par le poète de Fusignano. Il [Vincenzo Monti] a été aussi changeant que l'Italie elle-même. »¹⁴¹

Les opinions politiques de Vincenzo Monti sont alors considérées comme intimement liées aux soubresauts et bouleversements politiques qui se succèdent assez rapidement entre la seconde moitié du XVIIIe et la première du XIXe siècle. L'écrivain semble n'avoir ici aucune conviction réelle et sa versatilité paraît devoir guider selon certains le fond de ses écrits. En

¹⁴⁰ Michaud, *Op. Cit.*, Tome XXIX, p. 149.

¹⁴¹ Louis Etienne, *Op. Cit.*, p. 565.

effet, Louis Etienne énumère quelques unes des œuvres de Monti en les rattachant chacune à une phase différente de la pensée politique de l'homme de lettres, afin de justifier ses propos quant à l'inconstance de celui-ci. Il est ainsi « difficile de déterminer les vrais sentiments de Monti »¹⁴², tant il change régulièrement d'avis et de camps comme cela est souligné par l'exemple de son attitude à l'arrivée de Napoléon en Italie, où il est expliqué que l'auteur modifie l'une de ses œuvres qui attaquait Bonaparte en la retournant contre les Autrichiens¹⁴³. L'inconstance de Monti est un fait qui paraît donc être relativement acquis dans la seconde moitié du XIXe siècle pour une partie des intellectuels, comme cela était finalement déjà le cas du vivant de Monti et comme on peut aussi le retrouver au XXe siècle. Ainsi, d'après Cesare Cantù, Vincenzo Monti déchainait les passions de ses contemporains et certains « s'acharnaient contre cette versatilité, et distinguaient les œuvres de l'abbé Monti, du citoyen Monti, du chevalier Monti. »¹⁴⁴. Cette vision de Monti se prolonge donc au XIXe puis au XXe siècle, puisque habituellement, même si cela est aussi contesté désormais, on note trois époques de la biographie du poète qui sont censées marquer des étapes de sa carrière littéraire¹⁴⁵, et qui correspondent à celles évoquées par Cesare Cantù. L'image d'un Vincenzo Monti indécis est donc relativement répandue et semble perdurer.

Pour autant, cette image est-elle négative et entraîne-t-elle systématiquement une critique virulente de l'écrivain ? Même s'il paraît acquis pour certains que Monti est versatile, cela ne vient cependant pas entacher trop fortement les qualités qui lui sont reconnues par ailleurs. Il demeure un grand poète, même dans les écrits qui soulignent de manière insistante son inconstance. Pour l'un, il est simplement le reflet de son temps, pris dans les remous d'une situation politique changeante¹⁴⁶, pour un autre, sa versatilité est non seulement liée au contexte dans lequel il évolue mais elle est aussi une faute due à son éducation¹⁴⁷. D'une manière ou d'une autre, cela ressemble à des sortes d'excuses qui lui sont accordées ou en tout cas cela tend à montrer qu'il n'est pas condamné pour cette absence de constance dans sa pensée politique. En fait, il paraît avant tout être reconnu pour la qualité de sa littérature et pour ce qu'il a initié dans ce domaine en Italie, en dépit de ce qu'il a été en tant qu'homme : « il s'habitua à voir les choses d'un seul côté, et à s'inspirer des cas et des opinions quotidiens, desquels devaient dériver tant de grâce dans ses productions, tant de tâches sur son

¹⁴² Cesare Cantù, *Op. Cit. Storia della...*, p. 601 : « difficile determinare i veri sentimenti del Monti ».

¹⁴³ Michaud, *Op. Cit.*, Tome XXIX, p. 149.

¹⁴⁴ Cesare Cantù, *Ibid.*, p. 598 : « s'accanivano contro quella versatilità, e distinguevano le opere dell'abate monti, del cittadino Monti, del cavalier Monti. »

¹⁴⁵ Arnaldo Bruni, « La funzione Monti », in Gennaro Barbarisi dir., *Vincenzo Monti nella cultura italiana*, Volume I**, Cisalpino, Milan, 2005, p. 446.

¹⁴⁶ Louis Etienne, *Op. Cit.*, p. 565.

¹⁴⁷ Cesare Cantù, *Ibid.*, p. 591-594.

caractère. »¹⁴⁸ La distinction entre la valeur de ce qu'il crée et de ce qu'il pense est ici établie et la primauté est assurément donnée à la première. Bien que décrit par des hommes de lettres de la seconde moitié du XIXe siècle comme indécis et infidèle dans ses rapports aux divers pouvoirs qui s'exercent à tour de rôle sur son Etat et en Italie, ce qui semble aller à l'encontre d'une représentation d'un écrivain attaché aux nouvelles notions de patrie, de nation et d'unité italiennes, Monti est aussi perçu par les mêmes comme ayant beaucoup apporté à l'Italie, principalement sur le plan littéraire au premier abord. Dès lors, il convient d'étudier quels types d'apports à la péninsule lui sont accordés au XIXe siècle et si, finalement, il ne s'inscrit pas tout de même dans une certaine forme de patriotisme envers l'Italie.

Les apports à l'Italie

Tout d'abord Vincenzo Monti est relativement loué pour ce qu'il fait en termes de littérature, au point que, d'après ce que l'on retrouve dans des histoires littéraires ou des notices biographiques de la seconde moitié du XIXe siècle, il est considéré comme un écrivain de premier plan, un auteur majeur. On parle donc de lui comme étant le « poète de la forme par excellence »¹⁴⁹, de même que l'on évoque « l'audace de son talent poétique »¹⁵⁰. Il est même aux yeux de certains intellectuels un maillon crucial de la littérature italienne, et Cesare Cantù va jusqu'à parler de l'école de Monti¹⁵¹, dans laquelle il semble intégrer entre autres Ugo Foscolo, Pietro Giordani ou encore Giacomo Leopardi au vu de ce qu'il regroupe sous ce titre de chapitre¹⁵², et considère que « sa mission providentielle fut de clore distinctement le passé »¹⁵³. Ainsi, Monti serait le dernier poète classique et serait à l'origine de l'apparition du néoclassicisme en Italie. Toujours est-il qu'il est encore vu à la fin du XIXe siècle comme étant un grand poète, « le poète le plus brillant qu'elle [l'Italie] ait eu depuis sa renaissance à la poésie, c'est-à-dire depuis 1750 »¹⁵⁴, et il est même comparé à Dante, comme nous le verrons plus tard. Outre donc son attitude, l'art de Vincenzo Monti est ce qui retient l'attention plus d'un demi-siècle plus tard et est ce qui en fait une figure littéraire incontournable et importante tout particulièrement pour les histoires littéraires. C'est donc d'abord l'apport littéraire de Monti à l'Italie qui est mis à l'honneur à son propos, mais

¹⁴⁸ *Ibid.*, p. 579 : « abituavasi a vedere le cose da un lato solo, e ispirarsi dai casi e dalle opinioni giornaliere, dal che dovevano derivare tanta leggiadria alle sue produzioni, tante macchie al suo carattere. »

¹⁴⁹ Michaud, *Op. Cit.*, Tome XXIX, p. 150.

¹⁵⁰ Louis Etienne, *Op. Cit.*, p. 566.

¹⁵¹ Cesare Cantù, *Op. Cit. Storia della...*, p. XIX et 577

¹⁵² ANNEXE 1.

¹⁵³ *Ibid.*, p. 604 : « sua missione provvidenziale fu il chiudere insignemente il passato ».

¹⁵⁴ Louis Etienne, *Ibid.*, p. 571.

rapidement on peut aussi percevoir, dans les mêmes textes qui parlent de son attitude et de sa littérature, quelques considérations autour de son amour pour la péninsule.

D'une certaine manière, sans que cela ne soit toujours clairement exprimé, du fait notamment de l'inconstance qui lui est prêtée, Monti apparaît tout de même comme un lettré attaché à l'Italie et non pas seulement à son Etat. La poésie qu'il écrit lors de son retour en Italie, après avoir connu l'exil pendant quelques années, est citée à plusieurs reprises et donne à voir un poète très lié à la péninsule italienne. Or, « tout le monde connaît l'ode admirable *Bella Italia, amate sponde pur vi torno a riveder*, dont il salue l'Italie en 1800, lorsqu'il lui fut permis de rentrer dans sa patrie »¹⁵⁵, ce qui tend à montrer que ce n'est pas là un aspect méconnu de la personnalité de Monti, bien au contraire. Par ailleurs, il est bel et bien question de patrie dans cette remarque et l'on peut supposer que cela s'applique ici à l'Italie plutôt qu'à la ville de Milan où retourne Monti, puisque son lieu de retour n'est pas précisément donné mais que l'Italie est clairement évoquée. De même, les histoires littéraires de Louis Etienne et de Cesare Cantù parlent de cette poésie, dont le titre français selon Louis Etienne est *Pour la délivrance de l'Italie*¹⁵⁶, ce qui paraît assez significatif pour ce qui est de la revendication de Monti et pour ce qu'il semble ici souhaiter pour la péninsule, et en publient toutes deux quelques vers. Sans être directement qualifié de patriote, l'écrivain apparaît à travers cela comme un amoureux de la péninsule, qui pense l'Italie comme un espace à part entière. Cesare Cantù écrit ainsi à propos de l'une des poésies de Monti :

« L'amour de l'Italie y est plus noble et constant ; je parle de l'Italie une, de l'Italie forte, de l'Italie régnant par la gloire des armes. La *Mascheroniana* bout de patriotisme ; la *Prolusione* est tissée de celui-ci : il [Monti] parle d'Italie jusque dans la cantate à la gloire des Autrichiens revenus. »¹⁵⁷

Face à l'inconstance politique de Monti est donc mise en parallèle la constance de son amour pour l'Italie et, quoique n'apparaissent nulle part ici ses considérations politiques autour de l'Italie et éventuellement de son unité, il est d'une certaine manière perçu comme un patriote à travers quelques unes de ses œuvres. Un patriote certes peu engagé politiquement, qui se soumet régulièrement aux divers gouvernements, mais qui est tout de même attaché à sa manière à la péninsule.

¹⁵⁵ Michaud, *Op. Cit.*, Tome XXIX, p. 150.

¹⁵⁶ Louis Etienne, *Op. Cit.*, p. 568.

¹⁵⁷ Cesare Cantù, *Op. Cit. Storia della...*, p. 602 : « Più nobile vi è e costante l'amor dell'Italia ; dico dell'Italia una, dell'Italia forte, dell'Italia regnante per la gloria dell'armi. Di patriotismo bolle la *Mascheroniana* ; di esso è tessuta la *Prolusione* : parla d'Italia fin nella cantata in lode degli Austriaci tornati. »

A un degré supérieur, Vincenzo Monti est directement représenté comme un défenseur de l'unité italienne par Giosuè Carducci. Une fois de plus ce dernier se distingue des autres littéraires de la seconde moitié du XIXe siècle mais, en vertu de ce qui vient d'être montré avec Cesare Cantù, l'image que Carducci donne de Monti ne paraît pas si extravagante ou minoritaire que cela en cette fin de siècle. Giosuè Carducci intègre donc Vincenzo Monti aux écrivains de la charnière XVIIIe-XIXe siècle qu'il considère comme précurseurs du Risorgimento, puisque l'un des écrits de Monti est publié dans le premier volume des *Lecture del Risorgimento*, l'anthologie de textes ayant préparé l'unité italienne selon Carducci. Si l'avis de Carducci sur le lien entre Monti et l'unité italienne est plutôt sous-entendu dans le cas des *Lecture*, en revanche, il se fait beaucoup plus explicite dans d'autres écrits quand il entend démontrer à partir de plusieurs créations littéraires de Monti que celui-ci est impliqué dans la diffusion de l'idée d'unité italienne dans la littérature. Il cite alors dans *A proposito di alcuni giudizi su Alessandro Manzoni* quelques textes de l'écrivain et note que « l'idée d'unité, même de la concentration, et la peur du fédéralisme, ne pouvaient, [...], être plus nettement et précisément déterminées. »¹⁵⁸ Vincenzo Monti apparaît donc comme un patriote très concerné par l'unité italienne et qui s'y implique même politiquement, puisque d'après Carducci l'unité qu'envisage l'écrivain est réfléchie, il ne s'inscrit alors pas parmi ceux qui souhaitent une Italie fédérée mais parmi ceux qui désirent une unification totale. Cette vision d'un auteur qui, au-delà de la versatilité qui lui est attribuée, a des convictions politiques en ce qui concerne l'unité italienne n'est pas uniquement guidée par une exagération du patriotisme due à Carducci mais prend appui sur des faits. En effet, dans les premières années du XIXe siècle Vincenzo Monti se rapproche des patriotes cisalpins, par le biais d'Ugo Foscolo, et se lie à des patriotes convaincus, même s'il finit par rompre avec eux quelques années après. La tragédie *Caio Gracco*, que cite Carducci parmi les œuvres à consonance unitaire de Monti, montre finalement, d'après des interprétations actuelles, le lien entre l'écrivain et le parti unitaire¹⁵⁹.

Au final, si Vincenzo Monti est d'abord perçu au XIXe siècle de manière relativement unanime comme un grand homme de lettres italien, il apparaît aussi que, malgré l'inconstance par laquelle il est fréquemment caractérisé, l'écrivain est aussi représenté comme un amoureux de l'Italie, voire comme un patriote marqué par l'idée d'unité italienne selon les interprétations de la fin du XIXe siècle les plus engagées.

¹⁵⁸ Giosuè Carducci, *Op. Cit. A proposito...*, p. 45 : « l'idea dell'unità, anzi dell'accentramento, e la paura del federalismo, non potevano, [...], essere più nettamente e precisamente determinate. »

¹⁵⁹ Christian Del Vento, *Un allievo della rivoluzione. Ugo Foscolo dal « noviziato letterario » al « nuovo classicismo » (1795-1806)*, CLUEB, Bologne, p. 150-159.

Giuseppe Parini et Vincenzo Monti sont tous les deux considérés à la fin du XIXe siècle comme des écrivains italiens majeurs de la fin du XVIIIe siècle. Pour autant, à une époque où commencent à se dessiner de nombreuses questions et prises de position autour de l'idée de nation et d'unité italienne, l'attitude qu'ils adoptent est perçue moins d'un siècle plus tard comme modérée. Ils ne sont pas à proprement parler les meilleurs représentants des débuts de l'idée de construction de la nation pour la seconde moitié du XIXe siècle. Parini parce qu'il se montre très tempéré et peu engagé, Monti parce qu'il est vu comme un homme versatile. Cependant, avec Giuseppe Parini on peut voir déjà s'esquisser l'image d'un écrivain qui œuvre en faveur du changement et qui peut être interprétée par certains hommes de lettres de l'après Risorgimento, guidés par la volonté de former les Italiens à la nation et prompts à exalter l'élan patriotique, comme un premier pas vers le patriotisme italien et l'idée d'unité italienne. Sans être non plus le patriote italien par excellence de la charnière XVIIIe-XIXe siècle aux yeux des contemporains du Risorgimento et de son achèvement, Vincenzo Monti est tout de même représenté comme étant un auteur amoureux de l'Italie dans son ensemble, même si du point de vue des idées politiques l'opinion générale retient son inconstance. Malgré tout, quelques plumes se dressent pour remodeler l'image de Vincenzo Monti à la fin du XIXe siècle et en faire un véritable défenseur de l'unité italienne.

Nous remarquons donc que les images de ces auteurs ne sont pas fixes et donnent lieu à des interprétations quelque peu différentes mais qui, en les croisant, dessinent quand même les grands traits de la représentation de ces écrivains dans la seconde moitié du XIXe siècle. S'ils n'apparaissent pas comme de purs patriotes, ils sont néanmoins vus comme des hommes de lettres importants pour l'Italie, sur divers plans pas toujours littéraires. D'autres auteurs sont un peu plus directement mis en lien avec l'unité italienne et l'engagement national que cela représente. Intéressons-nous dès à présent à deux d'entre eux, Vittorio Alfieri et Ugo Foscolo.

Chapitre V : Le rapport aux Français : des engagements nationaux différents

Comme nous avons pu le remarquer à divers reprises précédemment, la révolution française et l'occupation d'une partie de la péninsule par les Français avec à leur tête Napoléon Bonaparte sont deux événements qui ont marqué la fin du XVIIIe et le début du XIXe siècle, et qui ont par conséquent rejailli sur les intellectuels italiens. Or, l'attitude de ces derniers face aux Français peut parfois se révéler être un indicateur de leur attachement à l'Italie, surtout quand ces écrivains se positionnent ou interagissent clairement avec leurs voisins venus de l'autre côté des Alpes. Dans cette perspective, les cas de Vittorio Alfieri et Ugo Foscolo se révèlent extrêmement intéressants et permettent diverses interprétations quant à leur rôle dans l'unité italienne. Le premier apparaît comme un antifrançais convaincu et virulent, quand l'autre entretient des liens ambigus avec l'occupant français. Quoiqu'il en soit, tous deux sont avant tout des auteurs importants, auxquels est accordée une place conséquente dans la littérature italienne un demi-siècle après, et encore aujourd'hui. Il s'agit alors de voir quels aspects de leur caractère, de leur carrière et de leur production littéraire sont mis en avant dans des écrits qui parlent d'eux dans la seconde moitié du XIXe siècle. Surtout, quel attachement à leur patrie et à l'idée d'unité italienne leur est dévolu et quel rôle joue le rapport entretenu avec les Français dans la perception de l'un et de l'autre comme patriote ?

I. Alfieri, l'antifrançais

L'un des écrits les plus connus d'Alfieri, et surtout l'un de ses derniers, s'intitule *Il Misogallo* et est un livre qui, comme son titre l'indique en italien, est foncièrement antifrançais. Ainsi, il laisse dans ce livre libre cours à son aversion pour la France et pour les Français, aversion qui éclate en 1792 en réaction aux dérapages de la Révolution française qu'il semble pourtant avoir cautionnée dans un premier temps. Cette image d'antifrançais paraît être récurrente au sujet d'Alfieri, comme nous nous proposons de le voir tout d'abord, mais surtout, quelle influence sur son rapport à l'Italie l'aversion d'Alfieri pour les français, et pour l'étranger en général, peut-elle avoir ? Sa haine des Français fait-elle de lui un patriote italien au regard du XIXe siècle ?

L'aversion pour l'étranger

Avant de mettre en avant tout particulièrement sa haine de la France et des Français, c'est le mépris d'Alfieri pour l'ensemble des pays étrangers qui est régulièrement souligné à son propos. Les voyages qu'il effectue en Europe, dans l'esprit du Grand Tour, sont évoqués et mis en lien avec ce qu'il en retient finalement, c'est-à-dire essentiellement du mépris :

« Aucun pays, de ce côté des monts, ne trouva grâce aux yeux d'Alfieri. Vienne le dégoûte [...] ; la Prusse n'est qu'un vaste corps de garde avec un roi, le pire de tous, en sa qualité de tyran qui fait des vers ; [...] ; Bruxelles singe Paris ; les Français tiennent du singe et du perroquet [...]. Bref, il revient tenant en souverain mépris tous les pays grands et petits, *paesoni e paesotti*, qu'il a parcourus. »¹⁶⁰

Nous pouvons donc noter que l'un des aspects de Vittorio Alfieri qui est retenu est celui de son aversion pour un grand nombre de pays européens, qu'il paraît avoir acquise lors de ses deux voyages de jeunesse à travers l'Europe. Pourtant, son choix de parcourir l'Europe semble aller dans le sens d'un intérêt pour le cosmopolitisme¹⁶¹, notion plutôt en vogue à cette époque et qui va continuer à se développer au XIXe siècle, qui n'est relevé nulle part et qui est même contredit par Louis Etienne qui parle d'un « pèlerinage du dégoût »¹⁶². En fait, plus largement, un certain nombre de commentaires sur l'écrivain évoquent le mépris comme étant un de ses traits de caractère notoires. Cesare Cantù énumère ainsi sur quelques lignes divers exemples de ce qu'Alfieri méprise¹⁶³. Dès lors, son aptitude à la critique focalise une partie de l'attention qui lui est accordée et il est même reconnu pour son talent, ou en tout cas pour sa grande capacité, dans ce domaine. En effet, « Et du mépris et de la bile il puise une énergie, tant opposée à la faiblesse laudative de son temps, qu'elle parut originalité. Et son originalité fut toute critique »¹⁶⁴. Ainsi, dans la seconde moitié du XIXe siècle, certains critiques littéraires comme Cantù considèrent que ce qui a fait la renommée d'Alfieri et ce qui lui a donné un côté novateur dans la littérature par rapport à ses contemporains tient pour partie à cette propension à la critique, à cette sorte d'indépendance de vue sur ce qui l'entoure et à son insatisfaction constante.

Cependant, même si on lui reconnaît une aversion pour un nombre considérable de lieux, de personnes ou concepts, c'est avant tout sa haine particulière envers les Français qui

¹⁶⁰ Louis Etienne, *Op. Cit.*, p. 557.

¹⁶¹ Giorgio Luti, *Letteratura e rivoluzioni. Saggi su Alfieri, Foscolo, Leopardi*, Polistampa, Florence, 2002, p. 13.

¹⁶² Louis Etienne, *Ibid.*, p. 556.

¹⁶³ Cesare Cantù, *Op. Cit. Storia della...*, p. 507.

¹⁶⁴ *Ibid.*, p. 507 : « E dal disprezzo e dalla bile attinge un'energia, così opposta alla fiacchezza laudativa del suo tempo, che parve originalità. E l'originalità sua fu tutta critica ».

est le plus souvent mentionnée et commentée. Pourtant ses liens premiers avec la France, tels qu'ils sont présentés dans les mêmes écrits qui relatent son aversion développée par la suite, sont montrés comme cordiaux, bien que les interprétations divergent. En effet, tous ne s'accordent pas autour du goût initial ou non d'Alfieri pour la France, de quelque manière que ce soit. Ainsi, si pour certains « il ne savait alors que médiocrement le français »¹⁶⁵, d'autres insistent plutôt sur le fait qu' « il ne parlait que le français »¹⁶⁶, ce qui donne une interprétation toute différente du rapport de l'auteur à la France. Par ailleurs, d'autres soulignent que, bien que prétendant ne connaître presque pas les chefs-d'œuvre de la littérature française, Alfieri à des formes françaises dans sa façon d'écrire¹⁶⁷. Au final, on remarque donc que les liens entre Alfieri et la France, où pourtant il réside quelques années avant la Révolution, ainsi que pendant les deux ou trois premières années de celle-ci, n'intéressent que peu lorsque ceux-ci sont cordiaux. En fin de compte, c'est d'abord la haine d'Alfieri à l'encontre de la France, qui pourtant ne se déchaîne que vers 1792¹⁶⁸, qui retient l'attention.

Plus précisément, c'est l'attitude d'Alfieri envers la Révolution française qui est plus particulièrement évoquée par rapport à son changement de considération vis-à-vis de la France. En effet, Vittorio Alfieri passe pour être un défenseur de la liberté et pour avoir été un précurseur ou même pour avoir prêché plus ou moins indirectement la Révolution française, pour finalement la renier. Ainsi, « il est par excellence un écrivain révolutionnaire, et nul, après avoir prêché la révolution, ne l'a plus maudite et méprisée »¹⁶⁹, tout comme « quand arriva la Révolution, dont il avait semblé être un précurseur, il ne la comprit pas ou peut-être la comprit-il trop »¹⁷⁰. Tout cela va finalement dans le sens de la vision d'un auteur qui, voyant les conséquences des préceptes tant défendus auparavant, s'en détache soudainement et entièrement et opère alors une véritable palinodie, au point de rejeter certains de ces écrits ou de se repentir dans son autobiographie *La Vita* de son engouement premier pour la Révolution¹⁷¹. Pour la plupart des intellectuels de la seconde moitié du XIXe siècle, c'est à partir de la Révolution que Vittorio Alfieri devient définitivement antifrançais. Cependant seuls les deux textes d'origine française, le dictionnaire biographique de Michaud et l'histoire

¹⁶⁵ Michaud, *Op. Cit.*, Tome I, p. 457.

¹⁶⁶ Louis Etienne, *Op. Cit.*, p. 555.

¹⁶⁷ Cesare Cantù, *Op. Cit. Storia della...*, p. 504.

¹⁶⁸ Michaud, *Ibid.*, p. 457 et Giorgio Luti, *Op. Cit.*, p. 18.

¹⁶⁹ Louis Etienne, *Ibid.*, p. 554.

¹⁷⁰ Cesare Cantù, *Ibid.*, p. 515 : « quando arrivò la Rivoluzione, di cui era parso un precursore, egli non la comprese o forse la comprese troppo ».

¹⁷¹ Gustavo Costa, « Alfieri, l'ironie romantique et la Révolution française », in *Op. Cit. La Revue des études italiennes*, p. 28 et 37.

littéraire de Louis Etienne, précisent que sa haine envers les Français viendrait en fait en partie de la confiscation de ses biens français à la suite de sa fuite en Italie, au moment où la révolution devenait plus radicale. Louis Etienne ajoute même que l'écrivain « ne comprit jamais les liens de solidarité qui existaient entre la France et l'Italie. »¹⁷² Nous pouvons alors remarquer ici la spécificité du regard français qui propose des explications matérielles en plus des explications plus politiques et qui va jusqu'à défendre un certain point de vue des relations franco-italiennes. Toujours est-il qu'à la suite de la révolution et de sa subite haine des Français, Vittorio Alfieri écrit le *Misogallo*, véritable manifeste antifrçais voire francophobe, qui devient par la suite l'un des livres importants pour les acteurs du Risorgimento¹⁷³. Est-ce à dire alors que son aversion pour les autres pays et sa haine pour la France et les Français ont fait de lui un défenseur de l'Italie unie ?

La nation italienne en contrepoint ?

A première vue, Alfieri ne semble pas avoir l'image d'un partisan de la nation ni d'un patriote italien si l'on se fie à ce qui est dit de son caractère, ou de son style littéraire. Dans un premier temps le mépris qui le caractérise est mis en lien avec les sentiments qu'il a pour la péninsule dans sa jeunesse. C'est pourquoi le voyage qu'il effectue en Italie à seize ans est décrit comme ne lui ayant donné « que des motifs pour la [l'Italie] prendre en aversion »¹⁷⁴. De même, pour Cantù, Alfieri a donné à l'Italie « un théâtre nouveau mais pas national »¹⁷⁵. Cette remarque est à souligner car elle vient confirmer le fait que Cesare Cantù ne paraît pas admirer l'écrivain, qu'il ne considère pas véritablement comme un grand auteur ni comme un grand novateur tant il s'évertue à mettre en avant le fait qu'Alfieri tire son originalité de peu de choses, et il semble même ici lui refuser une place importante au sein de la littérature italienne. Ce sentiment visiblement assez personnel influe probablement sur la vision qu'il veut donner de l'auteur et n'est en fin de compte pas partagé par tous. En effet, pour d'autres, Vittorio Alfieri est un « poète italien, qui a puissamment contribué, dans le 18^e siècle, à soutenir l'honneur littéraire de sa patrie, et qui lui a même procuré une gloire nouvelle, en créant pour elle un genre de poésie qui lui manquait »¹⁷⁶. Certes il s'agit ici de la poésie d'Alfieri, et non de son théâtre, mais quoi qu'il en soit, à aucun moment Cesare Cantù ne considère l'écrivain de cette manière là. Vittorio Alfieri semble donc rester un personnage

¹⁷² Louis Etienne, *Op. Cit.*, p. 558.

¹⁷³ Alberto Maria Banti, *Op. Cit.*, p. 45.

¹⁷⁴ Louis Etienne, *Ibid.*, p. 556.

¹⁷⁵ Cesare Cantù, *Op. Cit. Storia della...*, p. 511 : « un teatro nuovo ma non nazionale ».

¹⁷⁶ Michaud, *Op. Cit.*, Tome I, p. 456.

complexe et ambigu pour les intellectuels de la seconde moitié du XIXe siècle, ce qui fait que son image est relativement soumise aux interprétations personnelles.

Sa complexité aux yeux du XIXe siècle vient peut-être du fait que Vittorio Alfieri évolue et change de positions au cours de sa vie, au point d'essayer de reconstruire lui-même sa propre image, au risque de brouiller un peu plus les cartes. En effet, après la Révolution et la radicale palinodie que cela provoque chez l'écrivain, il écrit son autobiographie *La Vita*, dans laquelle il tente de réparer son image et de se repentir de ses erreurs, notamment celles commises dans sa jeunesse. Il se positionne alors lui-même en antifrançais et s'attribue un rôle nouveau, celui de prophète du nationalisme italien¹⁷⁷. De cette manière, il bâtit sa propre image et tente de guider sa représentation dans la postérité. Ainsi, il incite à une relecture de son passé. C'est à la lumière de cela que l'on peut éventuellement interpréter les nuances qui sont apportées par rapport aux liens entre Alfieri et la nation italienne. Si l'écrivain a d'abord ressenti d'après les intellectuels du XIXe siècle du mépris envers la péninsule, ils notent cependant chez lui une évolution, qui l'amène à reconsidérer l'Italie en comparaison au reste de l'Europe : « Alfieri a aimé l'Italie à force de détester les autres contrées de l'Europe »¹⁷⁸. De ce point de vue, Alfieri paraît devenir patriote par défaut, et l'auteur va encore plus loin en parlant de lui comme de celui qui a « donné le signal de la littérature militante »¹⁷⁹ sans pour autant être « Italien de cœur »¹⁸⁰. Pour autant, ce rôle de prophète du nationalisme italien que se découvre Vittorio Alfieri est plus franchement perçu comme tel par d'autres qui pourtant, d'un point de vue littéraire, ne sont guère élogieux : « En mille tons il répéta le nom d'Italie, et il chercha à l'associer à un haut dédain, à une fierté qui, si elle était encore excessive, soignait l'énervement de ce temps-là. »¹⁸¹ Alfieri devient donc ici un défenseur de la nation italienne, dans une période où cela commence à prendre des proportions importantes. Dès lors, si des critiques littéraires peu partisans de l'unité italienne en viennent eux-même à accorder à Vittorio Alfieri l'image d'un patriote, qu'en est-il alors pour les autres, et plus particulièrement pour Giosuè Carducci ?

Il apparaît que pour Giosuè Carducci, Alfieri semble être d'une grande importance en ce qui concerne la littérature liée à l'unité italienne. En effet, il ne sélectionne pas moins de sept textes signés Vittorio Alfieri pour figurer dans ses *Lecture del Risorgimento*, qui sont pour la plupart issus de deux ouvrages : *Del principe e delle lettere* et *La Vita*. Si déjà cela

¹⁷⁷ Gustavo Costa, *Op. Cit.*, p. 28 et 37.

¹⁷⁸ Louis Etienne, *Op. Cit.*, p. 557.

¹⁷⁹ *Ibid.*, p. 555

¹⁸⁰ *Ibid.*

¹⁸¹ Cesare Cantù, *Op. Cit. Storia della...*, p. 513 : « in mille toni ripeté il nome d'Italia, e cercò associarlo a un alto disdegno, a una fierezza che, s'anco era eccessiva, medicava lo snervamento del tempo. »

permet de dire que Carducci tient Alfieri pour un fervent partisan de l'unité, et lui concède alors un rôle idéologique important, les considérations qu'il note en en-tête des extraits achèvent de le démontrer. Vittorio Alfieri est perçu alors comme « le premier écrivain qui nomme le peuple italien »¹⁸², et sa conscience nationale est largement mise en avant au sujet de l'ensemble des textes choisis, qu'elle se situe sur le plan littéraire (*Fede e costanza nel concetto del genio letterario nazionale*¹⁸³) ou plus politico-religieux (*Della religione*¹⁸⁴). On note aussi la présence du texte *Esortazione a liberare l'Italia dai barbari*¹⁸⁵, évoqué déjà par Louis Etienne et qui écrit à son sujet : « *Exhortation à libérer l'Italie des barbares*, expose les idées de l'auteur sur l'unité de l'Italie. »¹⁸⁶ Le lien entre Vittorio Alfieri et l'unité italienne est donc bel et bien fait dans la seconde moitié du XIXe siècle, et même s'il n'a pas l'image du patriote le plus accompli, il est pour certains tout de même presque un précurseur de l'unité ou en tout cas l'un de ceux qui l'ont défendu à la fin du XVIIIe siècle. Au final, l'acharnement de Vittorio Alfieri à mépriser les autres pays et particulièrement la France qui, à la fin du XVIIIe siècle, occupe l'Italie, l'a finalement mené à défendre l'idée d'unité italienne, et l'a érigé en patriote pour certains. D'une certaine manière, la façon dont il est perçu dans la seconde moitié du XIXe siècle demeure tout de même assez mouvante et l'on peut aussi se demander jusqu'à quel point sa tentative de construire une image de lui-même comme prophète du nationalisme italien a pu jouer sur la représentation que l'on se fait de lui un peu plus d'un demi-siècle après sa mort.

Le rapport finalement conflictuel d'Alfieri avec la France semble donc avoir eu une certaine influence sur son image de patriote. Comment comprendre alors qu'Ugo Foscolo, qui pour sa part a été jusqu'à combattre aux côtés des armées françaises, soit lui aussi considéré comme un partisan de l'unité italienne, et même à un degré supérieur par rapport à Alfieri ? S'agit-il d'une autre manière d'aborder l'engagement national ?

II. Foscolo le révolutionnaire

Parce que son livre *Le ultime lettere di Jacopo Ortis*¹⁸⁷ a été d'une grande importance pour la génération du Risorgimento¹⁸⁸, et parce que Giuseppe Mazzini, acteur important et

¹⁸² Giosuè Carducci, *Op. Cit. Letture...*, p. 81 : « è il primo scrittore che nomina il popolo italiano ».

¹⁸³ *Ibid.*, p. 75.

¹⁸⁴ *Ibid.*, p. 54.

¹⁸⁵ *Ibid.*, p. 77.

¹⁸⁶ Louis Etienne, *Op. Cit.*, p. 558.

¹⁸⁷ « Les dernières lettres de Jacopo Ortis ».

¹⁸⁸ Alberto Maria Banti, *Op. Cit.*, p. 45.

reconnu du combat pour l'unité italienne au XIXe siècle, l'a considéré comme un auteur de référence quant à l'unité italienne¹⁸⁹, Ugo Foscolo peut naturellement être perçu comme un homme de lettres ayant activement pris part aux prémises du mouvement unitaire italien. D'ailleurs, son engagement militaire, parfois aux côtés des Français, est régulièrement noté, donnant l'image d'un homme d'action en plus de l'homme de lettre qu'il est. Comment cela est-il exposé dans des écrits de la seconde moitié du XIXe siècle censés analyser Foscolo le littéraire, quel patriote est-il à ce moment-là sachant que Giuseppe Mazzini a déjà contribué à forger son image et enfin comment sont vus les liens qu'entretient Ugo Foscolo avec les Français et impliquent-ils une certaine perception de l'auteur ?

L'homme d'action

Ce qui apparaît immédiatement au sujet d'Ugo Foscolo est le fait qu'il soit décrit à la fois en homme de lettres et en homme d'action qui n'hésite pas à lâcher sa plume pour la remplacer par l'épée, et inversement. En effet, il n'est pas rare, voire il est plutôt extrêmement courant, de trouver ici et là à propos de Foscolo quelques indications sur son engagement armé en faveur de sa patrie, qu'il s'agisse de son Etat de résidence ou de la République Cisalpine, embryon, ou plus exactement espoir, d'une Italie unifiée. De fait, il est dit de lui qu'il « revînt en exhibant son épée »¹⁹⁰ ou encore qu'il était « capitaine d'état major dans l'armée de Masséna à la défense de Gênes en 1799 »¹⁹¹. Le rapport d'Ugo Foscolo à l'armée est donc plus ou moins spécifié, on comprend ici qu'il n'hésite pas à combattre et ce plus d'une fois, et notamment aux côtés des Français, étant donné qu'André Masséna est un haut gradé de l'armée française. D'autres signalent aussi qu'il cesse de faire partie de l'armée active après 1805, mais qu'il reprend les armes pour expulser les autrichiens en 1815¹⁹². L'action armée d'Ugo Foscolo semble donc être un fait unanimement acquis et finalement suffisamment important ou signifiant pour qu'il y soit fait mention au milieu de considérations sur sa production littéraire. Associée aux idées libérales, républicaines et unitaires prêtées à Foscolo,

¹⁸⁹ Jean-Yves Frétygné, *Giuseppe Mazzini. Père de l'unité italienne*, Fayard, Paris, 2006, p. 50 et 194.

¹⁹⁰ Cesare Cantù, *Op. Cit. Storia della...*, p. 609 : « tornò esibendo la sua spada ».

¹⁹¹ Giosuè Carducci, *Op. Cit. Letture...*, p. 227 : « capitano di stato maggiore nell'esercito di Massena alla difesa di Genova del 1799 ».

¹⁹² Michaud, *Op. Cit.*, Tome XIV, p. 443-444.

« esprit aventureux et inflexible à la fois [qui] s'agite comme elle [l'Italie] en vue d'un avenir dont elle n'a qu'une idée confuse et proteste en son nom contre un assujettissement qui change toujours sans cesser de lui peser »¹⁹³,

la mention de ce que l'on pourrait appeler ses faits d'armes donne de lui l'image d'un écrivain prêt à défendre ses idées non seulement dans la littérature mais aussi sur le terrain, au cœur de la bataille. Le Français Louis Etienne note d'ailleurs à son propos que :

« Foscolo servit dans nos armées et dans celles du royaume d'Italie : il se trouva au siège de Gênes et au camp de Boulogne ; il quitta l'épée pour monter dans la chaire du professeur à Pavie, et reparut sous nos drapeaux lors de nos revers »¹⁹⁴

Ainsi, la représentation de Foscolo comme écrivain et homme d'action est ici très clairement exprimée, tout comme est perceptible son engagement pour l'Italie à travers l'évocation des deux événements en particulier et à travers le lien fait entre l'auteur et le royaume d'Italie qui montre l'implication de celui-ci et tend à suggérer l'action patriotique de Foscolo envers la possibilité d'une réalisation de l'unité italienne. Le rapport de l'écrivain avec les Français, et plus spécifiquement avec l'armée française, est aussi analysé et laisse penser à un lien assez fort et cordial. Or, il s'agit ici de la vision d'un Français, et n'est donc peut-être pas partagée par tous et particulièrement par ses contemporains italiens.

Les liens entre Foscolo le défenseur de la liberté et de l'unité italienne et la France libératrice puis dominatrice ne sont pas aussi simples que ne l'écrit Louis Etienne si l'on en croit d'autres textes de la même période. Si la France représente pour le jeune Ugo Foscolo sa découverte avec les idées républicaines ainsi que l'esprit démocratique et révolutionnaire dont il ne se défait plus tout au long du reste de sa vie¹⁹⁵, l'action de Napoléon Bonaparte dans la péninsule lui apporte son lot de désillusions sur le voisin venant de l'autre côté des Alpes. Dans un premier temps, on peut relever plusieurs indications de ses relations cordiales avec l'armée française, comme nous venons de le voir, et avec Napoléon, comme en témoigne par exemple l'Ode à Bonaparte écrite par Foscolo et publiée parmi les textes des *Lecture del Risorgimento*¹⁹⁶. De même, il est laissé entendre que l'occupation française durant le Triennio est favorable à l'écrivain du fait de la proximité de ses opinions avec celles des occupants, et

¹⁹³ Louis Etienne, *Op. Cit.*, p. 572.

¹⁹⁴ *Ibid.*, p. 574.

¹⁹⁵ Giorgio Luti, *Op. Cit.*, p. 31-32.

¹⁹⁶ Giosuè Carducci, *Op. Cit. Letture...*, p. 227.

que cela lui ouvre « la route lucrative des emplois et des honneurs »¹⁹⁷. L'idée selon laquelle l'occupation napoléonienne ouvre de nouveaux débouchés aux hommes de lettres¹⁹⁸ paraît se vérifier ici. Cependant, l'ambiguïté des relations entre Foscolo et les Français, incarnés par Napoléon, sont aussi apparentes dans les textes. En effet, les critiques que l'écrivain se permet de formuler à l'égard de Bonaparte et de la France sont parfois exposées. Ugo Foscolo est ainsi montré comme un homme dont les espoirs et les attentes sont déçus, une première fois lorsque Bonaparte décide de laisser Venise aux mains des Autrichiens et une seconde fois quand il se rend compte que ses propres visées diffèrent sensiblement de celle de Napoléon¹⁹⁹. Il semblerait que Foscolo, du fait de son opinion première de la France de la fin du XVIIIe siècle, ait conçu quelques attentes quant à l'action des Français en Italie, notamment par rapport à l'indépendance de la péninsule. Si donc dans un premier temps l'écrivain a accueilli avec bienveillance l'arrivée de Napoléon Bonaparte en Italie, après son coup d'Etat du 18 brumaire (1799), parce que cela mettait fin à un directoire corrompu et incapable et ouvrait donc de nouvelles perspectives pour l'Italie, les désillusions et les critiques n'ont pas tardé à affleurer²⁰⁰ : « ayant risqué quelques allusions aux carnages napoléoniens, Foscolo dut quitter le royaume »²⁰¹. De même, il est signalé que l'écrivain se serait livré à des « prédications anti-monarchiques et anti-françaises », ce qui le fait devenir un ennemi irréconciliable du régime napoléonien²⁰², Napoléon ayant instauré un royaume italien quand Foscolo rêvait d'une république. Signalons dès à présent que la plupart des indications visant à montrer les rapports difficiles entre Foscolo et la France proviennent pour une majorité d'un écrit dont l'auteur est français, ce qui peut laisser penser soit que l'auteur y est particulièrement sensible, soit que sa vision est dirigée par un environnement qui le conditionne à ce sujet.

Au final, l'écrivain entretient donc des relations ambiguës et changeantes avec la France selon certaines perceptions du XIXe siècle, ce qui pourrait, à l'image d'Alfieri, influencer sur la représentation qui est donnée de son patriotisme envers l'Italie. Intéressons-nous donc dès à présent à cette représentation, afin de déterminer sur quels critères et à quel point Ugo Foscolo est représenté comme un partisan de l'unité italienne.

Une référence de l'unité italienne

¹⁹⁷ Michaud, *Op. Cit.*, Tome XIV, p. 442.

¹⁹⁸ Anna Maria Rao, *Op. Cit.*, p. 11 et 20.

¹⁹⁹ Michaud, *Ibid.*, p.442 et 444.

²⁰⁰ Christian Del Vento, *Op. Cit.*, p. 116-117.

²⁰¹ Cesare Cantù, *Op. Cit. Storia della...*, p. 609 : « avendo arrischiata qualche allusione alle stragi napoleoniche, Foscolo dovette uscir dal regno ».

²⁰² Michaud, *Ibid.*, p. 443.

Pour la postérité Ugo Foscolo a pu être perçu comme un ardent partisan de l'unité et est devenu aux yeux de Mazzini et d'autres acteurs du Risorgimento un auteur important. Deux de ses ouvrages ont pu représenter pour une génération entière de lettrés partisans du mouvement d'unité une source d'inspiration. Il s'agit de son roman *Le ultime lettere di Jacopo Ortis* et de son long poème *I Sepolcri*, dont les thèmes exprimés semblent avoir parlé particulièrement à cette génération du Risorgimento²⁰³. Pour autant, cela est-il déjà saisi dans la seconde moitié du XIXe siècle ? Ces deux œuvres sont celles qui sont le plus évoquées à propos d'Ugo Foscolo et qui sont donc jugées comme étant ses ouvrages majeurs : « deux ouvrages surtout lui ont survécu, un roman, les *Dernières lettres de Jacopo Ortis*, et un petit poème les *Tombeaux* »²⁰⁴. A propos des *Ultime lettere* l'idée la plus répandue est qu'Ugo Foscolo laisse une place importante dans l'œuvre à la politique et aux notions de liberté et de patrie. Cette œuvre est même décrite comme un « monument d'un patriotisme fougueux et mal éclairé sur les besoins de la société moderne » accompagné de « regrets donnés à la perte de l'indépendance »²⁰⁵. Ainsi, ce roman d'Ugo Foscolo est perçu comme un témoignage des convictions de l'écrivain en faveur de la liberté et de l'unité italienne, et du combat pour l'obtenir. Les *Sepolcri* sont moins étudiés mais il semblerait que certains y voient l'expression du côté démocrate de l'auteur²⁰⁶. Quant à Carducci, il sélectionne d'autres textes de l'écrivain dans ses *Lecture*, qu'il juge donc comme étant des écrits exposant des idées à l'origine du Risorgimento. Au final, tout comme son engagement sur le terrain, la production littéraire de Foscolo accreditée pour les intellectuels de la seconde moitié du XIXe siècle l'idée selon laquelle celui-ci est un partisan de l'unité, ou du moins de la liberté et de l'indépendance.

Ainsi les convictions de Foscolo telles qu'elles sont conçues au XIXe siècle sont relativement exposées, mais est-il pour autant considéré comme une référence quasi absolue en ce qui concerne l'unité italienne ? En tout cas, ce n'est pas l'impression générale qui est donnée. En effet, si les opinions majeures d'Ugo Foscolo sont présentées ici et là, elles ne vont guère au-delà de son attachement à la notion de liberté, son engagement total pour l'indépendance de sa patrie ainsi que ses velléités républicaines. Finalement, peu de choses sont dites quant à un quelconque engagement politique précis et ce sont essentiellement des allusions qui permettent de comprendre qu'Ugo Foscolo adopte des positions relativement novatrices et qui ne sont pas du goût de tous. Ainsi la notice biographique du dictionnaire Michaud signale que l'écrivain quitte ses Etats vénitiens d'origine en raison de sa traduction

²⁰³ Alberto Maria Banti, *Op. Cit.*, p. 1-43.

²⁰⁴ Louis Etienne, *Op. Cit.*, p. 572.

²⁰⁵ Michaud, *Op. Cit.*, Tome XIV, p. 442.

²⁰⁶ Louis Etienne, *Ibid.*, p. 574.

devant l'inquisition d'Etat à cause de ses opinions²⁰⁷. Nulle précision n'est donnée sur la teneur de ses opinions d'alors, alors qu'il fréquente à cette période le milieu patriotique vénitien²⁰⁸. Si, comme nous avons pu le voir précédemment Foscolo est présenté comme un homme de lettres combattant avant tout pour l'Italie, en revanche sa cohérence politique et ses différentes prises de positions sont moins traitées et paraissent laisser perplexes certains intellectuels de la seconde moitié du XIXe siècle. Son attitude notamment vis-à-vis des Français peut poser question, de même que son exil en Angleterre ne fait pas l'unanimité. Sur cette question de l'exil, c'est la demande que fait Giosuè Carducci à ses contemporains de ne pas traiter Ugo Foscolo de lâche parce qu'il s'est exilé afin d'échapper au joug étranger et afin de pouvoir écrire librement²⁰⁹ qui laisse penser qu'un tel jugement n'est pas marginal à la fin du XIXe siècle. En fait, seuls les intellectuels déjà convaincus par l'unité italienne en font un des leurs, à l'image de Mazzini et Carducci, tandis que les autres paraissent rester sceptiques et ne pas savoir réellement à quoi s'en tenir au sujet de Foscolo. C'est ainsi que Cesare Cantù voit en Foscolo un homme partagé entre des sentiments contradictoires²¹⁰ et note à son propos que celui-ci « paraît se soustraire même au jugement définitif de la postérité, ne sachant pas s'il fut un ange ou un démon, un libre penseur ou un servile déguisé. »²¹¹ Cette incertitude dans l'interprétation est d'ailleurs ce qui a fait que Foscolo a pu être perçu de bien différentes manières au XIXe siècle donc mais aussi au XXe siècle, et être notamment érigé en précurseur du fascisme sous le régime de Mussolini.

Au final, Ugo Foscolo est aux yeux du XIXe siècle un homme d'action et d'engagement en faveur de l'Italie et de la patrie, dont les rapports avec les Français sont fluctuants, ce qui participe de la difficulté de la postérité à le cerner. Il semble finalement être une référence de l'unité italienne uniquement pour ceux qui y sont favorables, et laisse plus distants et plus modérés ceux qui en sont plus éloignés.

Vittorio Alfieri et Ugo Foscolo ont tous deux au XIXe siècle l'image d'hommes de lettres impliqués dans la défense de l'indépendance de l'Italie. Cependant, leur manière de s'engager dans ce combat est différente ou en tout cas est présentée ou perçue de façon différente, avec un Vittorio Alfieri qui se contente de la littérature pour exposer ses idées, et un Ugo Foscolo qui, outre la littérature, n'hésite pas à passer à l'action et à prendre les armes.

²⁰⁷ Michaud, *Op. Cit.*, Tome XIV, p. 441.

²⁰⁸ Christian Del Vento, *Op. Cit.*, p. 47-54.

²⁰⁹ Giosuè Carducci, *Op. Cit. A proposito...*, p. 42.

²¹⁰ Cesare Cantù, *Op. Cit. Storia della...*, p. 606.

²¹¹ *Ibid.*, p. 611 : « pare sottrarsi anche al definitivo giudizio della posterità, incerta se fu un angelo o un demonio, un franco pensatore o un servile mascherato. »

Par ailleurs, une distinction de leur attitude envers les Français peut être établie au vu de ce qu'il en est dit. Sans contestation aucune, la vision d'Alfieri comme patriote italien tient essentiellement à la haine farouche qu'il développe à l'encontre de la France et de l'occupation qu'elle fait de l'Italie à la fin du XVIII^e siècle, tandis que les relations ambiguës de Foscolo avec ces mêmes Français viennent compliquer la compréhension des positions de l'auteur. De prime abord, Foscolo reste un auteur considéré comme favorable à l'unité italienne, patriote et attaché à l'indépendance de la péninsule. Néanmoins, il n'est pas perçu identiquement selon les convictions personnelles de ceux qui évoquent l'écrivain et ses œuvres, et si cela est le cas pour la plupart des auteurs, cela est encore plus flagrant et porté à un degré supérieur dans le cas de Foscolo. De fait, il est une référence de l'unité pour certains, un auteur qui s'agite pour l'Italie et qui se fait le miroir des événements qui la traverse au prix d'une certaine cohérence pour d'autres. Au final, avec Foscolo et Alfieri ce sont bien deux engagements différents envers la nation italienne qui sont donnés à voir, mais dont l'objectif est le même. Que dire alors des deux auteurs suivants, Giacomo Leopardi et Alessandro Manzoni, qui s'inscrivent un peu plus tardivement que les écrivains précédents dans l'histoire italienne, puisqu'ils trouvent leur place dans les premières décennies du XIX^e siècle (et même encore après dans le cas de Manzoni), et que tout semble opposer ?

Chapitre VI : Le défaitiste et l'influent

Les deux écrivains étudiés dans ce chapitre ont ceci d'intéressant que leur carrière dans la littérature et leur vie en générale s'étendent jusqu'à une période un peu plus tardive que celle des auteurs précédents, ce qui fait qu'ils sont donc confrontés à un contexte légèrement différent, où les idées en faveur de la nation italienne ont acquis une forme plus nette. Cependant, Giacomo Leopardi et Alessandro Manzoni se montrent relativement opposés dans leur manière d'aborder leur époque et si l'un est considéré comme un auteur pessimiste, l'autre semble être perçu comme son exact contraire²¹² mais aussi comme l'auteur italien du XIXe siècle. Alessandro Manzoni traverse effectivement une grande partie du XIXe siècle étant donné qu'il meurt en 1873, ce qui pourrait expliquer cela. Néanmoins, ce n'est pas là l'unique raison, ni même la majeure. Surtout, son roman *I promessi sposi* rencontre un succès phénoménal et devient l'un des livres les plus célèbres du Risorgimento²¹³, donnant à son auteur un statut particulier vis-à-vis du mouvement. Inversement, Giacomo Leopardi est loin d'être considéré comme un défenseur acharné de l'unité italienne. Dès lors pourquoi s'intéresser à celui-ci ? Parce qu'il est passé à la postérité et qu'il est décrit désormais comme l'un des plus grands poètes italiens, et surtout parce qu'il est parfois mis en opposition avec Alessandro Manzoni. L'idée est donc de voir si la façon dont est perçu Leopardi souffre de la comparaison et si tout de même n'affleurent pas ici ou là quelques considérations autour du patriotisme de ce poète. En fait, il importe ici de saisir jusqu'à quel point Manzoni est représenté comme le chantre de l'unité italienne et de déterminer si Leopardi se trouve finalement écarté par le XIXe siècle de tout lien avec celle-ci.

I. Leopardi ou le désespoir

Giacomo Leopardi, né en 1798, est un auteur du début du XIXe siècle, et non pas de la fin du XVIIIe. Il s'est tout particulièrement illustré dans la poésie et est connu pour le désespoir et le pessimisme qui transparaissent dans sa production littéraire. Face aux autres écrivains contemporains à sa carrière, tels que Alessandro Manzoni, Silvio Pellico ou encore Pietro Giordani, ami de Leopardi, patriotes convaincus et reconnus, le poète natif de Recanati paraît représenter une certaine exception concernant la défense de l'unité italienne. C'est précisément ce qui en fait tout l'intérêt, puisqu'à son sujet les interprétations du XIXe siècle

²¹² Dans *Le mythe du héros. France et Italie après la chute de Napoléon*, p. 156-157, Luigi Mascilli Migliorini montre quelques uns des antagonismes entre les pensées de Leopardi et celles de Manzoni, notamment par rapport à leur conception de l'héroïsme et, partant de là, à leurs espoirs concernant l'Italie.

²¹³ Gilles Pécout, *Op. Cit.*, p. 100-101.

ne sont pas figées et peuvent présenter une grande diversité, intéressante à commenter et à analyser. Quelques dizaines d'années après sa mort (en 1837) et un mouvement unitaire bien engagé voire achevé plus tard, comment est donc perçu Giacomo Leopardi ?

L'amertume et le défaitisme

L'image que véhicule Leopardi au XIXe siècle est avant tout celle d'un écrivain désespéré. Ses tourments physiques et moraux reviennent souvent à son sujet et viennent en appui, voire en explication, du ton mélancolique et désabusé de ses écrits. Sa pensée paraît donc relativement éloignée de l'idée d'unité italienne dans l'esprit des intellectuels du XIXe siècle, ou en tout cas obnubilée plutôt par le désespoir face à tous les maux que par l'espoir d'un changement :

« Ainsi un des plus nobles esprits que l'Italie ait engendré passa rapidement gémissant sur les maux, se moquant violemment de la folie et de la générosité, maudissant les vices des hommes, sans connaître les vertus ni croire en la générosité ; en lutte avec ses propres souffrances et avec l'ignorance publique, et négligeant "les frivoles espérances d'une prétendue félicité future et inconnue". »²¹⁴

De fait, Giacomo Leopardi n'apparaît pas comme un écrivain défendant des opinions politiques mais comme un poète chantant son désespoir et exposant sa mélancolie face à un monde qui le fait souffrir. Certains soulignent qu'« il agite sans cesse le problème de la mort et de la douleur »²¹⁵, montrant alors ses thèmes de prédilection. Cependant, même s'il s'agit là des idées les plus répandues au XIXe siècle au sujet de Leopardi, cela ne signifie pas que son image soit fixée et qu'il n'y ait que cette seule manière de le représenter. Il n'y a pas de consensus autour de sa personnalité, de ses idées et de sa littérature et il demeure assez flou pour ses contemporains et pour la seconde moitié du XIXe siècle. En effet, par son absence d'appartenance à un mouvement littéraire défini, puisqu'il est considéré comme l'opposé du romantique Manzoni et qu'il n'est pas non plus perçu comme un néo-classique dans la lignée de Foscolo, il est vu comme appartenant sur certains points à tel mouvement, et sur d'autres à

²¹⁴ Cesare Cantù, *Op. Cit. Storia della...*, p. 615 : « Così uno de' più nobili ingegni che Italia abbia partorito, passò rapidamente gemendo sui mali, sbeffeggiando le follie e le generosità, bestemmiano i vizi degli uomini, senza conoscer le virtù nè credere alle generosità ; in lotta coi sofferimenti propri e colla pubblica sconoscenza, e neglignendo "le frivole speranze d'una pretesa felicità futura e sconosciuta". »

²¹⁵ Louis Etienne, *Op. Cit.*, p. 586.

tel autre mouvement²¹⁶. Les avis sont donc partagés à son propos et mènent à des interprétations quelques peu diverses.

Ainsi, d'une certaine manière, Giacomo Leopardi ne paraît pas faire véritablement consensus au XIXe siècle. C'est comme cela que l'on peut interpréter la tentative de Giosuè Carducci de réhabiliter la valeur de Leopardi qui semble souffrir de la comparaison avec Alessandro Manzoni, et qui explique que le poète représente en fait l'autre versant de l'époque et ne vaut pas moins que Manzoni²¹⁷. Il semblerait que certains fervents partisans de l'unité tels que Mazzini n'aient guère apprécié Giacomo Leopardi, peut-être notamment en raison de son absence d'engagement envers l'unité italienne et surtout parce que impossible à classer. Or, l'audience de Mazzini à l'étranger (en Angleterre particulièrement) a pu influencer la perception envers le poète²¹⁸. Cependant, il ressort tout de même que dans la seconde moitié du XIXe siècle les intellectuels ont tendance à voir en Giacomo Leopardi un grand poète, et non un homme de lettre condamné à ne pas passer à la postérité. Cesare Cantù parle de lui comme de « l'un des plus nobles esprits que l'Italie ait engendré »²¹⁹, Louis Etienne le voit comme un « grand »²²⁰, la notice biographique du dictionnaire Michaud n'a de cesse de l'élever parmi les auteurs de référence de la première moitié du XIXe siècle²²¹, et nous avons déjà évoqué la manière dont Carducci envisage les qualités de celui-ci. Tout ceci contribue à faire de Giacomo Leopardi un écrivain majeur de l'Italie du XIXe siècle, malgré sa difficulté à soutenir la comparaison, notamment chez les intellectuels partisans de l'unité, avec ses contemporains hommes de lettres eux aussi, mais patriotes engagés, et surtout avec Alessandro Manzoni, l'idole du XIXe siècle comme nous le verrons après.

Les avis sur Giacomo Leopardi connaissent aussi quelques divergences en ce qui concerne son lien avec l'Italie. En fait, même si Giacomo Leopardi n'est en aucune manière considéré au XIXe siècle comme engagé en faveur de l'unité italienne, comme le sont ses contemporains cités un peu plus haut, il n'est pas pour autant décrit comme se désintéressant de l'Italie et de son sort. Néanmoins, c'est la part faite au défaitisme du poète et celle donnée aux pensées qui lui sont attribuées en ce domaine qui diffèrent.

Une forme de patriotisme ?

²¹⁶ Cesare Stufferi Malmignati, *Leopardi nella coscienza dell'ottocento*, Bonacci, Roma, 1976, p. 33.

²¹⁷ Giosuè Carducci, *Op. Cit. A proposito...*, p. 32.

²¹⁸ Cesare Stufferi Malmignati, *Ibid.*, p. 3-4.

²¹⁹ Cesare Cantù, *Op. Cit. Storia della...*, p. 615 : « uno de' più nobili ingegni che Italia abbia partorito ».

²²⁰ Louis Etienne, *Op. Cit.*, p. 586.

²²¹ Michaud, *Op. Cit.*, Tome XXIV, p. 195-197.

Ainsi, même s'il n'est pas l'homme de lettres engagé du début du XIXe siècle par excellence, Leopardi n'apparaît pas non plus comme étranger au sort de la péninsule. Certains lui refusent tout de même cela, c'est le cas de Cesare Cantù qui se focalise essentiellement sur l'amertume et le désespoir du poète, et pour qui Leopardi « se moquait des résurrections »²²². Pour les autres, les avis sont plus partagés, et certaines remarques laissent entendre que le poète est préoccupé par l'Italie, mais d'une manière différente de celle par exemple d'Alessandro Manzoni, ou encore de Silvio Pellico :

« Croire que l'Italie, même dans la première moitié de ce siècle, ait partagé toutes les espérances et les convictions de l'auteur des *Fiancés* [Alessandro Manzoni], serait une grave erreur. Le désespoir était permis, le doute devait s'insinuer dans bien des cœurs, quand le pays était dans un abaissement d'où il semblait impossible de le tirer, quand la gloire, pour ne point parler de la liberté, était un mot qui semblait n'avoir plus de sens pour lui, quand, par un retour inévitable, il se souvenait de ses grandeurs passées et mesurait avec angoisse la profondeur de sa chute. A côté de Manzoni, l'histoire de la littérature de ce siècle doit donc faire une place à Giacomo Leopardi : il représente le découragement, les amertumes, le scepticisme religieux et politique dans l'Italie après les événements de 1815 et 1821. »²²³

D'une certaine façon donc, montrer que le poète se désole de voir l'Italie dans une situation politique aussi désastreuse et semble regretter la tentative échouée de changement et d'indépendance de 1821, c'est lui reconnaître des opinions en faveur de l'unité italienne malgré le fait que cela soit très nuancé par son absence d'espoir en la matière. Giacomo Leopardi semble ici être soucieux de la gloire de la péninsule, même s'il ne paraît pas croire en une renaissance politique puisqu'il est perçu comme ayant « pleuré la déchéance de l'Italie sans jamais espérer sa résurrection »²²⁴. En fait, la seule gloire à laquelle Leopardi croit éventuellement pour la nation italienne, puisqu'il tente par sa production artistique d'y participer, est la gloire littéraire²²⁵, mais cela n'apparaît pas, ou en tout cas pas clairement, aux yeux du XIXe siècle. Par ailleurs, l'évocation de la crise politique de 1821 paraît indiquer que cette date marque un tournant pour Giacomo Leopardi, et pour ceux qui s'inscrivent dans la même absence d'espérances pour l'Italie, dans la croyance en l'unité italienne et dans le patriotisme²²⁶.

²²² Cesare Cantù, *Op. Cit. Storia della...*, p. 614 : « de' risorgimenti egli si beffava ».

²²³ Louis Etienne, *Op. Cit.*, p. 584-585.

²²⁴ *Ibid.*, p. 587.

²²⁵ Luigi Mascilli Migliorini, *Op. Cit.*, p. 147.

²²⁶ *Ibid.*, p. 156.

Cependant, cela n'empêche pas certains de percevoir plus directement en Giacomo Leopardi un patriote italien. Il faut dire qu'au début de sa carrière littéraire, il a écrit des poésies plus ou moins patriotiques et que si la date de 1821 est considérée par des intellectuels comme un changement dans les convictions et les croyances de Leopardi, d'autres ne la notent absolument pas. Ils mettent alors sur le compte d'un écart entre l'écriture et les convictions l'absence de thématiques liées à l'unité italienne dans sa production littéraire. Ainsi, « Leopardi appartenait par ses opinions au libéralisme italien ; et, bien qu'aucune de ses poésies ne célébrait les révolutions napolitaine et piémontaise, il sympathisait avec ses deux tentatives d'une réorganisation italienne. »²²⁷ Leopardi est ici décrit comme un véritable patriote, politiquement concerné par l'unité italienne. Or, si effectivement ses poésies patriotiques deviennent une lecture répandue parmi les acteurs du Risorgimento²²⁸, on ne peut tout de même pas franchement considérer Giacomo Leopardi comme un fervent partisan de l'unité et un modèle en la matière. Faire de celui-ci un poète patriotique est une vision un peu limitée et restrictive vis-à-vis de lui et ne permet pas d'en montrer toute la complexité²²⁹.

Ainsi, malgré l'amertume, le désespoir et le défaitisme qui transparaissent dans les œuvres de Giacomo Leopardi et que la critique du XIXe siècle ne cesse de pointer à son sujet, le poète est quand même perçu comme un écrivain soucieux du sort de l'Italie, et justement désespéré par la décadence dans laquelle se trouve la péninsule et qui semble insurmontable. D'une certaine manière il s'agit là d'une forme de patriotisme, différente de celle exprimée par les auteurs contemporains de Leopardi engagés dans le renouveau et dans la volonté d'unification de l'Italie, et qui est moindre, mais qui laisse la place à divers degrés d'interprétations. Il est finalement représenté relativement unanimement comme un grand poète italien, ce qui le fait participer à la gloire littéraire de la péninsule et en fait un homme de lettres important et représentatif d'une façon de voir du XIXe siècle, malgré sa comparaison incessante avec l'autre homme de lettres majeur du XIXe siècle, représentatif d'une autre manière de voir l'Italie, à savoir Alessandro Manzoni.

II. Alessandro Manzoni l'idole du XIXe siècle

Alessandro Manzoni a traversé une grande partie du XIXe siècle (il est mort en 1873) et y a sans nul doute imprimé sa marque. Dans le contexte européen de création des identités nationales, il est perçu comme l'un des écrivains italiens du siècle dont la production littéraire

²²⁷ Michaud, *Op. Cit.*, Tome XXIV, p. 195.

²²⁸ Alberto Maria Banti, *Op. Cit.*, p. 45.

²²⁹ Cesare Stufferi Malmignati, *Op. Cit.*, p. 24.

a joué un rôle important quant à la formation d'une culture identitaire²³⁰. Il a d'ailleurs activement œuvré en faveur de l'unité italienne et exposé le thème de l'Italie unie dans nombre de ses œuvres. Contrairement à l'ensemble des écrivains traités tout au long de cette partie, il a connu le Risorgimento et a vu ses espérances se réaliser, ce qui le distingue, même si la comparaison reste de mise dans le sens où ses œuvres marquantes précèdent l'unité. Il a donc bien participé comme les autres à la période de diffusion des thèmes de la patrie et de la nation italienne. Dès lors, il s'agit d'étudier la façon dont Manzoni est traité dans la seconde moitié du XIXe siècle, la manière dont il est représenté. Comment se construit donc à cette période son image de chantre de l'unité italienne ? L'unanimité autour de son nom perdure-t-elle jusqu'à la fin du siècle ?

L'écrivain du XIXe siècle

Par rapport à Giuseppe Mazzini qui est à la fois un homme de lettres et un homme politique, Alessandro Manzoni se contente de sa fonction d'écrivain. Pourtant, par le biais de ses œuvres, il parvient à passer pour un véritable partisan de l'unité italienne et surtout, par la qualité et l'aspect novateur de ses écrits, il devient l'un des écrivains les plus majeurs du siècle, si ce n'est le plus remarquable. Ainsi, les critiques de la seconde moitié du XIXe siècle se font véritablement dithyrambiques. Si l'on en croit Giosuè Carducci, la mort d'Alessandro Manzoni en 1873 donne même lieu à des éloges en son honneur, éloges on ne peut plus laudatifs au dire de l'écrivain. Il laisse aussi entendre, toujours dans *A proposito di alcuni giudizi su Alessandro Manzoni*, que les lettrés du XIXe siècle encensent pour une bonne partie d'entre eux Alessandro Manzoni, et il parle même à ce sujet d'une « conventionnelle admiration »²³¹. C'est ainsi que certains décrivent Manzoni comme étant « cet homme illustre entre tous les Italiens de notre temps, qui a inspiré, qui a suivi son siècle sans se contredire une seule fois »²³², mettant alors en exergue l'apport de l'auteur à son temps, la place importante qu'il occupe dans la littérature italienne et sa grande cohérence qui en font un homme de lettres de tout premier rang, en tous points admirable. En fait, Alessandro Manzoni semble représenter un peu plus qu'un écrivain aux yeux d'une partie des intellectuels de la seconde moitié du XIXe siècle, au point d'être une sorte d'idole, de modèle révérend comme cela est analysé par Cesare Cantù : « le grand poète [Alessandro Manzoni] fut encore plus

²³⁰ Anne-Marie Thiesse, *Op. Cit.*, p. 94.

²³¹ Giosuè Carducci, *Op. Cit. A proposito...*, p. 13 : « convenzionale ammirazione ».

²³² Louis Etienne, *Op. Cit.*, p. 584.

vénéral qu'honoré. »²³³ Carducci s'oppose même très clairement à cette tendance à hisser Manzoni à un tel statut, car il est selon lui « tout autre qu'un fétiche »²³⁴, comme nous le verrons un peu plus tard. Pourquoi un tel engouement pour Alessandro Manzoni au XIXe siècle ? Deux explications peuvent être données. La première tient au succès de son roman *I Promessi Sposi*, œuvre fondatrice de la nouvelle littérature italienne²³⁵ très bien reçue notamment par les patriotes, et encore complimentée à la fin du XIXe siècle. La seconde explication est liée au patriotisme de Manzoni, qui lui a permis d'être relativement bien perçu par toute une partie des lettrés acteurs du Risorgimento, qui lisent et sont influencés par certaines de ses œuvres²³⁶. Cesare Cantù écrit ainsi à propos de *I Promessi Sposi* qu'il devint « le livre de la nation. »²³⁷

De fait, non seulement Alessandro Manzoni apporte à l'Italie une littérature nouvelle mais en plus la plupart de ses œuvres ont pour toile de fond l'unité italienne et le patriotisme, thèmes défendus ardemment par l'auteur, dont les opinions sont connues et exposées. Le sentiment national de Manzoni est donc amplement évoqué à son sujet et semble être considéré comme l'une des caractéristiques spécifiques de celui-ci. D'une certaine manière, l'insistance sur ce côté national de l'auteur contribue à faire de ce dernier une figure d'exception, représentant par excellence l'écrivain talentueux soucieux de l'unité italienne, diffusant ce thème par le biais de sa production littéraire :

« Poète national, l'auteur de *Carmagnola* [Manzoni] n'a pas manqué de faire une grande place à l'idée patriotique dans ses deux tragédies : l'Italie est son véritable héros, et elle parle par la bouche du chœur, qui, dans *Carmagnola*, déplore les divisions du pays, et dans *Adelchi* gémit sur son esclavage. Toutes les œuvres du maître sont animées de la même pensée. »²³⁸

La nation paraît donc omniprésente dans tout ce que fait Manzoni et la représentation qui est donnée de celui-ci est donc celle d'un patriote, gagné par les idées nationales dès les toutes premières décennies du XIXe siècle et qui n'en démords pas par la suite puisqu'il est « un patriote, un de ceux qui espérèrent même contre toute espérance »²³⁹, à l'inverse de ce que fit Giacomo Leopardi, aux dires des mêmes intellectuels de la seconde moitié du XIXe siècle.

²³³ Cesare Cantù, *Op. Cit. Storia della...*, p. 639 : « il gran poeta fosse ancor più venerato che onorato. »

²³⁴ Giosuè Carducci, *Op. Cit. A proposito...*, p. 16 : « tutt'altro che un feticcio ».

²³⁵ Anne-Marie Thiesse, *Op. Cit.*, p. 138. A ce sujet voir aussi Gilles Pécout, *Op. Cit.*, p. 101-102.

²³⁶ Alberto Maria Banti, *Op. Cit.*, p. 45-47. Contrairement à Gilles Pécout, Alberto Maria Banti considère que *I Promessi Sposi* ne fait pas partie des œuvres ayant le plus touché les milieux cultivés du Risorgimento, en raison, selon ses propres termes, d'un manque de vecteurs spécifiques ethno-nationaux.

²³⁷ Cesare Cantù, *Op. Cit.*, p. 666 : « il libro della nazione. »

²³⁸ Louis Etienne, *Op. Cit.*, p. 581.

²³⁹ *Ibid.*, p. 577.

Son rôle dans la diffusion de l'idée nationale, dans la participation à la construction de la patrie, sur le plan littéraire est une perception au sujet de Manzoni qui semble seoir à cette période. Son patriotisme et sa modernité en matière de littérature, exprimés clairement par Louis Etienne : « la pensée moderne de l'unité italienne trouvait là une forme toute moderne de s'exprimer »²⁴⁰, conduisent son siècle à construire une image élogieuse de sa personne et à lui accorder une importance et une place considérable au sein de l'Italie. Cependant, comme nous l'avons signalé plus haut, certains, et plus particulièrement Giosuè Carducci, tiennent à relativiser cette image qui tend à occulter les autres écrivains importants qui l'ont tout juste précédé ou qui lui ont été contemporains.

Un rôle à nuancer ?

Alessandro Manzoni est particulièrement porté aux nues au XIXe siècle, ce qui d'une certaine manière peut être perçu comme excessif par quelques intellectuels, dont Giosuè Carducci. Celui-ci entend donc nuancer cette importance considérable donnée à la personne de Manzoni, de relativiser ce qui est dit à son propos, notamment à la mort de ce dernier en 1873. Il écrit alors un texte intitulé *A proposito di alcuni giudizi su Alessandro Manzoni*, dans lequel il revient sur les critiques élogieuses envers l'auteur et les remet en perspective. L'impact de ce texte sur son époque et sa diffusion parmi les lettrés reste à déterminer, mais son contenu reste important. En effet, l'auteur qui en est à l'origine est à ce moment-là une référence en Italie et a beaucoup d'influence, comme nous avons déjà pu le souligner avec le commentaire de l'historien Christophe Charle pour qui, à la fin du XIXe siècle en Italie, Carducci « exerce un magistère moral et politique »²⁴¹ très important. Dès lors, ses convictions quant à tel ou tel auteur sont potentiellement susceptibles de modifier et de construire une image un peu différente. L'idée de Carducci dans son texte est donc de pointer l'exagération des critiques de la seconde moitié du XIXe siècle au sujet d'Alessandro Manzoni et d'apporter du recul face aux nombreux *manzoniani*²⁴² qu'il rencontre. Il fait ainsi une critique de la critique littéraire de son époque et le cas de Manzoni est pour lui un très bon exemple des erreurs de celle-ci. Il évoque alors :

« Cette critique qui ne prouve pas mais affirme, qui méprise les faits et impose les sentences, qui à chaque pas crie *osanna* d'une part et *crucifige* de l'autre ; qui raccommode les accrocs du discours

²⁴⁰ *Ibid.*, p. 578.

²⁴¹ Christophe Charle, *Op. Cit.*, p. 348.

²⁴² *Manzoniani* est le nom que donne Giosuè Carducci aux admirateurs de Manzoni dans son ouvrage *A proposito di alcuni giudizi su Alessandro Manzoni*.

avec les illustrations de sentiment, qui saute les lacunes des connaissances avec les élans du pathos ou national ou religieux ou civil »²⁴³

Tout cela montre que, selon Carducci, la critique littéraire du XIXe siècle n'est pas au point et a tendance à être plutôt manichéenne et excessive, tout comme elle ne se fonde pas sur les bons critères, ceux de la littérature, mais sur des critères beaucoup plus subjectifs. C'est pourquoi il considère que l'image qui est donnée d'Alessandro Manzoni est excessivement élogieuse et qu'il cherche à la nuancer comme il l'explique lui-même : « j'ai seulement voulu relever ce qu'il y avait de moins vrai dans l'attribution d'une louange posthume qui voulait presque se faire principale »²⁴⁴. Il entreprend ainsi de corriger la représentation d'Alessandro Manzoni sur le plan littéraire mais aussi, comme nous allons le voir immédiatement, quant au rôle qui lui est accordé en ce qui concerne l'unité italienne.

Carducci ne nie pas les convictions de l'auteur pour l'unité, mais il se refuse à en faire le seul chantre. Il tente donc de réhabiliter la littérature ayant précédé Manzoni et insiste à plusieurs reprises sur le fait qu'il n'est pas, contrairement à ce que certains critiques écrivent, le premier à avoir écrit sur l'unité italienne. Il démontre alors, extraits à l'appui, que d'autres auteurs avant Manzoni ont pris fait et cause pour l'unité de la péninsule et ont produit des œuvres patriotiques²⁴⁵. C'est une idée qu'il n'a de cesse de défendre et son ouvrage *Lecture del Risorgimento*, qu'il fait débiter en 1749 en est une excellente illustration. A ce propos, il est intéressant de remarquer qu'il ne sélectionne aucun texte signé par Alessandro Manzoni, que cela soit dans le premier ou le second volume de l'œuvre, montrant ainsi la place toute relative qu'a cet auteur à ces yeux en ce domaine. Il ne le perçoit pas comme faisant partie des véritables acteurs concrets du Risorgimento, il cite à ce sujet Giuseppe Mazzini, Berchet, Giusti, Guerrazzi et Niccolini²⁴⁶, et va jusqu'à contester l'impact du chef-d'œuvre d'Alessandro Manzoni, *I Promessi Sposi*, sur le Risorgimento. Selon lui, les thèmes développés dans ce roman ne sont pas de ceux qui déclenchent une révolution et permettent de refaire l'Italie, et le considère donc comme de l'eau quand d'autres y voient une tempête²⁴⁷. Pour autant, il ne critique pas les qualités littéraires de l'ouvrage, sur lesquelles il

²⁴³ Giosuè Carducci, *Op. Cit. A proposito...*, p. 98 : « questa critica che non prova ma afferma, che disprezza i fatti e impone le sentenze, che ad ogni passo grida *osanna* da una parte e *crucifige* dall'altra ; questa critica che rammenda gli sdruci del discorso con le figure di sentimento, che salta le lacune delle cognizioni con gli slanci del *pathos* o nazionale o religioso o civile ».

²⁴⁴ *Ibid.*, p. 57 : « ho voluto soltanto rilevare quel che era di men vero nell'attribuzione di una lode postuma che voleasi fare quasi principale ».

²⁴⁵ *Ibid.*, p. 43-47.

²⁴⁶ *Ibid.*, p. 49.

²⁴⁷ *Ibid.*, p. 55.

ne revient pas, considérant qu'il s'agit tout de même d'un grand roman, tout comme il ne nie pas l'influence qu'il a pu avoir et la façon dont il a pu marquer au moins deux générations. C'est en fait la nature de l'influence qui est remise en question ici par Giosuè Carducci, ce que confirme Alberto Maria Banti puisque, bien qu'il reconnaisse le succès du roman, il ne le fait pas apparaître dans sa liste des œuvres littéraires régulièrement citées par des acteurs du Risorgimento dans leurs écrits personnels comme les ayant influencés par rapport à l'unité italienne²⁴⁸.

Outre ce qu'il considère comme une exagération par rapport au rôle de Manzoni dans l'unité italienne, Carducci tient aussi à réévaluer son importance du point de vue plus strictement littéraire. Il ne s'agit pas là de redescendre Alessandro Manzoni du piédestal sur lequel il est mis par certains contemporains de Giosuè Carducci, mais plutôt de replacer à ses côtés d'autres auteurs. De fait, Carducci n'a de cesse de revaloriser la littérature de la fin du XVIIIe siècle et de mettre en valeur certains auteurs tels que Parini, Leopardi, Monti ou encore Foscolo. Ainsi, il veut montrer qu'avant et en même temps que Manzoni évoluent des écrivains qui ont marqué eux aussi la littérature de leurs idées novatrices, que ce soit sur le plan politique ou littéraire : « ne venez pas me dire qu'avant lui [Manzoni] il n'y avait rien ou tout était mal. »²⁴⁹ Il cherche donc à faire en sorte que ses contemporains cessent de voir seulement Alessandro Manzoni parmi les auteurs de la fin du XVIIIe et de la première moitié du XIXe siècle et relativise alors les apports de l'écrivain en les remettant en perspective avec ceux d'autres auteurs et en nuanciant les critiques élogieuses dont il pointe les erreurs et les fautes. Il s'érige en fait contre l'exaltation qui paraît agiter son époque autour du nom, et par conséquent des écrits, de Manzoni. Au final, en relativisant l'importance des apports de Manzoni au profit de la revalorisation d'autres auteurs, en se refusant à en faire un héros national, c'est un pan de la littérature du XVIIIe-XIXe siècle qu'il tente de réhabiliter et par là même qu'il paraît élever en véritable littérature nationale.

Alessandro Manzoni apparaît comme une figure nationale pour le XIXe siècle et est crédité de critiques très encenseuses qui le placent relativement haut parmi la littérature italienne et qui en font un représentant très important de la défense et de la diffusion de l'unité italienne. Pour autant, l'unanimité autour de cela n'est pas de mise et certains, comme Carducci, remettent en cause cette représentation de l'écrivain au profit de la littérature de la fin du XVIIIe et du début du XIXe siècle.

²⁴⁸ Alberto Maria Banti, *Op. Cit.*, p. 45-47.

²⁴⁹ Giosuè Carducci, *Op. Cit. A proposito...*, p. 18 : « non venite a dirci che innanzi a lui nulla ci era o era tutto male. »

Dans la seconde moitié du XIXe siècle, les images de Giacomo Leopardi et d'Alessandro Manzoni paraissent être totalement opposées, et même renvoyées dos à dos puisque la comparaison entre les deux n'est pas rare. Cependant, d'une certaine manière, cela conduit dans les deux cas à des exagérations et à une accentuation excessive des traits caractéristiques de l'un et de l'autre. Sous son apparence défaitiste et amère, Leopardi apparaît tout de même comme favorable à l'unité italienne et soucieux par conséquent des difficultés qu'elle traverse. Inversement, les louanges et les éloges adressés à Manzoni, qui en font un homme de lettres très important et un patriote reconnu comme tel, sont signalés par quelques intellectuels comme donnant une vision erronée de l'écrivain et de ses productions, ainsi que de la littérature de la fin du XVIIIe siècle. Un certain rééquilibrage semble donc en marche, bien qu'il demeure précaire tant les différences de vues entre les perceptions des deux auteurs sont grandes dans la seconde moitié du XIXe siècle et tant celles-ci paraissent faire leur place au sein de l'opinion générale des milieux cultivés.

CONCLUSION

Les six auteurs étudiés ne sont pas pareillement perçus dans la seconde moitié du XIXe siècle, notamment du point de vue de leur patriotisme.

Certains sont déjà vus comme des hommes de lettres ayant œuvré pour l'unité italienne bien que, les moyens d'action des uns et des autres ainsi que leur manière d'être patriote diffèrent. C'est le cas de Vittorio Alfieri, dont le patriotisme tient surtout, d'après les interprétations du XIXe siècle, à ses diatribes antifrançaises et à sa défense d'une Italie indépendante, c'est aussi le cas d'Ugo Foscolo, dont les idées patriotiques à propos de l'Italie se retrouvent dans ses écrits mais aussi dans un engagement concret sur le terrain, les armes à la main comme le signalent plusieurs sources plus d'un demi-siècle plus tard, et enfin, c'est le cas d'Alessandro Manzoni, véritable figure nationale, le seul à être décrit juste après l'unité comme pourrait l'être un père de la nation. Vittorio Alfieri et Ugo Foscolo eux ne font pas consensus et en conséquence n'apparaissent pas comme des figures représentatives de la nation unie.

Les autres auteurs suscitent pour leur part interrogations et diversités d'interprétations quant à leur personne et à leur opinion concernant l'Italie. Si certains intellectuels de la seconde moitié du XIXe siècle voient en Giuseppe Parini et Vincenzo Monti des prémisses de la défense d'une Italie indépendante et unie et détectent en eux un certain patriotisme, d'autres les perçoivent surtout comme des auteurs ayant marqué la littérature de leur époque et ayant vécu les soubresauts politiques de l'Italie de la fin du XVIIIe siècle en s'adaptant aux diverses situations. Enfin, Giacomo Leopardi est perçu comme un écrivain désabusé, défaitiste et amer vis-à-vis de l'Italie et de son époque, et pourtant, ces considérations amènent en fin de compte à suggérer, à travers son désespoir de voir ce qu'il souhaiterait pour l'Italie se réaliser, que l'auteur est en faveur de l'unité italienne bien qu'il n'y croie plus.

Au final, ils sont pour la plupart montrés comme des amoureux de l'Italie, et semblent représenter divers degrés de patriotisme. Surtout, tous les six sont vus comme des écrivains majeurs, ayant apporté des nouveautés ou des chefs-d'œuvre à la littérature italienne, ce qui est extrêmement intéressant compte tenu du fait que la littérature a souvent pu être considérée comme l'un des fondements de l'identité culturelle italienne. Dès lors, la place qui leur est accordée dans cette littérature italienne ne fait-elle pas de ces six auteurs des figures de la nation, au-delà de leur implication plus ou moins importante dans la diffusion de l'idée de nation et d'unité, et au-delà de l'expression de leur patriotisme et de leur éventuel engagement dans la défense de l'unité italienne ?

PARTIE III

-

De nouvelles références pour une littérature nationale en construction

Ou l'intégration des *Sei* au « panthéon de papier »²⁵⁰
national

²⁵⁰ Jean-Claude Bonnet, *Op. Cit.*, p. 10.

INTRODUCTION

Au XIXe siècle, et plus particulièrement lors de la construction de l'Italie et de son achèvement, ainsi qu'au moment d'enraciner la nouvelle nation, la littérature a pu être considérée comme un moyen d'identification nationale. L'histoire de la littérature italienne du XIXe siècle est donc fortement influencée par le prisme national, et tente ainsi d'établir une longue tradition culturelle propre à la péninsule. Certains en viennent même à penser, et c'est le cas aujourd'hui encore pour un pan de l'historiographie du Risorgimento, que c'est la tradition littéraire italienne qui est à l'origine de l'unité, qui l'a préparée et l'a rendue possible. Ainsi, les premières histoires de la littérature italienne ont eu tendance à exalter les génies des lettres italiens et la capacité de la littérature italienne à rassembler une nation divisée politiquement²⁵¹. De fait, comme nous l'avons montré précédemment, toute une généalogie de grands écrivains italiens classiques est mise en avant. Cela d'autant plus que le siècle des Lumières a vu changer la conception de ce qu'est un grand homme au regard de la nation, ainsi que la notion d'héroïsme. Désormais, l'homme de lettres semble avoir remplacé l'homme de guerre²⁵².

Dès lors, dans la perspective d'éduquer la population à la nation notamment à travers les lettres, intégrer les auteurs de la charnière XVIIIe-XIXe siècle à la tradition littéraire italienne et en faire des références majeures, n'est-ce pas déjà d'une certaine manière les ériger en pères de la nation littéraire ? Jusqu'à quel point donc les six auteurs que nous avons sélectionnés sont-ils inscrits dans cette lignée de la tradition littéraire italienne ? Cela en fait-il de véritables figures nationales ou bien les rôles de certains auteurs sont-ils minorés ? Enfin, la littérature n'apparaît-elle pas finalement dans la seconde moitié du XIXe siècle comme une sorte de manifeste de l'idée nationale ?

²⁵¹ Laura Fournier-Finocchiaro, *Op. Cit. Caractère et...*

²⁵² Voir à ce sujet Jean-Claude Bonnet, *Op. Cit.*, p. 30-40 et Luigi Mascilli Migliorini, *Op. Cit.*, p. 127-172.

Chapitre VII : La généalogie littéraire ou l'intégration dans une lignée littéraire nationale ancienne

Les six auteurs retenus ont tous une place relativement importante parmi la littérature italienne de la charnière XVIIIe-XIXe siècle, ce qui en fait des écrivains importants pour cette période. La question qui se pose alors est de savoir si leur place dans la tradition littéraire italienne est tout aussi cruciale. En effet, s'il s'avère qu'ils sont considérés comme des hommes de lettres ayant marqué la littérature italienne en général, alors ils deviennent par la même occasion des références identitaires pour la nation, comme le sont déjà au XIXe siècle Dante, Pétrarque et les autres poètes majeurs de la culture italienne. De fait, l'histoire littéraire de Francesco De Sanctis, *Storia della letteratura italiana*, ne fait rien moins que reconstruire l'esprit national italien à travers l'épopée littéraire de la péninsule, laissant voir l'Italie enfin unifiée choisir son histoire et ses ancêtres. Avec lui, les grands auteurs deviennent des pères de la patrie qui, chacun, ont participé au lent mouvement vers l'unité italienne du Risorgimento²⁵³. Dès lors, qu'en est-il pour les histoires littéraires et les notices biographiques dont le parti pris diffère ou est moins flagrant, à l'image de celles de Cesare Cantù et de Louis Etienne ? Par les liens qu'elles établissent entre les *Sei* et les comparaisons qu'elles font avec les plus grands auteurs de la littérature italienne ne créent-elles pas finalement elles aussi une généalogie qui tend à mettre en évidence des références de l'identité culturelle italienne ?

I. Relations entre les *Sei*

Les six écrivains sur lesquels s'est portée notre attention évoluent tous à la charnière du XVIIIe-XIXe siècle, avec un certain décalage malgré tout entre le premier auteur, Parini, et le dernier, Manzoni, qui fait qu'ils n'ont pas pu tous se rencontrer. En revanche, cela ne signifie pas qu'ils ne se connaissent pas, d'autant plus que le contexte littéraire d'une période comme celle qui les concerne amène souvent à se positionner par rapport à ses prédécesseurs et à ses contemporains dans son travail d'écrivain. Or, ce qui est dit dans la seconde moitié du XIXe siècle des relations entre les *Sei* peut d'une certaine manière déjà donner des indices sur l'importance qui est accordée à chacun d'eux dans la littérature italienne, en tout cas en ce qui concerne leur propre période. Comment s'établit à partir de cela une généalogie portée par des auteurs piliers de la littérature italienne de la charnière XVIIIe-XIXe siècle ?

²⁵³ Laura Fournier-Finocchiaro, *Op. Cit. Caractère et...*

Rencontres, influences et hommages

Il va de soi que parmi les six écrivains qui nous intéressent, ceux dont la carrière littéraire s'est déroulée pour partie durant une même période ont probablement eu plus d'interactions entre eux. Cependant, les influences et les hommages ne nécessitent pas une interaction directe, d'où la possibilité d'identifier divers liens entre des auteurs qui ne se sont pas nécessairement côtoyés. Il peut être intéressant de comparer ce que les différentes sources retiennent de ces liens, afin d'en distinguer les effets produits sur la perception et l'image des *Sei*, afin aussi de mettre en évidence les divergences ou les conformités de représentation quant au positionnement dans la littérature de chacun de ces six auteurs par rapport aux cinq autres.

Giuseppe Parini est légèrement antérieur aux autres écrivains étudiés, ce qui fait qu'il n'a pu évoluer, ou très brièvement pour certains, à leur côté. Néanmoins, beaucoup d'intellectuels de la seconde moitié du XIXe siècle s'accordent pour dire de Giuseppe Parini qu'il est incontestablement un écrivain novateur. Dans ces conditions, il paraît possible que celui-ci ait ouvert une nouvelle voie pour ses successeurs et qu'il représente une référence pour ceux qui lui succèdent. C'est une idée que l'on peut voir transparaître dans certaines histoires littéraires, pour qui « presque tous les poètes qui ont succédé, Alfieri, Foscolo, Monti, Niccolini, Manzoni, l'ont [Parini] reconnu pour leur maître après Dante »²⁵⁴. Nous reviendrons plus tard sur la comparaison avec Dante mais ce qu'il est important de noter ici est qu'on retrouve une partie des auteurs que nous avons identifié comme sujets d'étude, et que Parini est vu comme une source d'inspiration et d'influence pour eux. Cela est renforcé par le fait que dans cette même histoire littéraire, Louis Etienne affirme que le poème *I Sepolcri* de Foscolo a été inspiré à ce dernier par la mort dans la pauvreté et l'absence de tombeau de Giuseppe Parini²⁵⁵.

Toutefois, la perception de Parini comme source d'inspiration et influence ne semble pas être un fait acquis dans la seconde moitié du XIXe siècle puisque d'autres écrits sur l'auteur demeurent relativement silencieux sur le sujet et n'établissent pas de lien entre le côté novateur de cet écrivain et une quelconque admiration qu'il aurait pu susciter par la suite au sein de la communauté littéraire. L'influence de Parini et l'hommage rendu par ses successeurs restent donc incertains à ce moment-là. Pourtant, l'éloge qui lui est consacré en 1813 lors de l'inauguration d'un lycée à Milan semble établir déjà l'importance de Parini quant à son influence dans la littérature. Ainsi, « Parini fut à Milan le chef et l'exemple d'une

²⁵⁴ Louis Etienne, *Op. Cit.*, p. 530.

²⁵⁵ *Ibid.*, p. 574.

nouvelle école poétique, comme Léonard de Vinci le fut d'une nouvelle école de peinture. »²⁵⁶ La comparaison avec la figure nationale qu'est Léonard de Vinci montre la place qui est faite ici à l'influence de Parini dans son domaine.

D'autres interactions entre les *Sei* sont mises en évidence au XIXe siècle et méritent d'être relevées ici car elles donnent des informations quant à l'image de chaque auteur. Ainsi, les conflits qui opposent Vincenzo Monti à Vittorio Alfieri puis Ugo Foscolo sont évoqués et sont censés mettre en avant à la fois le caractère de Monti, qui est vu comme ne supportant pas d'être en concurrence avec un autre auteur, mais aussi les divergences littéraires et politiques qui conduisent à la rupture d'une amitié. La rivalité entre Monti et Alfieri est exposée à de nombreuses reprises et donne à voir une véritable concurrence entre les deux écrivains qui cherchent à être chacun le meilleur de leur époque dans le domaine du théâtre²⁵⁷. Pour ce qui est de la relation de Monti avec Foscolo, c'est d'abord l'amitié entre les deux écrivains qui est retenue dans un premier temps, puis leur différend du début du XIXe siècle qui y met fin. Les explications données la plupart du temps penchent plutôt pour une cause littéraire, alors que désormais la part de politique dans cette rupture, en plus de celle littéraire, est reconnue²⁵⁸. On peut donc se demander si ce n'est pas là une manifestation du manque de prise en compte et de considération de l'engagement politique des deux auteurs dans les écrits qui ne présentent pas d'affinité particulière avec le Risorgimento et qui se concentrent avant tout sur l'aspect littéraire.

Pour ce qui est des liens entre Alfieri et Foscolo, l'accent est mis sur l'influence du premier sur le second et du surpassement du maître par l'élève, puisqu'il est dit au sujet de Foscolo que « la vue d'Alfieri, alors à Florence, acheva de déterminer son caractère poétique » et qu'Alfieri aurait affirmé que Foscolo serait un jour plus grand poète que lui²⁵⁹. Enfin, nous avons déjà pu évoquer l'opposition qui est faite entre Manzoni et Leopardi, qui sont finalement d'une certaine manière perçus comme deux revers d'une médaille, avec cependant un large avantage donné au premier. Néanmoins, l'acharnement à les opposer l'un à l'autre tend à montrer la place que prend malgré tout Leopardi dans la littérature de son époque, et il est même signalé dans la notice biographique du dictionnaire Michaud à propos

²⁵⁶ Ambrogio Levati, *Op. Cit.*, « Parini fu in Milano capo ed esemplare di una nuova scuola poetica, come Leonardo da Vinci lo fu di una nuova scuola di pittura. »

²⁵⁷ Voir Cesare Cantù, *Op. Cit. Storia della...*, p. 517, et surtout Louis Etienne, *Op. Cit.*, p. 569-570 et Michaud, *Op. Cit.*, Tome XXIX, p. 148.

²⁵⁸ Christian Del Vento, *Op. Cit.*, p. 274.

²⁵⁹ Michaud, *Op. Cit.*, Tome XIV, p. 441.

des Opuscules moraux écrits par Giacomo Leopardi que « Manzoni le proclamait, en 1830, le chef-d'œuvre de la prose italienne contemporaine »²⁶⁰.

Tout cela nous amène en fin de compte à étudier les comparaisons qui sont établies dans la seconde moitié du XIXe siècle entre les *Sei*, car c'est de cette manière qu'il est possible de distinguer la construction par les historiens de la littérature de cette époque d'une lignée parmi les auteurs de la charnière XVIIIe-XIXe qui met en relief les grands écrivains et en fait des références de la littérature italienne.

Comparaisons, analogies et ressemblances

Il apparaît rapidement que les *Sei* sont régulièrement associés ou comparés les uns aux autres. De là naît l'impression qu'ils comptent parmi les plus importants auteurs de la charnière du XVIIIe-XIXe siècle, puisque tout est fait pour établir soit une filiation, soit une opposition entre eux, comme une sorte de continuité de la littérature. Intégrer un écrivain à une lignée de son époque, l'inscrire dans la continuité de ses prédécesseurs ou encore le prendre comme point de référence et de comparaison souligne l'importance qu'il peut avoir dans la littérature par rapport à la période dans laquelle il se trouve. C'est ainsi que Vincenzo Monti sert de référence et est mis en comparaison avec Ugo Foscolo, Vittorio Alfieri et Alessandro Manzoni à plusieurs reprises et par différents intellectuels, ce qui tend à montrer qu'il est vu comme un écrivain important, qu'il est un point de repère dans la littérature de la fin du XVIIIe siècle et du début du XIXe siècle. Même Cesare Cantù, pourtant peu enclin à établir des comparaisons entre les auteurs, perçoit Monti de cette manière. Il consacre ainsi tout un chapitre à « Monti et son école », puis, dans un autre chapitre, n'hésite pas à faire un parallèle entre Monti et Manzoni dans le but de montrer les spécificités de chacun de ces deux grands écrivains²⁶¹. Giuseppe Parini est vu de la même manière par d'autres intellectuels, mais pas par Cesare Cantù qui semble réticent à construire une lignée de grands auteurs du XVIIIe-XIXe siècle, qui l'envisage comme une référence pour ses successeurs comme nous l'avons vu un peu plus haut. Giosuè Carducci en fait même pour sa part, au-delà de l'aspect purement littéraire, le premier à défendre des idées en rapport avec le Risorgimento puisque l'un des textes de Parini est le premier texte des *Lecture del Risorgimento*.

La comparaison peut aussi servir à nuancer l'importance d'un auteur par rapport à un autre d'un point de vue littéraire et c'est précisément ce qui se passe lorsqu'il est écrit au sujet

²⁶⁰ *Ibid.*, Tome XXIV, p. 196.

²⁶¹ Cesare Cantù, *Op. Cit. Storia della...*, p. 636.

de Foscolo que celui-ci « n'a été que le principal imitateur d'Alfieri »²⁶². Le jugement paraît négatif pour Foscolo, tandis qu'il fait apparaître Alfieri comme une influence majeure dans la littérature de la fin du XVIIIe et du début du XIXe siècle. Pour autant cette représentation d'Ugo Foscolo semble tenir ici principalement à l'avis personnel de l'auteur de la notice car d'autres écrits à peu près de la même période ne considèrent pas Foscolo comme l'imitateur d'Alfieri, mais plutôt comme un écrivain inspiré par des auteurs étrangers, ce sur quoi nous reviendrons. La mise en face à face de deux auteurs est en fin de compte un bon moyen d'évaluer l'importance qui est accordée à chacun d'eux par la critique littéraire, de voir s'ils sont mis sur un pied d'égalité et si ils sont des références majeures de la littérature italienne. Ainsi, des considérations comme celle-ci : « si Alfieri a créé en Italie un nouveau style tragique, Parini s'en est fait un pour la satire »²⁶³ montrent l'apport de chacun et la place particulière qu'ils occupent dans l'histoire de la littérature. Ici, les deux écrivains semblent mis à égalité, parce qu'ils sont tous deux des novateurs dans un domaine différent et que, tel que cela est présenté, leur apport paraît de même importance pour la littérature. Par ailleurs, une fois de plus Alfieri apparaît comme un point de comparaison, une référence censée permettre d'apporter des explications sur les autres auteurs, en quelques sortes à la simple évocation de son nom.

Enfin, le fait d'associer certains écrivains les uns avec les autres permet d'élaborer une sorte de lignée de grands auteurs italiens pour une période particulière autour de la littérature, dans la même idée de ce que fait Carducci avec ses *Lecture* à propos d'idées politiques dans la littérature. Toujours est-il que quelques auteurs en particulier de la période fin XVIIIe-début XIXe siècle semblent être mis en avant par les historiens de la littérature de la seconde moitié du XIXe siècle qui paraissent en faire de véritables piliers. Pour Louis Etienne, « Alfieri, Monti, Foscolo sont les triumvirs de la littérature dans l'époque révolutionnaire »²⁶⁴, tandis que pour Carducci, la poésie de l'Italie des vingt premières années du XIXe siècle peut être divisée en trois catégories : « celle de Foscolo pour les jeunes, celle de Monti pour la génération en exercice, celle de Parini pour les plus âgés. »²⁶⁵ Ainsi la littérature de la charnière XVIIIe-XIXe siècle paraît trouver ses meilleurs représentants dans ses écrivains là, qui y impriment chacun leur marque à leur manière et qui sont de ce fait mis en parallèle. Les cas de Leopardi et de Manzoni sont un peu différents car ils sont plutôt de la

²⁶² Michaud, *Op. Cit.*, Tome XIV, p. 445.

²⁶³ *Ibid.*, Tome XXXII, p. 136.

²⁶⁴ Louis Etienne, *Op. Cit.*, p. 574.

²⁶⁵ Giosuè Carducci, *Op. Cit. A proposito...*, p. 20 : « quella del Foscolo per i giovani, quella del Monti per la generazione in esercizio, quella del Parini per i vecchi. »

génération littéraire suivante. Ils sont eux aussi comparés, comme nous l'avons montré un peu plus tôt, ce qui en fait là encore deux des écrivains les plus importants de leur génération sur le plan littéraire.

Au final, pour ce qui est de l'aspect littéraire, les *Sei* font bel et bien partie de ceux qui comptent au XIXe siècle. Ils sont des références importantes de leur période d'après les critiques littéraires de la seconde moitié du XIXe siècle qui s'intéressent aux contacts et aux influences qu'ils ont pu avoir entre eux et qui les comparent, dans le but d'estimer leur valeur les uns par rapport aux autres. Si toutes ne sont pas d'accord quant aux liens entretenus, en revanche pour la plupart se dégage une sorte de continuité, de lignée, dans la littérature italienne de cette période à travers ses écrivains talentueux et novateurs. Cesare Cantù paraît cependant être réticent à cela et on peut se demander alors si ses opinions concernant l'unité italienne, ou alors ses goûts personnels en matière d'écrivains, ne jouent pas un rôle ici. En effet, en ne distinguant pas de filiations, d'influences et en refusant les comparaisons, il ne met pas particulièrement en avant certains auteurs et évite ainsi d'en faire des figures de la littérature nationale.

Pour autant, mettre en avant quelques écrivains par rapport à leur époque ne suffit pas non plus à en faire des figures de la littérature nationale au point de voir en eux de potentiels pères de la nation, comme peuvent l'être Dante, Pétrarque ou encore Boccacce. Ces derniers, et quelques autres écrivains majeurs, représentent de véritables modèles et sont d'incontournables références de la littérature italienne. Si être parmi les écrivains les plus reconnus de sa génération ne permet pas d'affirmer que l'on est en présence d'une éventuelle figure nationale, en revanche, être intégré à cette lignée d'auteurs mythiques de la littérature italienne peut être interprété comme un signe encore plus fort de son importance au sein de cette littérature, et par là même donner la possibilité d'accéder à un statut de figure nationale. Dès lors, relève-ton des comparaisons entre les *Sei* et les auteurs représentatifs de la tradition littéraire italienne et que peut-on en déduire quant à la représentation qui est alors faite des écrivains ainsi comparés ?

II. Dans la lignée des grands auteurs de la péninsule

Plus que des références incontournables, les écrivains célèbres de la tradition littéraire italienne sont des repères identitaires pour une nation en construction ou fraîchement construite. Dans la perspective d'une nation qui aurait été précédée par la littérature, il est aisé de comprendre à quel point les auteurs classiques italiens, ceux qui ont fait cette littérature,

ont une importance et une place considérable. Ainsi, ils représentent des modèles incontestables et sont à l'origine de toute une tradition littéraire italienne, à laquelle être intégré signifie faire partie des grands hommes de l'Italie. Quelles références aux anciens peut-on noter à propos des *Sei* et sont-ils alors considérés pour certains comme faisant partie de cette grande tradition littéraire italienne, synonyme de génies et de pères de la nation ?

Filiation et hommages, le rapport aux anciens

Comme cela a été montré dans la première partie, une grande attention est portée aux écrivains classiques italiens. Cette attention ne se traduit pas seulement par la place qui leur est consacrée dans l'histoire de la littérature italienne mais elle se manifeste aussi par les nombreuses références aux grands noms de la littérature, qui servent à tout moment de points de repère par rapport aux écrivains plus récents.

En effet, tout écrivain italien digne de ce nom semble devoir avoir une connaissance des classiques de la péninsule s'il veut espérer se faire une place à leur côté dans l'esprit des historiens de la littérature. En tout cas, il est relativement fréquent que soit signalé le lien entretenu par tel ou tel auteur avec les écrivains classiques, et cela semble souvent être gage de qualité. Ainsi, les notices biographiques du dictionnaire Michaud se plaisent à pointer les formations classiques des écrivains, comme cela est le cas avec Parini, dont il est écrit qu'il lit Dante, Arioste et d'autres classiques italiens et latins²⁶⁶, avec Leopardi, qui « ne manque pas non plus d'étudier la littérature italienne » et pour qui « Dante fut un de ses auteurs favoris »²⁶⁷, et enfin avec Monti, qui « se livre à la lecture des plus grands poètes latins et italiens »²⁶⁸. L'importance de l'étude des classiques italiens est mise en avant et de cette manière, les écrivains sont mis en valeur par leur formation qui montre l'intérêt et la connaissance qu'ils ont de la grande littérature italienne, ce qui joue en leur faveur étant donné la grandeur de leurs modèles. C'est ainsi que l'on peut comprendre la remarque suivante à propos de Vincenzo Monti : « de temps en temps il se réfugiait dans les classiques. Il était passionné de Virgile ; il livrait un commentaire sur la véritable beauté de Dante ; il faisait un dépouillement soigneux de l'Arioste, comme il le faisait de tous les classiques »²⁶⁹. L'influence des grands auteurs de la tradition littéraire italienne est alors apparente concernant

²⁶⁶ Michaud, *Op. Cit.*, Tome XXXII, p. 134.

²⁶⁷ *Ibid.*, Tome XXIV, p. 195.

²⁶⁸ *Ibid.*, Tome XXIX, p. 147-150.

²⁶⁹ Cesare Cantù, *Op. Cit. Storia della...*, p. 595 : « di tempo in tempo rifugiava ai classici. Di Virgilio era appassionato ; divisava un commento sulla vera bellezza di Dante ; dell'Ariosto fece un accurato spoglio, come il faceva di tutti i classici ».

Vincenzo Monti, ce qui tend à le placer en un potentiel successeur puisqu'il s'en inspire. Il n'est d'ailleurs pas le seul à être perçu au XIXe siècle comme s'inspirant des grands classiques italiens, cela étant aussi relevé au sujet de certains autres auteurs parmi les *Sei*.

Ainsi, le respect dû aux anciens paraît très observé, et beaucoup d'écrivains semblent se rapporter à eux. C'est le cas de Manzoni qui, « tout Lombard qu'il était, s'inclina sans réserve devant l'autorité de la patrie de Dante, de Pétrarque, de Boccacce, de Machiavel »²⁷⁰, à savoir la Toscane. Il est intéressant de noter au passage que la notion de patrie désigne ici non pas l'Italie mais l'un des Etats qui la composent et que l'inclination de l'écrivain a lieu dans le cadre du débat sur la langue italienne qui agite l'Italie au XIXe siècle. Toujours est-il qu'il est présenté comme modeste face à ces figures incontournables de la littérature italienne et comme reconnaissant la grandeur du talent de ces écrivains restés profondément ancrés dans la mémoire italienne et qui resurgissent tout particulièrement au XIXe siècle. C'est d'ailleurs à l'un des six auteurs qui nous intéressent plus particulièrement qu'est attribué le mérite de s'être de nouveau tourné vers les anciens de la littérature à la fin du XVIIIe siècle, après toute une période marquée par l'influence étrangère selon les critiques :

« Enfin l'Italie a marché sur ses traces dans son retour passionné vers les classiques de la nation. Avec lui elle est allée payer un tribut d'admiration et de reconnaissance aux tombeaux de Dante et de Pétrarque, de Tasse et d'Arioste ; avec lui elle a fait pénitence de l'oubli dont Alfieri s'accusait pour avoir passé avec indifférence à côté de leur sépulture. »²⁷¹

Alfieri est donc perçu comme celui qui a permis un retour à la grande tradition littéraire de la péninsule, tant niée à la fin du XVIIe siècle par des auteurs étrangers, et tant défendue par les Italiens pas encore réunis. Notons que cette remarque sur Alfieri est faite par un Français, ce qui fait qu'il est possible de supposer que les critiques italiens ne voient peut-être pas cela du même œil et qu'il n'y a pas pour eux de retour, puisqu'il n'y a jamais eu d'oubli, d'autant plus que Louis Etienne paraît être le seul à faire endosser un tel rôle à Alfieri.

L'universitaire français semble d'ailleurs être un peu porté à l'exagération, puisqu'il va jusqu'à dire de Parini que « presque tous les poètes qui ont succédé, Alfieri, Foscolo, Monti, Niccolini, Manzoni, l'ont reconnu pour leur maître après Dante »²⁷². Il fait donc de Parini un digne successeur d'un des plus grands écrivains de l'Italie, si ce n'est le plus grand, et le hisse donc très haut dans la littérature. Une telle comparaison paraît tout de même

²⁷⁰ Louis Etienne, *Op. Cit.*, p. 583.

²⁷¹ *Ibid.*, p. 559.

²⁷² *Ibid.*, p. 530.

excessive, notamment parce qu'elle est loin d'être partagée. Enfin, il est intéressant quand même de repérer que Dante apparaît comme le maître incontestable de tout écrivain qui se respecte à la charnière du XVIIIe et du XIXe siècle. Ainsi, les rapports des auteurs de cette période avec la tradition littéraire paraissent importants dans la seconde moitié du XIXe siècle, avec l'insistance sur l'étude des classiques et le respect dû aux anciens qui ont marqué la littérature italienne de leur gigantesque empreinte. Cependant, il faut noter que cela préoccupe plus particulièrement les Français aux vues de ce que nous avons pu relever, ce qui tend à montrer le regard un peu différent de ceux-ci sur la littérature italienne et la prégnance qu'a la tradition littéraire italienne dans les esprits français. En fait, plus que l'importance de connaître ses classiques, les hommes de lettres italiens semblent être plus portés par la tentation de la comparaison et la volonté d'évaluer la qualité des auteurs par rapport aux incontestables modèles classiques de la littérature de la péninsule. Voyons dès à présent ce que laisse apparaître cette tendance à la comparaison et quelle vision cela donne de certains des *Sei*.

L'épreuve de la comparaison ?

Avec l'importance qu'ils accordent aux classiques italiens, les intellectuels français ne sont pas non plus en reste pour établir des comparaisons entre les anciens, références de la tradition littéraire italienne et véritables figures de la culture nationale, et les écrivains italiens plus récents. Ils ne sont cependant pas les seuls à pratiquer cet exercice puisque les hommes de lettres italiens du XIXe siècle s'y livrent aussi. Il apparaît alors que la comparaison avec les illustres anciens de la littérature italienne leur permet notamment de mesurer le talent de ces écrivains pas encore entrés dans la tradition italienne et justement d'éventuellement les inscrire dans cette lignée culturelle nationale. Ainsi, Vincenzo Monti est perçu par certains au XIXe siècle comme étant dans la droite lignée de Dante Alighieri. Il est noté à ce propos qu'il aurait eu pour surnoms « *Dante ingentilito* » et « *Dante redivivo* »²⁷³. Il a été vu comme un imitateur du grand écrivain et est donc tout naturellement comparé à lui : « Cependant le cadre de l'imitateur [Monti] était un peu factice quand on le rapprochait de celui de son modèle. [...]. Quelquefois il imite trop fidèlement le maître »²⁷⁴, et s'en suit toute une comparaison de deux styles, mis face-à-face. La comparaison permet alors de voir la différence entre les deux et de faire comprendre l'écart qui subsiste. Monti ne paraît donc pas être jugé comme étant à la hauteur de Dante, ce qui tendrait à réfuter l'idée selon laquelle il

²⁷³ Michaud, *Op. Cit.*, Tome XXIX, p. 150 : on peut traduire ces surnoms par Dante adouci et Dante ressuscité.

²⁷⁴ Louis Etienne, *Op. Cit.*, p. 567.

puisse être lui aussi, dans le sillage de Dante, un père de la nation. Toutefois, le jugement qui est porté sur Monti n'est pas si négatif que cela puisqu'il est nuancé par l'affirmation que « plus on lit Monti, mieux on comprend Dante et on l'apprécie »²⁷⁵, ce qui donne tout de même à Vincenzo Monti une qualité non négligeable, celle de placer encore plus haut l'une des plus grandes figures de la littérature italienne.

La comparaison à Dante est ce qui revient le plus souvent dès qu'il s'agit de valoriser ou de juger un écrivain d'une grande qualité, prouvant la place centrale que joue cet auteur dans l'histoire de la littérature italienne et dans la mémoire des Italiens. Par conséquent, toute comparaison positive d'un écrivain à cet auteur si crucial ne peut être qu'un témoignage de la grandeur qui est accordée à celui-là, qui est de cette manière placé dans la continuation de la grande tradition littéraire, aux côtés des illustres hommes de lettres italiens. C'est pourquoi lorsqu'il est écrit qu'avec Manzoni « la poésie remontait vers les origines, quand Dante la faisait maîtresse de civilisation et représentante des sentiments qu'il estimait les meilleurs »²⁷⁶, c'est un véritable jugement laudatif qui est porté sur l'œuvre d'Alessandro Manzoni. Ainsi, le fait de parvenir à restituer des accents de Dante dans ses écrits semble être considéré au XIXe siècle comme une très grande qualité littéraire et comme la marque d'un grand écrivain. Dans d'autres cas, c'est le surpassement de la tradition littéraire qui est loué, comme on peut l'observer au sujet de Giacomo Leopardi, dont les poésies « rajeunissaient les formes de Dante et Pétrarque, pleines d'images, et pourtant nourries de sentiment, associant à la vénération de l'ancienne école l'élévation et les mélancolies de la moderne »²⁷⁷. La comparaison aux anciens s'avère être ici un moyen de valoriser l'écrivain dont il est question et de hisser au plus haut dans la littérature italienne, sur la même marche que ce qu'ont fait les illustres prédécesseurs, les apports de Leopardi.

En fin de compte, la comparaison avec des références incontestables de la littérature nationale sert à montrer si tel ou tel auteur apparemment talentueux peut être considéré comme égalant ou en tout cas s'approchant des grands, ou bien s'il en est loin, et que ce qu'il produit est inférieur à ce qu'ont fait de plus grands écrivains. Par ailleurs, être perçu comme un imitateur des anciens peut aussi s'avérer être négatif, dans le sens où cela n'amène rien de neuf à la littérature. C'est ainsi qu'il semblerait qu'une partie de la critique de la seconde moitié du XIXe siècle, à l'inverse de l'avis exprimé un peu plus haut par Cesare Cantù, ait

²⁷⁵ *Ibid.*, p. 571.

²⁷⁶ Cesare Cantù, *Op. Cit. Storia della...*, p. 639-640 : « la poesia risaliva verso le origini, quando Dante la faceva maestra di civiltà e rappresentante de' sentimenti ch'egli reputava migliori ».

²⁷⁷ *Ibid.*, p. 614 : « ringiovanivano le forme di Dante e di Petrarca, piene d'immagini, eppur nutrite di sentimento, associando alla venerazione della scuola antica l'elevatezza e le malinconie della moderna ».

reproché au même Leopardi de ne se situer que dans la continuité de Pétrarque. C'est en tout cas ce que laisse entendre Carducci, qui cherche alors à montrer que Leopardi est plus qu'un simple imitateur et que de toute façon, nombreux sont les écrivains qui s'appuient sur des prédécesseurs sans que cela ne soit préjudiciable et il donne alors l'exemple de Manzoni²⁷⁸. Etre dans la continuité d'illustres hommes de lettres italiens ne paraît pas être nécessairement suffisant pour être un grand auteur aux yeux des historiens de la littérature, il faut aussi que l'écrivain y apporte sa propre touche.

Toujours est-il que le rapport aux illustres anciens et la comparaison à laquelle ont tendance à procéder certains historiens de la littérature dans le but de juger les auteurs plus récents permettent de mettre en valeur de nouvelles figures de la littérature qui semblent alors s'inscrire, ou plutôt être inscrits, dans la lignée de la tradition littéraire italienne, celle qui est vue comme ayant unifiée la nation bien avant qu'elle ne le soit dans les faits.

Au final, les historiens de la littérature de la seconde moitié du XIXe siècle semblent dégager une lignée d'auteurs ayant marqué la charnière XVIIIe-XIXe siècle, qu'ils présentent comme étant plus ou moins liés entre eux et qu'ils comparent, mettant alors en évidence les spécificités de chacun. Dès lors, les six écrivains sur lesquels notre attention est plus particulièrement portée se trouvent placés relativement haut dans la littérature de leur époque, au regard du XIXe siècle. Pour autant, cela ne fait pas encore d'eux d'éventuels pères de la nation italienne. En revanche, à partir du moment où ils soutiennent la comparaison avec les illustres anciens, si présents dans la littérature de la péninsule et dans les esprits des hommes de lettres à travers les siècles, on peut envisager qu'ils occupent une place importante, dans la littérature mais aussi au sein de la nation, puisqu'ils deviennent en quelque sorte les descendants des plus grands écrivains italiens, qu'ils sont positionnés dans leur continuité. Il en résulte alors que les *Sei* ne sont pas identiquement perçus de ce point de vue là.

En effet, Ugo Foscolo est peu comparé aux anciens et ce sont plutôt ses rapports avec ses contemporains qui sont signalés, ce qui aurait tendance à l'inscrire dans une période précise et pourrait donc être un obstacle au fait qu'il puisse être vu comme un grand homme de la nation. Cependant, son engagement direct pour l'unité italienne et la reconnaissance de deux de ses ouvrages comme chefs-d'œuvre peuvent éventuellement contrer cela. Leopardi lui ne fait pas l'unanimité quant à son talent et son importance dans la littérature italienne mais il a des défenseurs au XIXe siècle qui tendent à réhabiliter son image. Pour ce qui est de

²⁷⁸ Giosuè Carducci, *Op. Cit. A proposito...*, p. 31.

Parini, Alfieri et Monti, ils sont incontestablement vus comme ayant apporté quelque chose de nouveau à la littérature et sont plus ou moins placés dans la lignée des illustres auteurs issus de la tradition littéraire italienne, en fonction des avis relativement personnels des historiens de la littérature et des critiques. Enfin, il y a encore et toujours Alessandro Manzoni, porté si haut dans la seconde moitié du XIXe siècle.

Tout cela montre-t-il finalement que, parmi les *Sei*, il est possible d'identifier des figures nationales ? Sont-ils vraiment perçus pour certains comme des grands hommes de la nation, en vertu de leurs apports à la littérature ou de leur engagement réel envers l'unité italienne ?

Chapitre VIII : De véritables figures nationales ?

Aux vues de tout ce que nous avons pu relever quant à la représentation de chacun des six écrivains de la charnière XVIII-XIXe siècle sur lesquels notre regard s'est fixé, il apparaît finalement que, chacun à leur manière, ils sont pour la seconde moitié du XIXe siècle des références par rapport à la nation italienne, à travers les apports qu'ils ont amené à la littérature ou par le biais de leur engagement en faveur de l'unité qui a pu contribuer à la diffusion de l'idée nationale. Si le rôle joué par certains par rapport à l'Italie paraît bien répandu dans les esprits cultivés, d'autres sont plutôt soumis à différents degrés d'interprétations mais semblent tout de même sur la voie d'une reconnaissance nationale. La volonté de réveiller un sentiment national à travers la littérature²⁷⁹ achève de guider les auteurs ayant compté à cette époque sur cette voie, et c'est ce que nous nous proposons de voir. La période post-unitaire est tout particulièrement marquée par la nécessité d'éduquer les Italiens à la nation, notamment à travers la littérature, et nous pouvons donc nous demander si, dans ce contexte, les auteurs que nous avons mis en avant précédemment sont à intégrer dans cet objectif. Dès lors, en vertu de tout ce que nous avons souligné à leur propos jusqu'ici, cela peut-il être considéré comme une élévation de ces écrivains au statut de grands hommes de l'Italie ? D'après ce qui est dit à la fois sur leur personne et leurs idées, mais aussi sur l'importance de leurs apports à la littérature italienne, pouvons-nous dire qu'ils sont en fin de compte perçus dans la seconde moitié du XIXe siècle comme des grands hommes, des figures nationales voire des pères de la nation ? Sont-ils dûment célébrés et reconnus après leur mort par leur nation ?

I. Des auteurs célébrés ?

Si l'image qui est donnée de chacun des *Sei* au XIXe siècle est plus ou moins positive selon les cas et selon les avis, dans l'ensemble ils sont perçus comme des références de la littérature italienne de leur époque, voire de la littérature italienne en général comme nous venons de le voir. A une époque où l'éloge funèbre est encore de mise après avoir connu son heure de gloire dans la seconde moitié du XVIIIe siècle²⁸⁰, et que l'on a tendance à rendre hommage aux grands hommes, qu'en est-il pour nos écrivains ? Sont-ils vraiment célébrés par

²⁷⁹ Laura Fournier-Finocchiaro, *Op. Cit. Caractère et...* : ainsi, les histoires de la littérature italienne ont pu pour certains d'entre elles tenter de donner une identité à la nation en train de naître en exaltant les grands écrivains et en mettant en avant la capacité de la littérature à rassembler une nation désunie.

²⁸⁰ Jean-Claude Bonnet, *Op. Cit.*

la péninsule au cours du XIXe siècle et y a-t-il unanimité sur ces célébrations et sur le mérite de chaque auteur ?

Hommages rendus

Certains des hommages rendus à nos six écrivains le sont avant la seconde moitié du XIXe siècle et le mouvement du Risorgimento, avant donc la volonté d'ériger certains auteurs italiens en repères identitaires pour la nouvelle nation, montrant par là l'estime qui est déjà accordée à certains d'entre eux à leur mort ou peu après celle-ci.

Ainsi, un peu plus d'une dizaine d'années après sa mort, marquée par l'absence d'une sépulture décente à son égard, Parini est le sujet d'un éloge, récité par Ambrogio Levati, professeur d'histoire et des beaux-arts, à l'occasion de l'ouverture d'un lycée à Milan le 16 novembre 1813. Dans cet éloge, Giuseppe Parini est décrit comme un grand homme de lettres et sa production littéraire est largement commentée, et ce de manière très laudative. Il est d'ailleurs comparé à maintes reprises à d'illustres écrivains italiens, qui forment le ciment de la fameuse tradition littéraire de la péninsule, mais aussi à des auteurs encore plus classiques tels qu'Homère. L'absence de sépulture à sa mort est aussi déplorée et l'auteur n'hésite pas à parler de « patrie méconnaissante »²⁸¹. Ainsi, la renommée de Parini est déjà bien présente au début du XIXe siècle, dans des termes et des commentaires proches de ceux qui servent à caractériser l'écrivain des dizaines d'années plus tard, même si ce qui s'est passé à la mort de Parini et ce qu'en dit l'auteur de l'éloge témoigne de la variabilité de cette renommée.

Giacomo Leopardi fait lui aussi l'objet d'un éloge, à sa mort en 1837. Il est écrit par un ami proche de celui-ci, ce qui fait que son témoignage est clairement subjectif et ne représente pas nécessairement les opinions de l'époque concernant le poète. Antonio Ranieri, auteur de l'éloge, se montre très laudatif quant aux qualités littéraires de Leopardi qu'il décrit comme un « poète incomparable »²⁸² et qu'il rapproche d'Arioste. Malgré la subjectivité évidente, il est intéressant de noter qu'il le désigne déjà comme étant un grand esprit, avis partagé par d'autres intellectuels à la fin du XIXe siècle comme nous l'avons vu, et aussi que l'auteur de l'éloge laisse entendre que Giacomo Leopardi est très connu en Italie et dans d'autres pays européens, et qu'il ne fait pas de doute pour lui que la postérité gardera en mémoire ce poète parmi les grands hommes. En somme, l'éloge étant publié dans le journal *Il Progresso*, cela permet là encore de constater qu'une partie de la communauté intellectuelle rend hommage à un grand écrivain, sur lequel les avis sont par la suite plutôt divisés. Par

²⁸¹ Ambrogio Levati, *Op. Cit.* : « patria sconosciuta ».

²⁸² Antonio Ranieri, *Op. Cit.* : « poeta incomparabile ».

ailleurs, la renommée de Leopardi dépasse apparemment déjà de son vivant et à sa mort les frontières de l'Etat napolitain pour atteindre l'Italie, la France, l'Allemagne et l'Angleterre.

D'autres auteurs reçoivent des hommages à leur mort, témoignages de leur importance dans la communauté intellectuelle de l'époque et dans la littérature. C'est ainsi qu'il est signalé dans la seconde moitié du XIXe siècle qu'à sa mort, des honneurs sont rendus à Vincenzo Monti, au point que la ville de Milan lui élève un monument et que son buste soit placé dans l'académie de Milan²⁸³, à l'image de ce qui avait été fait en France pour Voltaire. Evoquer cela insiste finalement un peu plus sur la valeur de l'écrivain et la reconnaissance à laquelle il a droit. En ce qui concerne Vittorio Alfieri, sa notice biographique présente dans le dictionnaire Michaud note qu'il est enterré à sa mort à l'église Sainte-Croix à Florence, église dans laquelle repose nombre de grands hommes italiens²⁸⁴, un peu à la manière du Panthéon français. Cette information fait donc d'Alfieri une figure nationale. Au final, par ces célébrations, ces écrivains sont déjà investis d'une valeur et d'une charge symbolique qu'il appartient à la postérité de valider ou de réfuter. Or, dans un contexte de fin de siècle où la littérature et les grands écrivains semblent devenir de bons moyens de donner des repères identitaires à une nouvelle nation dont les divisions sont encore nombreuses, ces auteurs se trouvent alors tout désignés.

La période post-unitaire est d'ailleurs elle aussi portée sur les hommages et les célébrations envers ceux considérés alors comme de grands écrivains ou que la nation tend à élever à un statut de figure nationale. Les hommages à la mort d'Alessandro Manzoni en 1873 dont témoigne Carducci en sont un exemple. D'après ce dernier, les jours qui suivent le décès de l'écrivain voient une profusion d'écrits sur celui-ci, dont la plupart sont laudatifs et l'encensent, ce qui amène Carducci à intervenir, et ce plus particulièrement à propos de la commémoration funèbre faite le jour même de la mort de Manzoni par un certain Paolo Ferrari, qui semble être un intellectuel et auteur dramatique italien de la fin du XIXe siècle. Selon Carducci, les écrits élogieux sur Manzoni le présentent comme un très grand écrivain qui a marqué son siècle de son empreinte de géant, qui surpasse bon nombre d'écrivains de son temps ou de la période précédente et qui est un facteur important de l'unité²⁸⁵. Une telle mise en valeur, que Giosuè Carducci conteste, construit véritablement l'image d'un auteur digne de figurer aux côtés de Dante et des autres illustres écrivains comme père de la nation italienne. Si avec le cas de Manzoni apparaît déjà cette tendance de l'après unité à se chercher

²⁸³ Michaud, *Op. Cit.*, Tome XXIX, p. 150.

²⁸⁴ *Ibid.*, Tome I, p. 457.

²⁸⁵ Giosuè Carducci, *Op. Cit. A proposito...*

des repères identitaires, notamment à travers la littérature, l'exemple d'Ugo Foscolo semble encore plus significatif. En effet, en 1871, soit près de quarante-cinq ans la mort de l'écrivain, son corps est transféré du cimetière anglais où il était enterré pour reposer désormais à la fameuse basilique de Sainte-Croix de Florence où se trouve déjà Alfieri et qui est considérée comme le Panthéon italien²⁸⁶. Un tel rapatriement à cette date ne peut qu'être interprété comme faisant partie de cette volonté de donner à l'Italie tout juste unie des grands hommes, auxquels Foscolo semble visiblement appartenir aux yeux des hommes cultivés du dernier tiers du XIXe siècle.

Au final les nombreux hommages rendus aux six auteurs au cours du XIXe siècle tendent à montrer que ceux-ci bénéficient d'une image de grand homme et de la charge symbolique de figures de l'Italie. Cependant, en vertu de ce que nous avons montré sur les opinions diverses qui s'expriment durant cette période autour de chaque auteur, nous pouvons nous demander s'il y a réellement unanimité sur la stature à leur accorder.

Unanimité ?

Aux vues de la réaction de Giosuè Carducci quant aux très nombreux textes élogieux écrits au sujet d'Alessandro Manzoni, de son talent d'écrivain et de sa stature de père de la nation, il paraît important d'essayer d'y voir plus clair à propos des hommages rendus aux auteurs, de l'image de figures nationales qui leur est donnée par certains et de l'éventuel consensus que cela suscite.

En effet, nous avons eu l'occasion de constater que les opinions et les commentaires des intellectuels de la fin du XIXe siècle autour des auteurs de la charnière XVIIIe-XIXe siècle avaient tendance à diverger, et qu'au sujet de certains écrivains les représentations qui en étaient données pouvaient presque être opposées. Ainsi, les cas d'Ugo Foscolo, de Giacomo Leopardi et, dans une certaine mesure, de Vincenzo Monti illustrent plutôt bien cela. En fait, ces trois auteurs-là sont plus facilement soumis à l'interprétation, et les commentaires sur eux-mêmes et sur leurs qualités d'écrivains dépendent souvent des convictions personnelles de celui qui écrit à leur sujet. Cesare Cantù note d'ailleurs assez judicieusement à propos de Vincenzo Monti qu'« il n'est pas besoin de répéter que toute œuvre de Monti était autant décriée que louée »²⁸⁷, montrant bien les oppositions déjà en jeu autour de cet auteur à son époque, et que l'étude de différents écrits de la seconde moitié du XIXe siècle confirme

²⁸⁶ Jean-Yves Frégné, *Op. Cit.*, p. 445.

²⁸⁷ Cesare Cantù, *Op. Cit. Storia della...*, p. 597 : « non occorre ripetere che ogni opera del Monti era tanto vituperata quanto lodata ».

en ce qui concerne les commentaires postérieurs. Si déjà les contemporains des auteurs se montraient partagés quant aux mérites et aux choix des uns et des autres, il semble donc probable que le contexte du Risorgimento et de son achèvement, avec ses partisans et ses détracteurs, puisse jouer là encore un rôle quant à l'image de ces écrivains alors encore en pleine construction. Le regard porté sur la littérature, et d'autant plus sur celle de la charnière du XVIIIe-XIXe siècle qui marque l'éclosion, parmi les écrivains et les œuvres, des notions d'unité, de nation et de patrie au sens moderne du terme, est donc amené à être différent selon le prisme par lequel il la voit.

Que cela soit l'intellectuel français, le lettré italien qui se fait peu à peu hostile à l'unité italienne ou l'homme de lettres italien engagé dans la nation, le regard que chacun d'eux porte sur la littérature de la péninsule est différent et a quelques spécificités qui influent sur l'image des auteurs qui nous intéressent. La charge symbolique qu'ils leur accordent n'est clairement pas la même, et cela se traduit par une façon diverse d'aborder la littérature et les écrivains. En effet, le regard français semble plus détaché des enjeux unitaires, mais paraît parfois un peu stéréotypé comme en témoignent les si nombreuses références à Dante et aux classiques de la littérature italienne, et influencé aussi par un environnement culturel propre. C'est ainsi que Louis Etienne considère que Vittorio Alfieri « ne comprit jamais les liens de solidarité qui existaient entre la France et l'Italie »²⁸⁸, montrant par là sa perception différente par rapport à une majorité d'Italiens de l'occupation française de la péninsule. De même, un auteur du dictionnaire Michaud explique que :

« Foscolo passa les dernières années de sa vie, ballotté ainsi que Jean-Jacques entre de modestes espérances et le chagrin de ne pas les voir se réaliser, aux prises tantôt avec les choses, tantôt avec les hommes, souffrant par sa faute et toujours rejetant sa faute sur d'autres »²⁸⁹.

Le prénom Jean-Jacques fait bien sur référence à Jean-Jacques Rousseau, et l'analogie de Foscolo avec cet auteur se fait en vertu d'une opinion bien française sur l'écrivain suisse. L'empreinte de l'environnement culturel sur la représentation est donc présente, mais elle n'est pas non plus omniprésente et demeure nuancée. Pour ce qui est des perceptions italiennes quant à la littérature, il existe là aussi des écarts et des divergences, liées pour le coup aux enjeux unitaires. Les oppositions de vues entre Cesare Cantù et Giosuè Carducci sont flagrantes et témoignent d'opinions très différentes. Ainsi, Cesare Cantù semble refuser

²⁸⁸ Louis Etienne, *Op. Cit.*, p. 558.

²⁸⁹ Michaud, *Op. Cit.*, Tome XIV, p. 444.

de donner une charge symbolique aux auteurs du XVIIIe-XIXe siècle, à l'exception d'Alessandro Manzoni qu'il érige en grand homme de la littérature. Cependant, il se fait moins prolix que les intellectuels de son époque quant à l'implication de Manzoni dans la nation italienne, et d'une manière générale il a tendance à ne pas s'étendre sur les questions des éventuels liens entre les écrivains et les notions d'unité et de nation italienne. Giosuè Carducci fait l'exact inverse par sa volonté de reconstruire une littérature de la nation et du Risorgimento, par le biais de ses *Lecture del Risorgimento*, et de réhabiliter certains auteurs de la charnière XVIIIe-XIXe siècle tout en minimisant l'impact de Manzoni tel que le conçoivent ses contemporains et qu'il estime trop excessif et exagéré²⁹⁰. Son but finalement semble être de mettre en valeur une littérature nationale des débuts du XIXe siècle plus que d'élever certains écrivains en particulier au rang de héros nationaux au détriment de la nuance et de la subtilité. Nous reviendrons un peu plus tard sur cette idée qui est à notre sens d'une importance considérable.

Pour en revenir aux différents regards, il apparaît donc que malgré les célébrations et les hommages, il n'y a pas consensus ni unanimité autour des Sei et qu'ils ne sont par conséquent dans la seconde moitié du XIXe siècle pas reconnus par tous comme des pères de la nation. Nous pouvons nous demander si, pour partie, ils ne se trouvent pas à ce moment-là dans l'ombre des héros de la nation, à savoir ceux qui ont véritablement construit l'Italie de leurs mains.

II. L'ombre des héros de la nation

Dans l'Italie post-risorgimentale, les héros de la nation ont pour nom Garibaldi, Mazzini, Cavour et Victor-Emmanuel, considérés comme les artisans de l'unité. Face à de telles figures, les écrivains du XVIIIe-XIXe siècle ne semblent pas être de taille à rivaliser et, même si l'importance de certains en ce qui concerne la littérature est reconnue, et que le patriotisme d'autres est souligné, leur rôle dans l'unification de la péninsule n'apparaît pas comme étant aussi décisif que les protagonistes cités précédemment. Au final, le rôle accordé par des écrits de la seconde moitié du XIXe siècle à certains auteurs italiens de la charnière XVIIIe-XIXe siècle ne souffre-t-il pas de la comparaison ? Y a-t-il une probable inconsciente minorisation de l'importance du rôle de ces écrivains, voire une ignorance du rôle de certains ?

²⁹⁰ Giosuè Carducci, *Op. Cit. A proposito...*

Des rôles minorés ?

Mis à part Alessandro Manzoni, décrit comme un grand écrivain et dont le lien avec la nation et l'unité semble plus ou moins reconnu à la fin du XIXe siècle, au point de lui conférer un rôle relativement important dans la diffusion de ses deux notions d'après les dires de Carducci²⁹¹, les autres auteurs du début du siècle ne paraissent pas être considérés comme ayant eu un impact majeur sur l'Italie. Néanmoins, les commentaires au sujet de quelques uns d'entre eux, tel qu'Ugo Foscolo, laissent entendre que ceux-ci ont eu une certaine influence sur leur génération par les idées véhiculées dans leurs écrits. Ainsi, on peut trouver écrit au sujet de Foscolo que « de la jeunesse qu'il secouait de sa puissante parole, il obtint le culte »²⁹², insinuation donc de l'impact de l'écrivain sur une certaine classe d'âge de sa génération. Cependant, il ne s'agit apparemment que d'une influence et d'un culte ponctuel, puisque rien n'est dit concernant la persistance de cela dans la postérité. Ceci alimente alors l'idée selon laquelle cet auteur n'est pas par la suite une source d'influence pour le Risorgimento. S'il est donc éventuellement reconnu pour certains auteurs l'impact qu'ils ont pu avoir sur les élites cultivées de leur temps, notamment pour ce qui est des idées qu'ils ont été amené à défendre, en revanche il y a un silence autour de la place qu'ils ont pu garder dans la mémoire des générations suivantes et en particulier celle du Risorgimento. Cela est d'autant plus étonnant que ceux qui écrivent dans la seconde moitié du XIXe siècle font partie de cette génération et sont donc à priori plutôt bien placés pour avoir une idée du rôle de ces écrivains de la charnière du XVIIIe-XIXe siècle qui marquent les débuts en littérature de notions cruciales pour le mouvement d'unité. Ce silence sur l'influence des auteurs du début du siècle pourtant importants sur le plan de la littérature, et non pas uniquement sur celui du patriotisme, laisse penser qu'il n'y a justement pas eu influence.

Or, pour certains historiens actuels, le rôle de quelques écrivains de la charnière XVIIIe-XIXe siècle concernant le Risorgimento et ses acteurs est plus considérable qu'il n'y paraît. En effet, l'influence exercée par des auteurs et leurs œuvres sur des acteurs majeurs, et bien entendu cultivés, du mouvement d'unité italienne n'est pas une invention ou une hypothèse du XXe siècle mais s'appuie sur des écrits et des déclarations des protagonistes du Risorgimento. Ainsi, Mazzini, l'un des pères de l'unité italienne selon le titre de la biographie de Jean-Yves Frégné consacrée à cette figure essentielle du Risorgimento, révolutionnaire de la première heure, a développé une grande admiration pour Ugo Foscolo et a été

²⁹¹ *Ibid.*

²⁹² Cesare Cantù, *Op. Cit. Storia della...*, p. 606 : « dalla gioventù che scoteva colla potente parola, ottenne culto ».

profondément marqué dès la fin de son adolescence par son roman *Le Ultime lettere di Jacopo Ortis*. Pour Mazzini donc, à Ugo Foscolo « les Italiens doivent une reconnaissance éternelle pour avoir le premier, par les actes et par les écrits, renforcé le ministère de la littérature au service de la patrie »²⁹³. Il n'est d'ailleurs pas le seul de la génération du Risorgimento à être imprégné et influencé par des auteurs du passage du XVIIIe au XIXe siècle selon les recherches effectuées par Alberto Maria Banti. Celui-ci s'est en effet fondé sur un ensemble d'écrits personnels d'élites cultivées connues pour leur patriotisme²⁹⁴ afin de mettre en évidence un ensemble de textes qui, pour ces lecteurs patriotes, ont contribué à fonder l'idée de nation italienne. On y retrouve ainsi Giacomo Leopardi, Ugo Foscolo, Vittorio Alfieri, Alessandro Manzoni parmi d'autres auteurs et aussi compositeurs d'opéra, pour la plupart faisant partie d'une période allant du dernier tiers du XVIIIe siècle à la première moitié du XIXe siècle²⁹⁵.

Il apparaît donc que ces auteurs ont exercé un fort pouvoir intellectuel et ont eu une influence considérable sur la diffusion de l'idée de nation et d'unité italienne et que leur rôle dans le Risorgimento n'est pas anodin. Par conséquent, nous pouvons dire d'une certaine manière qu'une partie des lettrés de la seconde moitié du XIXe siècle ne prend pas tout à fait la mesure exacte de l'impact de ces écrivains sur la postérité, et que les représentations des auteurs qui en découlent ont donc tendance à minorer le rôle qu'ils ont pu avoir sur les acteurs du Risorgimento. Au-delà de cette apparente diminution de l'importance de certains écrivains de la charnière XVIIIe-XIXe siècle, nous pouvons aussi nous demander si cela ne va pas dans quelques cas jusqu'à une sorte d'ignorance du rôle joué sur les esprits cultivés de la péninsule.

Des rôles ignorés ? L'exemple de Vincenzo Cuoco

Vincenzo Cuoco est un homme de lettres et un penseur politique de la charnière XVIIIe-XIXe siècle, puisque né en 1770 et mort en 1823, dont les œuvres les plus connues sont le *Saggio storico sulla rivoluzione di Napoli*, publié dans une première version en 1801 puis dans une seconde version en 1806 et *Platone in Italia*, publié entre 1804 et 1806. Il évolue donc en plein milieu de la période couverte par les *Sei*, et pourtant, contrairement à ceux-ci, il ne retient guère l'attention des écrits de la seconde moitié du XIXe siècle. Il est ainsi complètement absent de l'histoire littéraire de Louis Etienne et Cesare Cantù ne lui consacre que quelques lignes à deux reprises, simplement pour signaler deux de ses œuvres, le

²⁹³ Giuseppe Mazzini, *Note autobiografiche (1861-1866)*, Scritti Edizione Nazionale, vol. LXXVII, p. 14, in Jean-Yves Frégné, *Op. Cit.*, p. 62.

²⁹⁴ ANNEXE 7.

²⁹⁵ Alberto Maria Banti, *Op. Cit.*, p. XI et 27-55.

*Saggio storico*²⁹⁶ et le *Platone*²⁹⁷, et expliquer rapidement de quoi elles traitent²⁹⁸. Aucune information sur l'auteur n'est donnée et il ne semble donc pas susciter l'intérêt. Aux yeux d'une partie des historiens de la littérature italienne de la seconde moitié du XIXe siècle, Vincenzo Cuoco n'a que peu, voire pas d'importance dans la littérature italienne de la charnière XVIIIe-XIXe siècle, que cela soit en ce qui concerne les qualités littéraires développées dans ses écrits ou pour ce qui est de sa pensée. D'une certaine manière, il est presque inexistant, homme de lettres parmi tant d'autres à son époque, dont rien ne vient le distinguer. Néanmoins, il est présent dans les *Letture* de Carducci, à l'occasion d'un texte regroupant plusieurs auteurs²⁹⁹, dont Carlo Botta, homme de lettres perçu comme étant un patriote italien. Dès lors, nous pouvons légitimement nous interroger sur la teneur des textes que produit Vincenzo Cuoco et sur les idées qu'il défend, et à partir de là nous demander si finalement l'impact de ses écrits, sur ses contemporains et sur la génération du Risorgimento, n'est pas plus important que ne le percevait la seconde moitié du XIXe siècle.

En effet, selon la liste des ouvrages ayant joué un rôle dans la formation d'acteurs du Risorgimento composée par Alberto Maria Banti, les deux ouvrages majeurs de Vincenzo Cuoco apparaissent. Cela signifie donc que, dans leurs écrits personnels, un certain nombre de partisans du mouvement de l'unité italienne ont cités ces deux livres parmi ceux qui les ont marqués et qui, d'une certaine façon, ont pu avoir une influence sur la formation de leur propre pensée. Par ailleurs, cela veut aussi dire que ces deux ouvrages de Cuoco ne sont pas passés inaperçu et ont connu une diffusion au sein des élites cultivées italiennes. Il semblerait d'ailleurs que l'écrivain connaisse une renommée non négligeable à partir de la publication de la première version de son *Saggio* en 1801³⁰⁰. Ainsi, la pensée politique de Cuoco, que l'on pourrait qualifier dans un sens de libérale modérée et qui place l'auteur parmi ceux qui au début du XIXe siècle défendent une nouvelle organisation nationale de l'Italie³⁰¹, n'est apparemment pas restée lettre morte et a connu des échos au sein d'un certain public. En fin de compte, au regard du XXe, voire du XXIe siècle, le *Saggio storico sulla rivoluzione di Napoli* apparaît comme un classique de la pensée politique italienne, et comme un point de repère essentiel du mouvement risorgimental ainsi que du libéralisme modéré³⁰². Il paraît alors difficile d'expliquer l'absence ou la quasi absence de cet auteur dans les histoires

²⁹⁶ Cesare Cantù, *Op. Cit. Storia della...*, p. 678.

²⁹⁷ *Ibid.*, p. 447.

²⁹⁸ ANNEXE 8.

²⁹⁹ Giosuè Carducci, *Op. Cit. Letture...*, p. 211-227.

³⁰⁰ Anna Maria Rao, « Exil politique et écriture au tournant du siècle », in Maïté Bouyssy dir., *Vincenzo Cuoco. Des origines politiques du XIXe siècle*, Publications de la Sorbonne, Paris, 2009, p. 24.

³⁰¹ Pasquale Villani, « Cuoco entre jacobinisme et modérantisme », in Maïté Bouyssy dir., *Ibid.*, p. 41 et 51.

³⁰² *Ibid.*, p. 51.

littéraires de la seconde moitié du XIXe siècle, aux vues de la trace qu'a laissé par la suite Vincenzo Cuoco dans la mémoire et aux vues surtout de la renommée de l'auteur auprès de ses contemporains et auprès de la génération suivante, avec la diffusion de ses deux ouvrages, notamment son *Saggio storico*.

A la manière dont Vincenzo Cuoco passe inaperçu dans la seconde moitié du XIXe siècle, nous pouvons nous interroger sur la possibilité d'une certaine ignorance quant au rôle joué par des auteurs de la charnière du XVIIIe-XIXe siècle dans la diffusion de pensées politiques relativement novatrices ou modernes, qui amènent à repenser l'organisation nationale de l'Italie, et qui nourrissent les pensées des acteurs lettrés du Risorgimento. Il serait éventuellement envisageable d'objecter que Vincenzo Cuoco n'est pas un grand écrivain italien, que du point de vue de la littérature il ne s'est pas particulièrement illustré et que, par conséquent, il n'est pas étonnant que les histoires littéraires de l'Italie en fassent abstraction. Cependant, une histoire littéraire telle que celle de Cesare Cantù s'intéresse aussi aux pensées politiques et dans cette perspective, le manque d'analyse au sujet de Vincenzo Cuoco ne peut que susciter l'interrogation.

Au final donc, il semble apparaître que l'importance d'écrivains de la fin du XVIIIe et du début du XIXe siècle dans la formation et la diffusion d'idées et de pensées à visées politiques ayant inspirées le Risorgimento ne soit pas amplement perçue dans la seconde moitié du XIXe siècle, même après la réalisation de l'unité. L'ombre des véritables héros de la nation, qui ont forgé l'Italie de leurs mains, paraît alors planer sur ces écrivains, opposant ainsi un obstacle à la possibilité de construire autour d'eux une imagerie digne de pères de la nation.

Malgré les célébrations qui font des six auteurs étudiés des candidats possibles au statut de figures de la nation après que l'Italie a été unifiée, une absence d'unanimité et de consensus autour de ces écrivains persiste et devient un obstacle à une telle reconnaissance. Seul Manzoni semble échapper à cela, mais peut-être est-ce aussi lié au fait qu'en plus de son talent littéraire et de son attachement à l'Italie, il traverse une grande partie du XIXe siècle et en vit les grands événements. Néanmoins, même lui paraît être remis en question à la fin du siècle par certains, dont Carducci. Par ailleurs, le rôle des écrivains du début du siècle dans la construction et la diffusion d'idéaux repris par le mouvement du Risorgimento ne semble pas être reconnu à son entière valeur si l'on en croit les analyses actuelles, qui tendent à montrer l'influence qu'ont pu avoir des œuvres littéraires et des auteurs de la première moitié du XIXe siècle sur la formation de patriotes italiens. Certains écrivains sont même presque dédaignés

par les historiens de la littérature de la seconde moitié du XIXe siècle, bien que leurs ouvrages aient rencontré du succès à leur époque et même après, ce qui est un critère à priori suffisant pour figurer dans l'histoire de la littérature. Cela montre alors l'apparente ignorance qui règne autour de leur importance. Compte tenu des éléments dont nous disposons, nous ne saurions affirmer qu'il s'agit d'une volonté délibérée d'écarter un auteur comme Vincenzo Cuoco, c'est pourquoi nous évoquons une possible ignorance. Toujours est-il qu'il apparaît plutôt compliqué, étant données les représentations dont ils font l'objet individuellement, de mettre en évidence certains écrivains de la charnière XVIIIe-XIXe siècle dans leur particularité comme pères de la nation, à l'exception peut-être d'Alessandro Manzoni. Cependant, à partir de tout ce que nous avons pu relever jusqu'à présent, il semble qu'au-delà des auteurs dans leur particularité, c'est une certaine tradition littéraire, qui se poursuit notamment à travers des écrivains du passage au XIXe siècle, qui paraît se faire manifeste de l'idée nationale.

Chapitre IX : la littérature comme manifeste de l'idée nationale ?

Une fois l'unité réalisée, la littérature est rapidement apparue comme un moyen de donner une identité à une nation dont l'unification après des siècles de division ne tombait pas nécessairement sous le sens. Ainsi, la tradition littéraire italienne était ce qui n'avait cessé de maintenir liées tant bien que mal les parties divisées autour d'une culture des lettres censée être commune à l'ensemble de la péninsule. La littérature italienne est alors perçue comme un facteur d'unité, comme un élément qui, depuis Dante, a eu tendance à unir l'Italie, à atténuer ses divisions. Au final, à partir de ces considérations, que les romantiques du début du siècle avaient déjà commencé à mettre en avant³⁰³, les intellectuels de l'après-Risorgimento partisans de l'unité se sont mis à œuvrer en faveur de la nation, afin qu'elle s'enracine profondément dans les esprits et devienne durable, et non éphémère. Ces intellectuels s'engagent d'autant plus qu'il est fréquent dans la péninsule après le Risorgimento qu'ils mènent en parallèle à leur carrière littéraire des fonctions politiques³⁰⁴, qui leur donnent un poids encore plus important dans cette construction d'une Italie qui a alors tout à prouver et tout à faire pour s'implanter et perdurer. L'idée est donc de mettre en avant un esprit national, dont la littérature semble être un bon exemple et modèle. Dès lors, la littérature ne devient-elle pas par là-même un manifeste de l'idée nationale ? La valorisation d'une littérature italienne n'est-elle pas non plus déjà la revendication de l'existence de la nation, n'offre-t-elle pas alors à l'Italie un formidable repère identitaire dont les modèles sont ces génies italiens de la littérature ?

I. La construction d'une littérature nationale continue : le choix des ancêtres et de l'esprit national³⁰⁵

Le simple fait d'entreprendre une histoire de la littérature italienne, qui commence à partir du moyen-âge, correspond déjà à la construction du mythe d'une tradition littéraire de la péninsule et à l'idée de l'existence d'une nation unie culturellement depuis des siècles et dont la littérature est l'une des manifestations les plus représentatives. Plus encore, il s'agit de choisir les ancêtres communs à l'ensemble des Italiens, par le biais de ces écrivains censés

³⁰³ Laura Fournier-Finocchiaro, *Op. Cit. Caractère...*

³⁰⁴ Christophe Charle, *Op. Cit.*, p. 347.

³⁰⁵ Pour plus de précisions sur l'idée de choix des ancêtres et d'esprit national, se référer à Laura Fournier-Finocchiaro, *Ibid.*

avoir donné valeurs et dignité à la nation. En somme, c'est l'esprit national qui doit être représenté à travers l'histoire de la littérature italienne.

Une longue tradition littéraire

Depuis la fin du XVIII^e siècle et l'apparition des premières histoires littéraires de l'Italie, et tout au long du XIX^e siècle, l'idée qui prédomine est celle d'une littérature continue et rayonnante dans la péninsule, qui a élevé dans ce domaine l'espace italien au rang européen. Le mythe d'une tradition littéraire qui remonte au moyen-âge est très en vogue parmi les élites cultivées italiennes durant le XIX^e siècle. Elle l'est aussi parmi les intellectuels étrangers, puisque l'on voit par exemple des Français se lancer de même dans des histoires littéraires de l'Italie qu'ils font débiter au moyen-âge et dont la construction semble être faite pour accréditer cette idée de tradition littéraire, à l'image de ce que fait Louis Etienne. Cette tradition littéraire italienne paraît bien ancrée dans les esprits des lettrés italiens du XIX^e siècle, au point que même les intellectuels peu favorables à l'unité perçoivent à travers celle-ci l'existence d'une nation :

« Et en Italie la littérature eut toujours une très grande importance, et l'art et le sentiment du beau furent les instruments de sa renaissance, comme la morale sérieuse et positive pour l'Angleterre, l'esprit et la raison pour la France. A la présomptueuse abjection actuelle, qui répète qu'il n'y eut pas d'Italie et d'Italiens avant 1859 ou tout au plus 1848, nous opposerons toujours une littérature et un art, dans lequel, et peut-être pour lequel vécut toujours le nom d'Italie, soit parmi nous, soit face aux étrangers. Elle commença avec Dante, et sa tradition ne resta jamais interrompue, et même dans les temps les plus funestes elle continua à réfléchir, étudier, agir ; bien que les rhéteurs, son éternelle infection cutanée, aient étouffé les sentiments sous la recherche de la forme. Et nous nous évertuâmes toujours de reconnaître l'Italie vivante et pleine d'espoir dans sa littérature, appliquée aux pensées et aux sentiments d'Italie. »³⁰⁶

L'idée de la persistance d'un caractère national italien à travers les siècles grâce à la littérature est très clairement exprimée ici. La tradition littéraire italienne apparaît comme un fait qui ne peut être nié et qui surtout depuis Dante, celui par qui tout est arrivé, n'a cessé de se perpétuer. Plus encore, il semblerait que cela soit la littérature qui ait fait l'Italie, et ce bien avant qu'elle ne devienne une réalité, c'est-à-dire bien avant le Risorgimento et la création de la nation. En fait, c'est une nation littéraire, dont découle l'esprit national italien, qui est mise en évidence ici. Pour les intellectuels italiens donc, la littérature italienne est ce qui fait

³⁰⁶ ANNEXE 9.

l'essence de la péninsule. Nous voyons alors se dessiner ici une volonté de se chercher des ancêtres et des racines communes, de se chercher finalement, à travers la littérature, une histoire. Ainsi, même si Cesare Cantù n'est pas vraiment favorable à l'unité italienne, il reconnaît, et même défend ardemment, l'existence d'une Italie culturelle à défaut d'une Italie politique. La littérature paraît être ce qui parvient en fait à lier les élites cultivées italiennes sous une même bannière, faite d'auteurs et de génies de l'écriture.

Cette tradition littéraire est une idée somme toute visiblement bien ancrée en Italie et le passé glorieux d'une culture italienne rayonnante en Europe ne cesse ainsi d'être rappelé, comme conscience de l'Italie comme un espace littéraire bien à part et caution d'un esprit national ancien, et non inventé par l'unité. Une relecture de toute la littérature italienne dans le sens de cette tradition semble donc à l'œuvre au XIXe siècle, dans un contexte européen de recherche, et de construction, des racines nationales³⁰⁷. C'est dans cette perspective que sont représentés les écrivains italiens et que sont mis en valeur ceux qui, parmi eux, sont censés incarner encore mieux que les autres la longue tradition littéraire italienne. Nous en revenons alors ici à ces grandes figures de la littérature, ces illustres anciens, auxquels sont comparés les auteurs postérieurs afin d'évaluer s'ils en sont dignes et par conséquent s'ils deviennent eux-mêmes des références de la tradition littéraire.

Au-delà d'une relecture volontairement orientée dans le but de « nationaliser » l'histoire littéraire de la péninsule durant le mouvement d'unité et surtout après la réalisation de l'unité, comme cela est visible dans l'histoire littéraire de Francesco De Sanctis³⁰⁸, il apparaît que l'idée d'une tradition littéraire italienne qui serait à l'origine de la nation, qui la précéderait, dépasse les frontières partisans et est en fin de compte assez largement partagée parmi les hommes de lettres, et pas seulement les lettrés italiens. En effet, Louis Etienne par exemple, paraît être lui aussi imprégné de cette conception d'une tradition littéraire ayant conduit à l'unité italienne : « Les livres l'ont [l'unité] annoncée, les siècles l'ont mûrie, la littérature italienne en est pénétrée depuis Dante jusqu'à Manzoni »³⁰⁹. Ainsi, il fait de la littérature italienne un grand mouvement continu qui part de celui par qui tout a commencé, et qui termine, provisoirement, par le grand écrivain du XIXe siècle, mort deux ans seulement avant la publication de l'ouvrage de Louis Etienne. Ce dernier fait aussi de la tradition littéraire italienne le support de la nation, la matrice de celle-ci. Au final, cette conception particulière de la littérature italienne amène dans un sens à faire des grands écrivains italiens

³⁰⁷ Au sujet de la recherche et de la création des identités nationales au XIXe siècle en Europe, se référer à Anne-Marie Thiesse, *Op. Cit.*

³⁰⁸ Laura Fournier-Finocchiaro, *Op. Cit. Caractère...*

³⁰⁹ Louis Etienne, *Op. Cit.*, p. 598.

des pères de la patrie³¹⁰, puisqu'ils incarnent cette tradition mère de la nation et expression de l'esprit national.

Dans la perspective de l'étude particulière qui nous concerne, il convient alors de voir plus précisément de quelle manière est située la littérature de la charnière XVIIIe-XIXe siècle par rapport à la tradition littéraire italienne, afin d'en tirer des conclusions sur les six auteurs qui nous intéressent.

Intégrer la charnière XVIIIe-XIXe siècle

L'existence d'une tradition littéraire italienne semble donc être acquise pour les esprits cultivés de la seconde moitié du XIXe siècle, mais jusqu'où se perpétue-t-elle et comprend-elle toutes les périodes de la littérature, et notamment la période fin XVIIIe-début XIXe siècle ? Comme nous venons de le voir, pour Louis Etienne elle n'a pas de fin et perdure encore au moment même où il écrit puisqu'il y intègre Alessandro Manzoni. Cependant, cela ne signifie pas pour autant que la littérature de la charnière XVIIIe-XIXe siècle soit pleinement considérée comme faisant partie intégrante de la tradition littéraire et de l'esprit national qu'elle véhicule. En effet, le XVIIIe siècle italien est considéré à la fin du XIXe siècle par les critiques littéraires de manière assez négative³¹¹, et ces mêmes critiques ne disposent pas d'un grand recul sur leur propre siècle, ce qui rend plus difficile une mise en perspective de la littérature de la première moitié du siècle avec une tradition littéraire qui s'étend sur plusieurs siècles. Comment sortir la littérature de cette période de son contexte et la mettre en parallèle avec les grandes œuvres, les grands auteurs, en bref avec les quelques éléments de la littérature italienne qui ont traversé les siècles, qui ont su dépasser leur ancrage temporel pour passer à la postérité ? Comment envisager la permanence d'œuvres qui n'ont pas encore vraiment pu faire leurs preuves dans le temps, comment envisager finalement la continuité de la littérature ?

En comparant les histoires littéraires de Louis Etienne et de Cesare Cantù, il s'avère que la façon d'aborder la continuité de la littérature italienne et de sa tradition diffère de l'une à l'autre, ce qui donne à voir deux rapports divers à celle-ci dont nous pouvons tirer des enseignements intéressants. Pour Louis Etienne, la continuité est de prime abord temporelle, puisqu'il organise son Histoire littéraire par périodes successives, de sorte que la charnière XVIIIe-XIXe siècle s'en trouve répartie sur deux chapitres, voire trois. Chaque période vient finalement tout naturellement à la suite de la précédente, que cela soit en se situant dans une

³¹⁰ Laura Fournier-Finocchiaro, *Op. Cit. Caractère...*

³¹¹ Laura Fournier-Finocchiaro, *Op. Cit. Les Lumières...*, p. 6.

opposition par rapport à celle-ci, comme le montre le chapitre « Réaction contre l’Arcadie », ou dans sa succession, marquée essentiellement par un changement d’époque et de contexte et dont il est laissé penser que cela influe sur la littérature³¹². Par la suite, dans le corps du texte, la perpétuation de la tradition littéraire passe par des comparaisons et des mises en évidence de liens entre les auteurs et avec les illustres anciens, comme nous avons déjà eu l’occasion de le noter. Pour Cesare Cantù, la logique n’est pas la même. En effet, il respecte la chronologie mais ses chapitres sont avant tout plutôt thématiques³¹³, de sorte que se dessinent plus facilement les hérédités, les héritages et les innovations au sein des groupes ainsi formés. Le chapitre intitulé « Le Théâtre »³¹⁴ en est un très bon exemple, puisque Cesare Cantù y retrace toute l’histoire de l’écriture dramatique en Italie. La continuité au sein de la tradition littéraire apparaît ici sous un autre jour, avec une période XVIIIe-XIXe siècle qui finalement est intégrée parmi les divers thèmes abordés, et non tout simplement mise à la suite des périodes précédentes. Deux manières donc de présenter la tradition littéraire italienne, avec l’une qui permet une intégration de toutes les périodes dans une certaine continuité à partir de la façon dont est construit l’ouvrage, et l’autre qui ne fait apparaître cela qu’avec le corps du texte.

La volonté d’intégrer la période fin XVIIIe-début XIXe siècle à la tradition littéraire italienne est encore plus flagrante chez Giosuè Carducci, qui s’en fait un ardent défenseur. L’idée de continuité culturelle de la littérature est très importante pour Carducci³¹⁵ et il tente ainsi de l’exposer à ses contemporains :

« L’art est une modification continue ; et, quand dans l’élaboration collective du sens artistique d’une ou de plusieurs générations une forme a mûri jusqu’à la perfection suprême, tout de suite une autre se développe ; [...]. Les spectateurs d’un développement sont sujets à se faire des illusions, otages de l’attraction du mouvement vivant et du sens du présent ; mais, [...], tandis qu’ils plaignent leurs pères qui n’eurent rien de semblable et s’étonnent de comment ils purent vivre sans, voilà qu’un autre développement a commencé et une autre forme est en train d’arriver. »³¹⁶

³¹² ANNEXE 2.

³¹³ ANNEXE 1.

³¹⁴ *Ibid.*

³¹⁵ Laura Fournier-Finocchiaro, *Op. Cit. Les Lumières...*, p. 12-13.

³¹⁶ Giosuè Carducci, *Op. Cit. A proposito...*, p. 18-19 : « L’arte è continua modificazione; e, quando nell’elaborazione collettiva del senso artistico d’una o più generazioni una forma è maturata alla perfezione suprema, un’altra subito se ne svolge ;[...]. Gli spettatori d’uno svolgimento sono soggetti ad illudersi, rapiti dall’attrazione del moto vivo e dal senso del presente ; ma, [...] mentre compiangono i padri che nulla ebbero di simile e stupiscono come potessero viverne senza, ecco un altro svolgimento è cominciato e un’ altra forma sta per venir fuori. »

Non seulement pour Giosuè Carducci la littérature, comprise ici dans l'art, est en perpétuel renouvellement et ce de manière continue, mais il pose aussi la question de la perception de la littérature par ceux qui en sont contemporains, montrant que la littérature précédente est souvent injustement dénigrée. Dans cette perspective il défend en fait la littérature de la charnière XVIIIe-XIXe siècle, que la seconde moitié du XIXe siècle ne considère pas à sa juste valeur selon lui. C'est pourquoi il n'a de cesse de la réhabiliter et de l'intégrer pleinement à la tradition littéraire italienne, comment en témoignent ses commentaires sur Parini, Foscolo et Monti dans *A proposito di alcuni giudizi su Alessandro Manzoni* ainsi que ses *Lecture del Risorgimento*, premier volume, qui mettent à l'honneur les écrivains de cette période. En fin de compte, il apparaît que Carducci accorde une grande importance à cette période en ce qui concerne la construction d'une « littérature nationale » italienne³¹⁷, et qu'il la place dans la continuité de la tradition littéraire, détentrice de l'esprit national.

Enfin, la charnière XVIIIe-XIXe siècle vient à être intégrée à cette tradition littéraire italienne défendue par les intellectuels italiens, et acceptée comme fait par certains intellectuels étrangers de la seconde moitié du XIXe siècle. Dès lors, les auteurs de cette période perçus comme étant de grands écrivains peuvent devenir des repères identitaires pour la nation italienne. Au final, la défense et l'affirmation d'une littérature italienne tendent à mettre en avant une nation culturelle qui ne demande qu'à se concrétiser politiquement. Par conséquent, comment percevoir tous les éléments qui vont en direction de l'italianisation de la littérature, si ce n'est comme la mise en évidence des frémissements d'une nation en gestation ?

II. Une littérature italianisée ou les frémissements d'une future nation

Dans la seconde moitié du XIXe siècle, à un moment où la nation italienne est en pleine construction bien qu'il n'y ait toujours pas de langue italienne unique et que les liens se fondent essentiellement sur la culture et la géographie, la littérature des débuts du siècle devient l'écho de tout cela. Outre l'enjeu que représente la nécessité, ou la fierté, de mettre en avant une littérature italienne, qui a un style propre à elle, les écrits d'après 1850 portant sur celle-ci et sur les écrivains de la charnière XVIIIe-XIXe siècle présentent cette période comme un moment où les questions sur la langue italienne se font plus pressantes et où les hommes de lettres jouent un grand rôle par rapport à cela. Par la mise en avant d'éléments qui tendent à montrer l'implication de certains écrivains de cette période dans un débat sur la

³¹⁷ Laura Fournier-Finocchiaro, *Op. Cit. Les Lumières...*, p. 12.

langue italienne, ainsi que l'insistance sur le « style italien » de ceux-ci, ne pouvons-nous pas y voir une volonté de valoriser la culture de la péninsule, de conforter l'idée d'une tradition littéraire italienne, et donc d'établir une littérature propre à l'Italie ? Enfin, cela ne contribue-t-il pas à représenter les auteurs du début du siècle ayant participé à cela comme des références pour l'identité nationale qu'ils ont pour partie aidé à construire ?

La langue italienne en action

A partir de la fin du XVIIIe siècle, la question des langues nationales devient une des grandes recherches européennes, dans le cadre des processus de construction de nations et d'identités nationales en Europe. La péninsule italienne n'échappe pas à la règle et les écrivains de la première moitié du XIXe siècle tentent de définir une langue commune, conciliant à la fois leur langue écrite, héritée de Dante, et une langue plus récente et surtout parlée³¹⁸. A la réalisation de l'unité, la question n'est toujours pas vraiment tranchée et certains intellectuels semblent alors intéressés par le rapport à la langue des hommes de lettres italiens de la fin du XVIIIe et du début du XIXe siècle.

Ainsi, il est parfois fait état de la polémique qu'engendra la publication en 1817 par Vincenzo Monti d'un ouvrage de propositions de corrections à la refonte du dictionnaire italien réalisée par l'Académie de la Crusca peu de temps auparavant, et à laquelle il n'avait pas été invité à participer. Cette académie prestigieuse créée à la fin du XVIe siècle a pour but de préserver la pureté de la langue italienne, et publie donc des dictionnaires, appelés *Vocabolario della Crusca*. Toujours est-il qu'en 1817 donc, Vincenzo Monti, en désaccord avec un certain nombre de modifications apportées au nouveau dictionnaire, publie ses propres propositions, dont certaines apparaissent finalement nécessaires pour le XIXe siècle, malgré la polémique³¹⁹. L'intérêt de la période post-unitaire pour le débat du début du siècle autour de la langue italienne est visible à travers cet exemple, mais le rapport avec la nation n'est pas établi, contrairement à ce qu'écrit Louis Etienne au sujet du rapport d'Alessandro Manzoni avec la défense d'une langue italienne commune. D'après lui, l'écrivain a attaché « son nom à l'histoire des conflits sur la langue par un ouvrage dont la conclusion pratique est encore l'unité »³²⁰, tout comme « le sentiment national a également dicté à Manzoni toute sa discussion sur la langue italienne. »³²¹ Il en revient alors à l'initiative de Monti qu'il définit comme une intention louable mais excessive, avant de retourner à Manzoni et la prise de

³¹⁸ Anne-Marie Thiesse, *Op. Cit.*, p. 70-72.

³¹⁹ Michaud, *Op. Cit.*, Tome XXIX, p. 150.

³²⁰ Louis Etienne, *Op. Cit.*, p. 575-576.

³²¹ *Ibid.*, p. 582.

position de celui-ci concernant le débat sur la langue italienne, montrant son inclination envers l'adoption du Toscan comme langue nationale. L'enjeu de la langue italienne et du rôle des écrivains, notamment ceux de la première moitié du siècle, par rapport à cela est mis relativement en évidence par des intellectuels de la seconde moitié du siècle, d'autant plus que, pour eux, les prises de position correspondent finalement à une certaine idée de l'Italie³²². Cesare Cantù consacre d'ailleurs une partie du dernier chapitre de son histoire littéraire à la question de la langue italienne et des divers débats et prises de position³²³.

Le rapport des auteurs de la charnière XVIIIe-XIXe siècle avec la langue italienne interroge donc et amène à déceler à travers certains éléments l'importance que celle-ci prend durant cette période. Ainsi, la notice biographique du dictionnaire Michaud portant sur Alfieri se révèle intéressante de ce point de vue là puisqu'elle semble montrer que des écrivains tels qu'Alfieri redécouvrent la langue italienne et se mettent à la défendre. En effet, il est signalé qu'Alfieri « ne savait alors que médiocrement le français, presque pas l'italien, et point du tout le latin. Il entreprit d'oublier entièrement la première langue, d'apprendre parfaitement la seconde, et assez la troisième pour entendre les auteurs classiques »³²⁴, montrant que les écrivains italiens de la fin du XVIIIe siècle tendent à retourner vers la langue littéraire de la péninsule, dans une sorte de repli patriotique. Cela est renforcé par le soin que mettent des auteurs de la charnière XVIIIe-XIXe siècle à s'essayer à la traduction en italien d'œuvres classiques latines et grecques. C'est le cas d'Alfieri³²⁵, mais aussi, entre autres, de Monti. Il est ainsi reconnu par une partie des intellectuels du XIXe siècle pour avoir effectué un certain nombre de traductions d'auteurs classiques en Italien. Cesare Cantù consacre deux pages à ce sujet, dont une exclusivement à sa traduction de l'Iliade³²⁶. Il se trouve qu'en effet, au XIXe siècle, la traduction qu'a réalisée Monti de l'œuvre d'Homère est encore considérée comme la meilleure en Italien, bien que n'étant pas une traduction à la lettre, Vincenzo Monti connaissant très peu la langue grecque. Ce dernier a donc procédé avec l'aide des précédentes traductions en italien et celles en latin. Il est noté d'ailleurs à ce propos que « cet aveu donna lieu à l'helléniste Ugo Foscolo, qui avait aussi fait une traduction des vers de l'Iliade, de décrier le travail de son rival »³²⁷, ce qui montre au passage que le travail de traduction en italien des œuvres classiques est relativement répandu parmi les auteurs de la charnière XVIIIe-XIXe siècle, témoignant d'un retour en force de la langue italienne écrite.

³²² Laura Fournier-Finocchiaro, *Op. Cit. Caractère...*

³²³ ANNEXE 1.

³²⁴ Michaud, *Op. Cit.*, Tome I, p. 457.

³²⁵ *Ibid.*, p. 458.

³²⁶ Cesare Cantù, *Op. Cit. Storia della...*, p. 596-597.

³²⁷ Michaud, *Op. Cit.*, Tome XXIX, p. 149.

Ce rapport à la langue italienne, et notamment à la traduction, suscite des réflexions intéressantes de la part de certains intellectuels du dernier tiers du XIXe siècle tel que Louis Etienne, qui écrit : « la traduction, en vers surtout, n'est qu'un exercice, une gymnastique pour une langue en voie de formation ; plus tard elle ne saurait être qu'une cause d'appauvrissement pour le génie national. »³²⁸ Or, le génie national, le style italien, est ce qui est ardemment défendu à la fin du XVIIIe siècle, et plus encore dans la seconde moitié du XIXe siècle, comme nous allons le voir.

Le « style italien », la valorisation culturelle de la péninsule

Avec la mise en avant d'une tradition italienne et l'intégration à celle-ci de la période fin XVIIIe-début XIXe siècle, les intellectuels du XIXe siècle insistent finalement sur les particularités du style italien développé par les auteurs les plus doués de leur génération et les nouveautés apportées à ce style durant cette période. Dans le même ordre d'idée, ils s'intéressent à la question de l'influence étrangère, en essayant pour une partie d'entre eux de la nuancer, en ce qui concerne en tout cas la charnière XVIIIe-XIXe siècle.

Ainsi, ce qui fait l'importance des auteurs de la fin du XVIIIe siècle sont les nouveautés que ceux-ci ont amené à la littérature italienne, dans le plus pur esprit de celle-ci, et donc à priori sans aucune influence extérieure. Les notices biographiques du dictionnaire Michaud paraissent d'ailleurs très sensibles à cela et notent les apports majeurs des uns : « si Alfieri a créé en Italie un nouveau style tragique, Parini s'en est fait un pour la satire »³²⁹, ainsi que les perfectionnements des autres : « sentant le besoin de réforme, ou plutôt la légitimité de la réforme [littéraire] commencée par l'illustre Piémontais [Alfieri], il [Foscolo] l'adopta et fut pour beaucoup dans le triomphe de ce système »³³⁰. Alfieri, Foscolo et Parini sont autant d'écrivains qui ont su faire vivre le « style italien » et l'enrichir, comme cela est aussi le cas pour Monti selon Cesare Cantù, qui a repris les écoles de poésies italiennes et les a embellies³³¹. D'autres intellectuels du XIXe siècle se concentrent surtout à mettre en avant le côté typiquement italien des styles développés par les auteurs de la péninsule, et ce quand bien même l'influence initiale est étrangère. Dès lors, avec Alfieri « la tragédie italienne était née »³³², manière de montrer toute la particularité de celle-ci ainsi que sa appartenance à la littérature italienne, et avec Manzoni, le romantisme pourtant à priori né en Allemagne,

³²⁸ Louis Etienne, *Op. Cit.*, p. 598.

³²⁹ Michaud, *Op. Cit.*, Tome XXXII, p. 136.

³³⁰ *Ibid.*, Tome XIV, p. 445.

³³¹ Cesare Cantù, *Op. Cit. Storia della...*, p. 578.

³³² Louis Etienne, *Op. Cit.*, p. 565.

comme cela est reconnu, acquiert pourtant grâce à cet écrivain une forme particulière en Italie qui le rend spécifique :

« Le romantisme italien dans sa forme primitive, celle qu'il doit à Manzoni, demeura dans la sphère relativement sereine des loisirs studieux [...]. Aussi n'y a-t-il pas lieu d'être surpris qu'il y ait si peu d'intrigue dans ces drames. [...]. Le romantisme de l'Italie devait tenir par ce côté à son classicisme. »³³³

De cette manière il est finalement montré que la littérature italienne a tendance à s'approprier les mouvements, les styles, et à les adapter à l'esprit italien, en dépit des influences étrangères.

Cependant, Giosuè Carducci se montre relativement critique par rapport à cette conception de la littérature italienne et remet en question cette construction de ses contemporains :

« L'Italie, si peu curieuse d'habitude pour sa langue et sa culture, si profondément oublieuse de ses véritables gloires et traditions littéraires et maître-chanteur et commissaire-priseur si prompt des étrangers ; l'Italie, qui pour grande partie ne lit et ne goûte d'autres livres qu'étrangers ; dans certains cas, dans certaines récurrences, cette Italie est prise de furieux accès de patriotisme et se croit due de faire une grande consommation d'enthousiasme esthétique national. »³³⁴

Ainsi, d'après lui, les Italiens cultivés ont tendance à oublier leur culture, leur langue et leur littérature pourtant dignes d'intérêts, et à y revenir de manière excessive selon les circonstances, le tout sans aucune mesure. La critique s'adresse visiblement à ses contemporains, dans ce contexte où la nation est en pleine construction et où il s'agit de souder la péninsule autour d'une identité propre. Cela peut sembler étrange de la part d'un intellectuel qui s'attache à refonder l'histoire littéraire dans un sens national, mais nous pouvons supposer qu'ici il essaye de faire preuve de mesure et, par ailleurs, Carducci a longtemps oscillé entre diverses interprétations quant aux influences étrangères, notamment françaises, et il apparaît qu'au moment où il écrit ce texte, il semble accepter l'idée des

³³³ *Ibid.*, p. 580.

³³⁴ Giosuè Carducci, *Op. Cit. A Proposito...*, p. 95 : « L'Italia così incuriosa per il solito della sua lingua e della sua coltura, così profondamente dimentica delle sue vere glorie e tradizioni letterarie e così sollecita raccatatrice e banditrice delle straniere ; l'Italia che per grandissima parte non legge e non gusta altri libri che forestieri ; in certi casi, in certe ricorrenze, questa Italia è presa da furiosi accessi di patriottismo e si crede debito fare una gran consumazione di entusiasmo estetico nazionale. »

influences³³⁵. Il se montre finalement très critique envers ses contemporains qui, par exemple, refusent de voir l'influence des romans de Walter Scott sur *I Promessi Sposi* de Manzoni et vont jusqu'à, pour certains d'entre eux, affirmer que Walter Scott lui-même s'est inspiré de la littérature italienne, affirmation contestée vigoureusement par Carducci³³⁶.

Les influences étrangères sur la littérature italienne intéressent effectivement les intellectuels de la seconde moitié du XIXe siècle, notamment en ce qui concerne la période fin XVIIIe-XIXe siècle, qui essayent de déterminer leur importance. On retrouve alors dans les histoires littéraires de Louis Etienne et de Cesare Cantù des échos aux affirmations de Carducci. Ainsi, à propos de l'inspiration du roman de Manzoni puisé chez Walter Scott, Cantù ne nie pas l'influence mais s'attache tout de même à pointer les grandes différences entre les romans de l'Anglais et le chef-d'œuvre de l'Italien³³⁷, comme pour en conserver toute la spécificité italienne. Pourtant, Cantù paraît avoir tendance à reconnaître les influences de la littérature étrangère sur la littérature italienne et se montre malgré tout plus mesuré que ce que laisse entendre Carducci à propos de l'ensemble de ses contemporains cultivés. En effet, Cesare Cantù voit le mouvement romantique comme un mouvement aux influences européennes, note l'influence du roman épistolaire de Goethe sur celui de Foscolo et s'interroge au sujet du théâtre sur les interpénétrations des littératures françaises et italiennes³³⁸. Nous ne sommes pas en fin de compte ici en présence d'un homme de lettres atteint d'excès de patriotisme et prompt à un aveuglement consistant à « italianiser » de manière outrancière la littérature de la péninsule, même si la valorisation du « style italien » n'est jamais loin. Enfin, pour ce qui est de la propension des Italiens à admirer la littérature étrangère, signalée par Carducci, Louis Etienne semble la confirmer puisqu'il évoque ces « Italiens de notre siècle [XIXe siècle], qui ne sont revenus à leurs grands maîtres qu'après avoir promené dans les littératures étrangères leur constante admiration »³³⁹. En somme, si l'influence de la littérature étrangère n'est pas niée, contrairement à ce que peut sembler affirmer Carducci, en revanche cela n'est pas nécessairement bien perçu et cela s'accompagne souvent d'une mise en avant des spécificités italiennes par rapport à l'influence initiale.

Entre la mise en valeur d'un retour en force de la langue italienne dans la littérature à la fin du XVIIIe siècle, les débats des hommes de lettres sur la langue commune adaptée à la péninsule relayés par les intellectuels de la seconde moitié du XIXe siècle et une valorisation

³³⁵ Laura Fournier-Finocchiaro, *Op. Cit. Les Lumières...*, p. 4.

³³⁶ Giosuè Carducci, *Op. Cit. A proposito...*, p. 85-89.

³³⁷ Cesare Cantù, *Op. Cit. Storia della...*, p. 665.

³³⁸ *Ibid.*, p. 618, 607 et 478.

³³⁹ Louis Etienne, *Op. Cit.*, p. 557.

constante du « style italien », c'est toute une volonté d'italianisation de la littérature qui se fait apparente. Or cela participe finalement à consolider l'idée d'une littérature nationale ayant précédé la constitution de la nation italienne, et plus encore cela amène à voir en cette littérature les frémissements d'une nation en gestation.

A travers les considérations sur la littérature des intellectuels de la seconde moitié du XIXe siècle, qui défendent l'idée d'une tradition littéraire italienne toujours existante au XIXe siècle et insistent sur le « style italien », commence à se dessiner l'image d'une littérature italienne mère de la nation. Quant à l'intégration de la charnière XVIIIe-XIXe siècle à la tradition ainsi que les diverses remarques sur le rapport à la langue italienne d'écrivains de cette même période, ce sont autant d'éléments qui laissent penser que certains des auteurs de cette époque là peuvent devenir des repères identitaires pour la nation, aux côtés d'autres écrivains ayant marqué la littérature dite italienne. Au final, la littérature devient une sorte de manifeste de l'idée nationale, même si tous les intellectuels de la seconde moitié du XIXe siècle ne s'entendent pas forcément sur les limites de cette nation, politiques ou culturelles. C'est donc tout naturellement à partir de cette littérature qu'est déterminé l'esprit national italien, très utile après l'unité dans la perspective de créer une identité nationale, et c'est encore elle qui fournit des ancêtres à la nation, écrivains censés représenter une certaine « italianité », modèle et exemple à intégrer.

CONCLUSION

L'existence d'une tradition littéraire italienne, et donc nationale, est une représentation qui semble être très répandue et acceptée par un grand nombre au sein des élites cultivées du XIXe siècle, et devient même un instrument important pour ceux qui souhaitent enraciner la nation italienne par le développement et la diffusion d'une identité nationale au sein de la population. Ainsi, la littérature italienne devient la gardienne de l'esprit national et les illustres auteurs qui l'ont fait exister, qui lui ont donné ses spécificités, sont des pères pour l'Italie. Cette présence de l'idée d'une tradition littéraire se traduit donc pour les intellectuels par de constantes références à ces génies de la littérature, auxquels les auteurs plus récents sont comparés afin d'évaluer leur mérite et de leur attribuer une juste place dans le « panthéon de papier »³⁴⁰ que représente la littérature italienne. Dans ce sens, bien qu'étant des écrivains relativement récents aux yeux de la seconde moitié du XIXe siècle, les auteurs les plus marquants, d'un point de vue littéraire mais aussi pour ce qui est de leurs interactions avec le contexte italien, de la charnière XVIIIe-XIXe siècle semblent être intégrés à cette tradition littéraire.

Cependant, malgré les hommages rendus et la reconnaissance de leur talent littéraire et de ce qu'ils ont apporté à l'Italie, ces écrivains ne sont pas encore représentés de manière unanime comme des héros de la nation, comme ceux qui l'ont créée. Leur rôle a alors tendance à être minoré, voire ignoré. Pour autant, la manière dont est valorisée « l'italianité » de la littérature par les intellectuels de la seconde moitié du XIXe siècle, quelles que soient les convictions personnelles de chacun d'eux, contribue à entériner l'idée d'une littérature mère de la nation et donc de la préexistence d'une nation culturelle avant l'Etat politique. Par ailleurs, la tendance de certains de ces intellectuels à « italianiser » les influences étrangères de la littérature de la charnière XVIIIe-XIXe siècle, et à s'attacher à montrer la défense de la langue italienne écrite à laquelle se livrent certains écrivains de cette période tend à faire de ce moment-là le moment crucial où commencent à se faire ressentir les premiers frémissements du mouvement pour l'unité nationale, dont les auteurs sont les premiers médiateurs.

³⁴⁰ Jean-Claude Bonnet, *Op. Cit.*, p. 10.

Conclusion

« Une correspondance étroite entre la littérature et les événements politiques, une réforme littéraire analogue à celle qui s'est faite partout de nos jours, un renouvellement des vieux débats sur la langue nationale, tels sont les trois grands faits qui caractérisent le XIXe siècle italien »³⁴¹. S'ils peuvent effectivement être considérés comme les éléments caractéristiques majeurs de la littérature italienne du XIXe siècle, en revanche il apparaît finalement pour une partie des intellectuels de la fin du siècle, auteur de la remarque inclus, que le point de départ de tout cela se situe plutôt à la charnière du XVIIIe et du XIXe siècle. En effet, leurs considérations sur la littérature et sur certains auteurs de cette période laissent en fin de compte entrapercevoir l'idée selon laquelle les prémisses de toute la littérature italienne du XIXe siècle sont contenues dans cet intervalle temporel. Ainsi, de Parini à Manzoni, quelques écrivains intègrent à la littérature italienne des nouveautés, apportent des styles nouveaux, sans toutefois tourner le dos à cette tradition littéraire ancienne que nul ne semble remettre en doute au XIXe siècle.

Or, la littérature paraît devenir à ce moment-là un repère identitaire assez conséquent pour l'Italie et certains voient même en elle la matrice de la nation italienne, ou tentent en tout cas de la faire percevoir comme tel. Dès lors, si les illustres anciens de la littérature italienne demeurent les références principales de celle-ci et sont perçus comme des pères de la nation culturelle, puis politique, il apparaît néanmoins que les écrivains qui ont marqué la fin du XVIIIe et le début du XIXe siècle acquièrent une place non négligeable à leurs côtés. Toutefois, le rôle que jouent ces derniers dans la mise en place des idéaux défendus par le Risorgimento ne semble pas exister, ou de manière marginale ou minorée, dans les représentations des intellectuels de la seconde moitié du XIXe siècle qui ne sont pas des partisans affirmés de l'unité comme l'est Giosuè Carducci et dont les considérations sont différentes. Malgré la reconnaissance littéraire à laquelle ont droit les six auteurs sur lesquels cette étude s'est plus particulièrement attardée, il n'y a pas unanimité autour de l'impact qu'ils ont pu avoir sur l'idée de l'unité nationale. Plus encore, à l'exception donc de Carducci qui marque un réveil national et fait remonter la littérature ayant conduit au Risorgimento au milieu du XVIIIe siècle, le rapport entre ces auteurs et le mouvement pour l'unité italienne reste peu développé. En fait, c'est avant tout l'impact de l'occupation française durant cette

³⁴¹ Louis Etienne, *Op. Cit.*, p. 575.

période qui guide les réflexions, mais toujours est-il que cela n'empêche pas de poser déjà la question du patriotisme des uns et des autres, ce que ne manquent pas de faire les lettrés de la seconde moitié du XIXe siècle.

Il apparaît qu'en ce qui concerne les *Sei*, les représentations qui sont données de chacun d'eux après 1850 sont en pleine construction et soumises à diverses interprétations. S'ils sont tous les six perçus comme des amoureux de l'Italie et comme des écrivains importants, voire des références pour la littérature de leur époque et pour la littérature italienne en générale, ils ne sont pas tous de potentiels pères de la nation, c'est-à-dire des individus ayant suffisamment œuvré pour l'Italie pour pouvoir servir à la construction identitaire acharnée de l'après-unité, ou en tout cas ne le sont pas à la même échelle. En vertu de tous ce qui a pu être mis en évidence sur chacun des six auteurs au cours de cette étude, il est possible d'établir plusieurs profils différents, ainsi que les divers degrés d'intégration à l'édifice de l'identité nationale qui en découlent.

Ainsi, Giuseppe Parini est avant tout l'initiateur d'un renouvellement de la littérature italienne et un partisan du progrès, et non un défenseur de l'unité italienne avant l'heure, bien que Carducci le considère comme l'un des points de départ du long mouvement vers le Risorgimento. Pour Vincenzo Monti, les perceptions sont presque similaires, son apport principal concernant la littérature. Son lien avec les événements politiques qui touchent l'Italie au cours de sa carrière est noté mais cela a tendance à ternir son image, notamment dans la perspective d'en faire un repère identitaire, malgré sa participation au débat sur la langue italienne. En ce qui concerne Vittorio Alfieri, son style particulier est remarqué et surtout il est reconnu pour sa haine des Français qui transparaît dans ses productions et qui lui donne une image de patriote, voire de partisan de l'indépendance italienne et par extension de l'unité. Giacomo Leopardi est un écrivain qui crée véritablement des dissensions parmi la critique du XIXe siècle, mais qui au final ne laisse personne indifférent, ce qui lui donne une importance au sein de la littérature. Pour certains, il est même en faveur de l'unité sans que cela ne transparaisse vraiment dans ses écrits. Pour ces quatre écrivains là, ce n'est finalement pas à travers leurs opinions et leurs actes qu'ils deviennent malgré tout des références pour une Italie qui se cherche dans la seconde moitié du XIXe siècle mais plutôt par le biais de leur importance dans la tradition littéraire nationale et du renouvellement qu'ils y apportent. Ils peuvent donc représenter aux yeux d'une partie des élites cultivées de l'après unité des repères identitaires, mais ne sont pas non plus des pères de la nation puisqu'ils ne l'ont pas ardemment défendue ni annoncée.

L'aspect littéraire est très important pour ce qui est des deux auteurs suivants mais cela s'accompagne dans leur cas du signalement d'un engagement plus direct et plus franc en faveur de l'unité italienne, ce qui leur confère un statut différent par rapport aux quatre écrivains précédents. En plus des deux ouvrages qui ont fait de lui un auteur majeur de la charnière XVIIIe-XIXe siècle, Ugo Foscolo est régulièrement caractérisé par les critiques de la seconde moitié du XIXe siècle par ses opinions politiques et son engagement armé en faveur de l'indépendance italienne qui le font apparaître comme un fervent défenseur de l'unité italienne. Cependant, malgré cette association des convictions et du talent littéraire, il n'est pas encore tout à fait un père de la nation et surtout n'est de ce point de vue là pas mis au même niveau qu'Alessandro Manzoni qui combine lui aussi talent et engagement. Ce dernier est donc perçu véritablement comme une figure nationale au XIXe siècle, comme un précurseur de l'unité italienne, bien que certains intellectuels de l'après Risorgimento, tels que Carducci, œuvrant pour enraciner la nation italienne tentent de relativiser ce statut accordé à Manzoni afin d'élever une littérature nationale plutôt qu'un écrivain national.

Il y a ainsi des différences de perceptions et de représentations des écrivains de la charnière XVIIIe-XIXe siècle, liées aux convictions personnelles des intellectuels ainsi qu'au contexte temporel, politique et culturel de l'analyse et de l'écriture, ce qui fait que l'image de chaque auteur peut varier et être soumise à des interprétations plus ou moins orientées. En somme, au cours de la seconde moitié du XIXe siècle, les représentations des auteurs étudiés se mettent peu à peu en place et, dans le dernier tiers du siècle, commencent à acquérir les caractéristiques qui font qu'une partie de l'historiographie du Risorgimento du XXe siècle situe les premiers frémissements unitaires dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, et voit la littérature de cette période comme une première construction et un premier vecteur des idées qui mènent au mouvement unitaire. La littérature comme manifeste national et comme instrument participant à la construction de l'identité nationale au sein des élites cultivées, qui en diffusent ensuite le contenu au peuple plus modeste, n'est certes pas spécifique à l'Italie. En revanche, l'importance donnée à une culture italienne perçue comme ayant rayonné pendant plusieurs siècles malgré les divisions politiques, et la place toute particulière qu'elle prend encore aujourd'hui parmi les éléments qui composent l'identité de cette nation, font de l'art italien et des génies qui l'ont fait vivre des repères identitaires et, pour les plus illustres, des pères de la patrie relativement cruciaux.

La question qui se pose désormais est de savoir si, dans un XXe et un XXIe siècle où les intellectuels et les hommes de lettres ont perdu de leur prestige, la littérature italienne et ses représentants les plus illustres continuent à être une pierre fondamentale de ce qui forme

une identité nationale italienne qui apparaît parfois encore un peu fragile, ou si les repères et les pères ont changé au cours du temps, rejetant dans l'ombre certains d'entre eux. En effet, les rééditions ou non des œuvres littéraires des uns et des autres durant les cinquante dernières années constituent déjà un indice de la renommée actuelle des auteurs de la charnière XVIIIe-XIXe siècle.

SOURCES

SOURCES PRIMAIRES :

CANTÙ, Cesare, *Storia della letteratura italiana*, Firenze, Le Monnier, 1865

CARDUCCI, Giosuè, « A proposito di alcuni giudizi su Alessandro Manzoni », 1873, in *Alessandro Manzoni*, Bologne, Zanichelli, 1912

CARDUCCI, Giosuè, *Lecture del Risorgimento italiano (1749-1830)*, Bologne, Zanichelli, 1896

ÉTIENNE, Louis, *Histoire de la littérature italienne depuis ses origines jusqu'à nos jours*, Paris, Hachette, 1905 (1875)

MICHAUD, Joseph-François et Louis-Gabriel, *Biographie universelle ancienne et moderne ou Histoire, par ordre alphabétique, de la vie publique et privée de tous les hommes qui se sont fait remarquer par leurs écrits, leurs actions, leurs vertus ou leurs crimes*, Paris, Desplaces, 1856

SOURCES SECONDAIRES :

CANTÙ, Cesare, *Histoire des Italiens*, Paris, Firmin Didot, traduit de l'italien par Armand Lacombe, 1859

LEVATI, Ambrogio, *Elogio di Giuseppe Parini recitato nel giorno 16 novembre 1813 in occasione dell'aprimiento delle scuole del Liceo di Milano in Porta Nuova*, Milano, 1813

RANIERI, Antonio, *Notizia della morte del conte Giacomo Leopardi*, in « Il Progresso » vol. XVII, anno VI, Napoli, 1837

SANFILIPO, Pietro, *Storia della letteratura italiana. Dal secolo XI al secolo XIV*, Palerme, Pedone Lauriel, 1859

SCUDERI, Luigi, *Le biografie degli uomini illustri catanesi del sec. XVIII*, Scritti editi e inediti, Catania, 1881, notice sur Giuseppe Parini.

BIBLIOGRAPHIE

Outils

Dizionario biografico degli Italiani, Roma, Istituto della Enciclopedia italiana, 1960 [En ligne]

<http://www.treccani.it/Portale/ricerche/searchBiografie.html>

- fiche biographique de CANTU Cesare
- fiche biographique de CARDUCCI Giosuè
- fiche biographique de FOSCOLO Ugo
- fiche biographique de LEOPARDI Giacomo
- fiche biographique de MANZONI Alessandro
- fiche biographique de MONTI Vincenzo

Pour une approche générale de différents thèmes

BONNET Jean-Claude, *Naissance du Panthéon, essai sur le culte des grands hommes*, Paris, Fayard, 1998

CHRISTOPHE, Charles, *Les intellectuels en Europe au XIXe siècle*, Paris, Seuil, 1996

PECOUT, Gilles, *Naissance de l'Italie contemporaine, 1770-1922*, Paris, A. Colin, 1997

THIESSE, Anne-Marie, *La création des identités nationales. Europe XVIIIe-XXe siècle*, Paris, Seuil, 1999

Ouvrages spécifiques

BANTI, Alberto Maria, *La nazione del Risorgimento. Parentela, santità e onore alle origini dell'Italia unita*, Torino, Einaudi, 1999

BOUYSSY, Maïté, dir., *Vincenzo Cuoco. Des origines politiques du XIXe siècle*, Publications de la Sorbonne, Paris, 2009

BRAMBILLA, Elena, CAPRA, Carlo, SCOTTI, Aurora, (a cura di), *Istituzioni e cultura in età napoleonica*, Milan, FrancoAngeli, 2007

DEL VENTO, Christian, *Un allievo della rivoluzione, Ugo Foscolo dal « noviziato letterario » al « nuovo classicismo » (1795-1806)*, Bologne, CLUEB, 2003

ESPAGNE, Michel, *Le paradigme de l'étranger. Les chaires de littérature étrangère au XIXe siècle*, Paris, éditions du Cerf, 1993, p. 189-192.

FOURNIER-FINOCCHIARO, Laura, *Giosuè Carducci et la construction de la nation italienne*, Caen, Presses Universitaires de Caen, 2006.

FRÉTIGNÉ, Jean-Yves, *Giuseppe Mazzini: père de l'unité italienne*, Paris, Fayard, 2006.

LUTI, Giorgio, *Letteratura e rivoluzioni. Saggi su Alfieri, Foscolo, Leopardi*, Polistampa, Florence, 2002.

MASCILLI MIGLIORINI, Luigi, *Le mythe du héros. France et Italie après la chute de Napoléon*, Paris, Nouveau monde Edition/Fondation Napoléon 2002.

STUFFERI MALMIGNATI, Cesare, *Leopardi nella coscienza dell'ottocento*, Bonacci, Roma, 1976.

Articles

BRUNI, Armaldo, « La funzione Monti », in Gennaro Barbarisi dir., *Vincenzo Monti nella cultura italiana*, Volume I**, Cisalpino, Milan, 2005.

CUAZ, Marco, « L'identité italienne au XVIIIe siècle. La perception des étrangers et l'autoreprésentation des intellectuels d'Italie », sous la dir. de BERTRAND Gilles, in *Identités et culture dans les mondes alpin et italien (XVIIIe-XXe siècle)*, p. 13-36.

DIONISOTTI, Carlo, « Biografia e iconografia », sous la dir. de VIVANTI Corrado, in *Intelletuali e potere*, Milano, Einaudi, 1982, Annali 4, p. 413-429.

FOURNIER-FINOCCHIARO, Laura, « Caractère et littérature nationale en Italie (XIXe siècle) », *Les Cahiers de Psychologie politique* [En ligne], numéro 11, Juillet 2007.

<http://odel.irevues.inist.fr/cahierspsychologiepolitique/index.php?id=702>

FOURNIER-FINOCCHIARO, Laura, « Les Lumières et la Révolution dans la construction d'une "littérature nationale" italienne : *Lecture del Risorgimento italiano* de Giosuè Carducci » in G. Bertrand, E. Neppi, dir., *I lumi e la rivoluzione francese nel pensiero italiano del Novecento*, Florence, Olschki, à paraître

RAO, Anna-Maria, « Dal "letterato faticatore" al lavoro intellettuale », in A-M Rao, dir., *Cultura e lavoro intellettuale : istituzione, saperi e professioni nel Decennio francese*, Napoli, Giannini editore, 2009, p. 7-38.

Revue

(Les) *Ecrivains italiens et la Révolution française*, numéro de la *Revue des études italiennes*, XXXVIII, 1992, n°1-4.

Table des annexes

ANNEXE 1 Sommaire de la <i>Storia delle letteratura italiana</i> de Cesare CANTÙ.....	133
ANNEXE 2 Sommaire de l' <i>Histoire de la littérature italienne</i> de Louis ETIENNE.....	138
ANNEXE 3 Carte des Etats italiens après le congrès de Vienne et jusqu'à l'Unité.....	142
ANNEXE 4 Extrait de <i>Storia della letteratura</i> de Cesare CANTÙ, au sujet de Vittori Alfieri	143
ANNEXE 5 Liste de textes fondamentaux publiés entre 1801 et 1849, établie d'après des écrits de patriotes italiens du XIXe siècle	144
ANNEXE 6 Extrait de la notice biographique sur Giuseppe Parini par Luigi SCUDERI....	145
ANNEXE 7 Mémoires patriotiques	146
ANNEXE 8 Extraits de <i>Storia della letteratura</i> de Cesare CANTÙ, paragraphes sur Vincenzo Cuoco	148
ANNEXE 9 Extrait de <i>Storia della letteratura</i> de Cesare CANTÙ, extrait de la préface de l'auteur	149

ANNEXE 1

Sommaire de la *Storia delle letteratura italiana* de Cesare CANTÙ

XV

INDICE.

CAPO I. Origini dell'Italiano.	Pag. 1
Le università del medioevo. La lingua che parlavasi anticamente era simile od eguale all'italiana. Guise della trasformazione e lessica e grammaticale. Vestigia d'italiano entro scritture latine. Prime scritture italiane. Primi scrittori. Matteo Spinelli e Malespini. Origine delle parole. Arcaismi. I dialetti. Origine della poesia ritmica. Primi poeti. Frà Jacopone. Brunetto Latini. Cino da Pistoja. Guinicelli. Frà Guittone. Cavalcanti.	
• II. Dante	30
Precedenti. Amori di Dante. <i>Vita nuova</i> . Studj e politica sua. Suo esiglio. La <i>Divina Commedia</i> . Intento di essa. Altre calate all'Inferno. I simboli. La forma. L'idealità. È testimonio storico. Suo amor patrio. <i>De monarchia</i> . Dante e i papi. Bellezze e difetti. Fissa l'italiano. La lingua di Dante. <i>Del vulgare eloquio</i> . Altre opere sue.	
• III. Il Petrarca	59
Sua storia e carattere. Studj e amori. Il Canzoniere. Altre opere. Suoi viaggi. Sua politica. Onori resigli. Parallelo con Dante.	
• IV. Il Boccaccio. I Prosatori	77
Prosatori precedenti. Crescenzi. Passavanti. Cronisti e Storici. Dino Compagni. I Villani. Ingenuità de' Trecentisti. Poesie del Boccaccio. Il <i>Filocolo</i> . Il <i>Decamerone</i> . Suo lubrico egoismo. Suo pentimento. Suo stile. Il Triumvirato italiano. Imitatori. Cecco Stabili. Franco Sacchetti. Altri narratori.	

CAPO V. Il Quattrocento. Erudizione. Critica. Scienza. La stampa Pag. 93

Studio del latino e greco. I profughi greci. Nasce la critica. Le iscrizioni. Ricerca de' classici. Annoio da Viterbo. Onore e carezza dei libri. I palimpsesti. Biblioteche. Scorrettezza dei testi. Carta di cenci. La stampa. Primi stampatori. Gli Aldi. Progressi della stampa. La censura. Studj sui manoscritti. Studj ravnivati. Il Platonismo. Ficino. Pico. Giurisprudenza e altre scienze. Astronomia. Medicina. Le università. Letteratura diffusa. Protettori. I Medici, gli Strozzi, altri. Il Poggio. Il Valla e il Filelfo. Commentatori. Pedagoghi. Vittorino da Feltre.

» **VI. Scadimento e rinnovazione dell'italiano 133**

Italiano pedantesco. Sannazzaro. Alberti, Pandolfini, Lorenzo de' Medici. Canti Carnascialeschi. Romanzi. Il Pulci. Il Poliziano. L' *Orfeo*. Il Savonarola.

» **VII. Il Secolo d'oro. Cultura generale. Lingue dotte. Risorgimento della italiana. Prosatori 144**

Punto storico. Onoranze ai letterati. Leon X. I Medici, altri mecenati. Passione generale per le lettere. Latinisti. Vida, Sannazzaro, Fracastoro, Faerno, Bonamici, Scaligero ec. Editori. Orientalisti, antiquarj. Panvinio. Sigonio. Ligorio. Alciato. L'italiano torna a studiarsi grammaticalmente. Bembo. Della Casa. Castiglioni. Moralisti. Annibal Caro. I Segretarj. Bonfadio. Il Castelvetro. Studio in Dante e Petrarca. Giraldi, Muzio, letterati di mestiere. Studj di lingua, preferenza alla toscana. Ortografia variata. La Crusca. Storici. Guicciardini, Giovio, Nardi, Segni, Nerli, Varchi, Adriani, Ammirato, Bruto, Machiavelli. Storia veneziana. Paruta, Genovesi, milanesi, napoletani, di paesi forestieri e del mondo nuovo. Precetti storici. Giambullari, Davanzati. Scrittori artistici. Novellheri. Bandello, Firenzuola. Fantastici. Gelli, Doni.

» **VIII. Poeti del secolo d'oro. 205**

Petrarchisti. Molza. Della Casa. Costanzo. Tansillo. Guidiccioni. Poesia cavalleresca. Poemi romanzeschi. Il *Morgante*. L' *Orlando Innamorato*. L' *Orlando Furioso*. Adulazione dell' Ariosto. Stravaganti invenzioni. Difetti e bellezze di lui. Alamanni. Dolci. Imitatori dell' Ariosto. Il *Ricciardetto*. Anguillara. Bernardo Tasso. Il Trissino. Il Berni. I Capitoli. Pedanteschi e Macheronici. Satire. Pastoralì. Didascalici. Rucellaj. Alamanni. Valvasone. Tansillo. Baldi. Poetesse, Vittoria Colonna, Tullia d' Aragona ec.

CAPO IX. Indole della letteratura del Cinquecento. Pag. 243

Degenerazione morale. Mecenati materiali e degradanti. Soggetti scelti a caso. Le accademie Sguajataggine del lodare e del cercare. Risse e vituperj. Letterati ciarlatani. Landi. L' Aretino, Il Doni, il Domenichi, il Franco. Benvenuto Cellini. Il Machiavello. Origine del *Principe*. Connessione delle lettere coi costumi.

» X. La riforma religiosa. Concilio di Trento e sue storie. . 273

Lotta delle due podestà. Corruzione degli ecclesiastici. Leon X e sua Corte. Arte e scienza paganizzate. Filosofi increduli. Franca satira contro la Chiesa, tollerata. Lutero e i Protestanti. Il Prato. L' Ochino. Pietro Martire ed altri. Curione e il Pasquino. L' Accademia modenese e il Castelvetro. Il Vergerio. Incremento del protestantismo. Antitrinitarj. I Gentile. I Socini, Biandrata, Stancari ec. Opposizione cattolica. Concilio di Trento. Baronio. Bellarmino. Quistioni giurisdizionali. Frà Paolo Sarpi. Parallelo della sua storia con quella del Pallavicino.

» XI. Riazione cattolica. Il Tasso. 306

Celio Magno. Torquato Tasso. Magnifico soggetto della *Gerusalemme Liberata*, e meschina esecuzione. Distinzione fra gli epici d' arte e i primitivi. Carattere, intreccio, arte del poema del Tasso. Sue avventure. Critiche e apologia. La *Gerusalemme conquistata*. Parallelo del Tasso coll' Ariosto. Suo carattere e fine.

» XII. Il Marini. Il Secentismo. 330

Traviamento del gusto in Francia. Il Marini v' è ammirato. Il suo *Adone*. L' Achillini. Ciarlataneria e baruffe letterarie. I concetti e le metafore. Titoli speciosi. Pochi immuni dal guasto. Mazzoni e Gigli. Silvani. L' italiano era coltivato fuori. Studio dello stile. Il Bartoli e il Pallavicini. Lottini e Cornaro. Romanzi. Magalotti. Bocalini. Lancellotti. Tassoni. Sozzino. Epopee del Bracciolini, del Graziani, del Lippi, del Forteguerra. Il Redi. Il Testi. Il Chiabrera Mecenati. Accademie. Biblioteche. Re protettori. Cristina di Svezia. Il Crescimbeni. L' Arradia. Zappi. Maggi. Lemene. Il *Meo Patacca*. Il Filicaja. Il Guidi. Il Marchetti. Salvator Rosa. Innovazioni. Il Gravina. Poemi difficili. Quistioni di gusto. Confronto coi forestieri. Decadensa d' Italia.

» XIII. Scienze nel Seicento. Ingegni bizzarri. 375

Telesio. Bruno. Campanella. Fardella. Alberico Gentile. Giannotti. Paruta. Foglietta. Statisti, Ammirato, Botero. Politica antimachiavellica. Economisti, Scaruffi. Legisti, Pan-

ciroli. Giurisperdenti, Turamini, De Luca, Gravina. Storici. Gazzette. Siri, Baronio, Ughelli. Arte storica. Mascardi. Possevino. Storie di paesi stranieri. Bentivoglio, Strada. Geografi. Antiquarj, Fabretti, Bianchini. Filosofia della storia, Vico. Galileo. Accademia del Cimento. Redi. Cocchi. Litigi letterarj. Beni. Garzoni. Il *Bertoldo*. Rainaud. Magliabechi. Vanini. Ferrante. Pallavicino. Gregorio Leti. Mancanza di popolarità.

CAPO XIV. Eloquenza. Pag. 403

Della eloquenza sacra. Primi predicatori. Cinquecentisti. Panigaroli. Il Secentismo. Il p de Orchi. Predicatori barocchi. Il Segneri ed altri. Venini. Turchi. Predicatori recenti, Barbieri. Doti del predicatore. Elogi funebri. Eloquenza profana, politica, forense.

• XV. L'Esilità. Poeti del Settecento 432

Gli Arcadi. Accademie ridicole. Improvvisatori. Poetesse. Rolli. Savioli. Frugoni. Rezzonico. Mutua ammirazione. Pretensione scientifica. Algarotti. Bettinelli. Versi sciolti. Dantisti. Varano. Imitazione francese. Roberti. Segretarj. Romanzi. Verri. Coco. Quistioni di lingua. Cesarotti. Gozzi. Giornali. Favole, Casti, Passeroni. Fantoni. Mazza. Mascheroni. Satirici, Parini.

• XVI. Il Teatro 460

Primi tentativi drammatici. Spettacoli. Rappresentazioni. Sperimenti classici. *L'Oseo*, *L'Aminta*, *Il Pastor fido*. Altri drammi pastorali. Commedie, Bibbiena, Dolci, Cecchi, Lasca. Commedie vernacole. A soggetto. Dramma in musica. Drammi secentisti. Satira del Marcello. Zeno. Metastasio. Opera buffa. Commedie nel settecento, Chiari, Goldoni, Gozzi, Capacelli, Federici, Sografi ec. Nota. Odierni. Tragedia. Trissino, Rucellaj, Tasso, Dolce, Gravina, Maffei. Teatri de' Gesuiti. Alfieri. Monti. Foscolo. Pindemonti. Odierni. Tragedia romantica. Manzoni. Moralità della drammatica.

• XVII. Eruditi. Storici. Artisti. Critici. Mecenati. 523

Le scienze coltivate. Muratori. Maffei. Altri storici. Galluzzi. Pignotti. Delfico. Bertola. Denina. Scoperte di Ercolano e Pompei: studio delle antichità. Accademia Ercolanese. Quirini, Poleni, Guarnacci ec. Marini, Mazzocchi, Lansì, Zanetti, Sestini, Winkelman, E Q. Visconti Storia delle arti belle, Lodoli, Lansì, Milizia, Critici, Baretti. Giornali. Zaccaria. Storie letterarie, Tiraboschi, Andres, Mazzuccheli, Quadrio, Affo, Fontanini, Zeno, Foscarini.

CAPO XVIII. Idee innovatrici. Economisti. Filantropi. Filosofi. Pag. 553

Alito irreligioso. Filosofismo. Economisti, Ortes, Ricci, Belli. Genovesi, Galiani, Targioni, Verri, Legisti, Gennari, Devoti, Beccaria, Lampredi, Azuni, Pagano, Filangeri. Imitazione degli enciclopedisti. Enciclopedia italiana. Apologisti. Gerdil, Spedalieri, Filosofi, Soave, Pino, Baldinotti, Stellini, Buonafede. Gli Antiecclesiastici, Giannone. I Giansenisti. Mamachi. Orsi. Liguori. Scarpazza. Ballerini. Scotti.

» XIX. Ultimo secolo. Il Monti e sua scuola. 577

Vicende storiche divise nel Monti. Tempi di arte tranquilla. La rivoluzione. La *Bassvilliana*. Letteratura rivoluzionaria. Letteratura del regno d'Italia. Competitori del Monti. Altri suoi lavori. Giudizio su lui. È l'ultimo poeta del passato. Foscolo. Giordani. Leopardi. Scuola accademica. Pindemonti, Arici ec.

» XX. I Romantici. 618

Il romanticismo, e la critica nuova. Influenza di stranieri, Verità e sentimento dell'attualità. La popolarità. La schiettezza di modi. Miglior imitazione de' classici. Il romanticismo combattuto. Guadagna. Grossi, Torti, Berchet, Manzoni. Parallelo di questo col Monti. Concetti suoi generali. Scolari buoni e cattivi. Poeti politici. Trentini. Prati e altri odierni, epici, berneschi, satirici. Il Giusti.

» XXI. Scienze 650

Filosofi. I Sensisti. Galuppi. Rosmini. Gioberti. Gli Scettici. Gioja. Romagnosi. Giurisprudenti. Statisti. Economisti. Educatori. Scienze esatte. Filologia. Erudizione.

» XXII. Romanzi. Racconti. Storia 663

I romanzi antichi: i moderni. I *Promessi Sposi*. Imitatori. Travimenti. Guerrazzi. Storia, Botta, Troya. Archivj. Storie d'Italia. Coco. Colletta ec. Storie municipali e parziali. Letterarie. Biografie. Memorie. Arte storica. Storia universale del Cantù. Doveri dello storico.

» XXIII. Lingua e stile. Polemica. Decadenza. 691

Vicende della lingua. Prevalenza necessaria del toscano. La Crusca. Studj sullo stile. Grammatiche. Quistioni di lingua. Il francesismo del secolo passato. La riazione purista. Il Cesari e il Monti. La *Proposta*. Peticari, Gherardini ec. Varj dizionarij. I dialetti. Incertezze dello scrivere. La lingua viva. La critica odierna. Suoi travimenti. Il giornalismo. Letteratura leggera. Letteratura politica. I neoguelfi, Gioberti, Balbo. La rivoluzione. La polemica scoraggiante. Doveri dei critici e degli scrittori.

ANNEXE 2

Sommaire de l'*Histoire de la littérature italienne* de Louis ETIENNE

TABLE DES CHAPITRES

CHAPITRE PREMIER.

LA LANGUE ITALIENNE.

Critiques dirigées contre la langue italienne. — Formation de la langue italienne; partisans de l'origine barbare; école de Muratori. — Origine locale; partisans du latin rustique; école de Maffei. — Origine de l'italien littéraire; dialectes; primauté de la Toscane..... 1

CHAPITRE II.

POÉSIE ITALIENNE PRIMITIVE.

Commencements de la poésie italienne; école sicilienne. — École bolognaise. — École ombrienne..... 23

CHAPITRE III.

ÉCOLE TOSCANNE.

Poésie toscane. — Premiers essais en prose..... 42

CHAPITRE IV.

DANTE. SA VIE ET SES ŒUVRES DIVERSES.

Première période, 1265-1290. — Deuxième période, 1290-1302 — Troisième période, 1302-1321..... 64

CHAPITRE V.

DANTE. (Suite.)

Analyse de la *Divine Comédie*. — Conclusion philosophique et littéraire..... 87

CHAPITRE VI.

LES PROSAEURS CONTEMPORAINS DE DANTE.

Dino Compagni. — Villani..... 109

CHAPITRE VII.

PÉTRARQUE.

Cino de Pistoie. — Vie de Pétrarque. — Pétrarque et Lauro. — Œuvres de Pétrarque; le <i>Canzoniere</i> . — <i>Les Triomphes</i> ; goût, style, école de Pétrarque.....	119
--	-----

CHAPITRE VIII.

ROMANCIERS ET CONTEURS.

Les vieux romanciers italiens. — Boccace; sa vie et ses œuvres diverses. — Le <i>Décameron</i> ; plan de l'ouvrage; idée de la nouvelle italienne; composition et style; influence littéraire du livre. — Derniers <i>trecentisti</i> ; prosateurs contemporains de Boccace.....	144
--	-----

CHAPITRE IX.

LITTÉRATURE ITALIENNE DE 1378 A 1498.

Le quinzième siècle italien. — Poètes lyriques. — Politien. — Lorenzo de' Medici. — Poètes satiriques et épiques; Pulci; Bojardo. — Prosateurs divers; Savonarole.....	169
--	-----

CHAPITRE X.

ARIOSTE ET LE SEIZIÈME SIÈCLE DE 1498 A 1531.

Introduction. — Vie et œuvres diverses d'Arioste. — <i>Roland furieux</i> ; observations morales. — Observations littéraires.....	195
---	-----

CHAPITRE XI.

AUTRES POÈTES DE 1498 À 1531.

Sannazar. — Berni et Trissin. — Poésie lyrique; Bembo; Molza. — Vittoria Colonna et Michel-Ange. — Alamanni; Rucellai; Guidiccioni.....	22
---	----

CHAPITRE XII.

LE THÉÂTRE ITALIEN AVANT 1531.

Les <i>Rappresentazioni</i> . — La tragédie. — La comédie d'Arioste. — La comédie florentine. — Autres comiques toscans.....	248
--	-----

CHAPITRE XIII.

ÉTAT POLITIQUE D'ITALIE DE 1498 A 1531.

Rome et les pays du centre. — État politique de Florence.....	277
---	-----

CHAPITRE XIV.

MACHIAVELL.

- Sa vie et ses œuvres diverses avant la rentrée des Médicis. — De la rentrée des Médicis à son retour aux affaires. — Après son retour aux affaires..... 287

CHAPITRE XV.

LES ŒUVRES CAPITALES DE MACHIAVELL.

- Le Prince*. — *Les Discours sur Tite-Live*. — *L'Art de la guerre*. — *L'Histoire de Florence*..... 315

CHAPITRE XVI.

POLITIQUES ET HISTORIENS DE 1498 A 1531.

- Orateurs et historiens républicains; Bartolomeo Cavalcanti et Nardi. — Lorenzino de Médicis. — Politiques et historiens monarchistes; Francesco Vettori. — Guichardin, sa vie et ses œuvres. — *Dialogues* du gouvernement de Florence. — *Histoire d'Italie* de Guichardin..... 340

CHAPITRE XVII.

MORALISTES, GRAMMAIRIENS, ÉPISTOLAIRES
ET CONTEURS DE 1498 A 1531.

- Castiglione. — Bembo; Arétin; Tolomei. — Conteurs; Luigi Da Porto; Agnolo Firenzuola..... 373

CHAPITRE XVIII.

SECONDE ÉPOQUE DU SEIZIÈME SIÈCLE DE 1531 A 1595.

- Introduction. — Devanciers de Tasse; Della Casa; Annibal Caro; Bernardo Tasso..... 384

CHAPITRE XIX.

TASSE.

- Vie et œuvres diverses jusqu'à son retour de France. — Tasse et les princesses de Ferrare. — Vie et œuvres diverses depuis sa réclusion..... 398

CHAPITRE XX.

TASSE ET DERNIERS POÈTES DU SEIZIÈME SIÈCLE.

- La Jérusalem délivrée*, observations morales. — Observations littéraires. — Tansillo, Erasmo da Valvasone, Bernardino Baldi, Gabriello Chiabrera..... 417

CHAPITRE XXI.

CONTEURS ET AUTEURS DRAMATIQUES.

Les nouvelles. — La tragédie. — La pastorale dramatique. — La comédie 431

CHAPITRE XXII.

LES PROSETEURS, LES CONTEURS, DE 1531 A 1595.

Moralistes et philosophes. — Publicistes et historiens. — Épistolaires et critiques..... 446

CHAPITRE XXIII.

LES SEICENTISTI.

Le dix-septième siècle. — Marino. — Poètes lyriques. — Théâtre. — Poètes satiriques et burlesques. — L'éloquence dans les sciences. — Historiens et prosateurs divers..... 465

CHAPITRE XXIV.

LITTÉRATURE ARCADIEENNE.

L'Arcadie. — Théâtre; Scipion Maffei. — Métastase. — Giannone; Vico; Muratori..... 496

CHAPITRE XXV.

RÉACTION CONTRE L'ARCADIE.

Réveil de l'Italie; Parini. — Les œuvres de Parini. — Philosophes et réformateurs. — Théâtre; Goldoni et Gozzi. — Critiques et prosateurs divers..... 523

CHAPITRE XXVI.

ÉPOQUE DE LA RÉVOLUTION.

Introduction; Alfieri. — Théâtre d'Alfieri. — Monti. — Foscolo. — Critiques..... 554

CHAPITRE XXVII.

DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

Introduction; Alexandre Manzoni. — Leopardi. — Giuseppe Giusti. — Silvio Pellico; Niccolini; Alberto Nota. — Prosateurs. — Conclusion..... 575

FIN DE LA TABLE DES CHAPITRES.

(Source : Louis Etienne, *Histoire de la littérature italienne depuis ses origines jusqu'à nos jours*, Paris, Hachette, 1905 (1875). Disponible sur Gallica)

ANNEXE 3

Carte des Etats italiens après le congrès de Vienne et jusqu'à l'Unité



(Source : Gilles Pécout, *Naissance de l'Italie contemporaine (1770-1922)*, Paris, Nathan universités, 1997, p. 62.)

ANNEXE 4

Extrait de *Storia della letteratura* de Cesare CANTÙ, au sujet de Vittorio Alfieri

sentirlo, non conosceva nemmeno i capolavori francesi; eppure è affatto francese nella forma, nel cercare la purezza fin a rischio della monotonia, nel rattenere l'immaginazione da ogni volo romantico, nel far retoriche le passioni: se non che, invece della monarchia, egli idolatra la repubblica.

(Source : Cesare Cantù, *Storia della letteratura italiana*, Firenze, Le Monnier, 1865, p. 504)

ANNEXE 5

Liste de textes fondamentaux publiés entre 1801 et 1849, établie d'après des écrits de patriotes italiens du XIXe siècle

- Recueils poétiques de Berchet et Giusti
- Les poésies patriotiques de Leopardi
- *Dei sepolcri* de Foscolo
- *L'esule* de Giannone
- *Fratelli d'Italia* de Mameli
- *Marzo 1821* de Manzoni
- *Il Risorgimento* de Poerio
- *Giovanni da Procida et Arnaldo da Brescia* de Niccolini
- *Francesca da Rimini* de Pellico
- *Il conte di Carmagnola et Aldechi* de Manzoni
- *Le ultime lettere di Jacopo Ortis* de Foscolo
- *Platone in Italia* de Cuoco
- *L'assedio di Firenze* de Guerrazzi
- *Ettore Fieramosca et Niccolò di Lapi* de d'Azeglio
- *Saggio sulla rivoluzione di Napoli del 1799* de Cuoco
- *Storia del reame de Napoli* de Colletta
- *Storia d'Italia dal 1789 al 1814* de Botta
- *La guerra del Vespro siciliano* d'Amari
- *Del primato morale e civile degli italiani* de Gioberti
- *Delle speranze d'Italia* de Balbo
- *Le mie prigioni* de Pellico
- *Le memorie* de Pepe
- *L'assedio di Corinto, Mosè e Guglielmo Tell* de Rossini
- *Donna Caritea* de Mercadante
- *Norma* de Bellini
- *Marino Faliero* de Donizetti
- *Nabucco, Ernani, Attila...* de Verdi
- *Il Misogallo* d'Alfieri
- D'une manière générale les écrits de Mazzini

(Source : Alberto Maria Banti, *La nazione del Risorgimento. Parentela, santità e onore alle origini dell'Italia unita*, Torino, Einaudi, 1999, p. 45-46)

ANNEXE 6

Extrait de la notice biographique sur Giuseppe Parini par Luigi SCUDERI

E ancora nella lirica Parini mirava alla correzione morale della nazione ! Oh ! chi con cuore non ama la patria non può essere utile ed onesto letterato ! Eziandio ei pose cura alle Belle-Arti, e con alti dettati guidò la mano e lo intelletto di valorosi artefici alla natura e al bello. Della prosa pure fu amantissimo : il *Corso di belle lettere*, i *dialoghi*, le *pistole*, i *ragionamenti accademici* ec. ec., gli acquistarono nome di scrittore egregio. Giuseppe Parini adunque fu istitutore di un secolo, l'esemplare de' buoni, il sommo sacerdote dell'Italia. Tuttochè povero e grammo fu soccorrevole coi poverelli, fu loro largo di tetti ospitali e di vitto. O sacerdoti apprendete !..... Ei non vendè l'ingegno : ei non mai con laude alcuna bestemmio nocente, nè il falso in trono, nè la scellerata codardia, nè viltà potente. Dunque vero ei cantava :

No, ricchezza, nè onore,
Con frode e con viltà
Il secol venditor
Mercar non un veerà !...

Così Parini Alfieri Foscolo Beccaria Filangieri provvederono Italia di gloria immortale. Sviscerati amatori dell'Italia i suoi rotti costumi raddrizzarono, alla vendetta e alla gloria la innamorarono. E poi, allorquando il sommo sacerdote Italiano chiudeva eternamente gli occhi alla luce, (1799) non una lapide portò sculto il suo nome ; se non che Rocco Marliani inalzavagli modesta effigie in una sua amena villa. Ma poscia, levatasi la voce di quell'invittissimo Foscolo, Italia comprese il vitupero, e dava tomba al venerando poeta : O Alfieri, o Foscolo, o Parini, i nomi vostri sono sculti in petto d'ogni generoso italiano !... Chi non ama la patria, no, non può essere utile letterato mai !...

Scuderi, Luigi: Le biografie degli uomini illustri catanesi del sec. XVIII.
1881. (259)

(Source : Luigi Scuderi, Le biografie degli uomini illustri catanesi del sec. XVIII, 1881)

ANNEXE 7

Mémoires patriotiques

1. GUGLIELMO PEPE (1783-1855), *Memorie intorno alla sua vita e ai recenti casi d'Italia scritte da lui medesimo*, 2 voll., Tipografia della Svizzera Italiana, Lugano 1847
2. CESARE BALBO (1789-1853), *Autobiografia*, in ID., *Storia d'Italia e altri scritti editi e inediti*, a cura di M. Fubini Leuzzi, Utet, Torino 1984.
3. SILVIO PELLICO (1789- 1854), *Le mie prigioni. Memorie di Silvio Pellico da Saluzo*, in ID., *Opere scelte*, a cura di C. Curto, Utet, Torino 1954
4. COSTANZA (1793-1862) e ROBERTO (1790-1862) D'AZEGLIO, *Souvenirs historiques de la marquise Constance d'Azeglio, née Alfieril, tirés de sa correspondance avec son fils Emanuel, avec l'addition de quelques lettres de son mari le marquis Robert d'Azeglio, de 1835 à 1861*, Bocca Frères Editeurs, Rome-Turin-Florence 1884.
5. FRANCESCO HAYEZ (1791-1882), *Le mie memorie*, a cura di S. Mazzocca, Neri Pozza Editore, Vicenza 1995.
6. GIORGIO PALLAVICINO TRIVULZIO (1796-1878), *Memorie*, I: *Dal 1796 al 1848*, Loescher, Torino 1882.
7. MASSIMO D'AZEGLIO (1798-1866), *I miei ricordi*, a cura di S. Spellanzon, Milano 1956.
8. TULLIO DANDOLO (1801-70), *Ricordi biografici dell'adolescenza d'Enrico e d'Emilio Dandolo. Lo spirito della Imitazione di Gesù Cristo esposto e raccomandato da un padre ai suoi figli adolescenti (corrispondenza e lettere famigliari)*, 2 voll., Francesco Sanvito, Milano 1861.
9. NICCOLÒ TOMMASEO (1802-74), *Memorie poetiche. Edizione del 1838 con appendice di poesie e redazione del 1858 intitolata Educazione dell'ingegno*, a cura di M. Pecoraro, Laterza, Bari 1964.
10. ANGELO BROFFERIO (1802-66), *I miei tempi. Memorie*, 20 voll., Tipografia Eredi Botta - Tipografia Nazionale G. Biancardi, Torino 1857-61.
11. CATERINA FRANCESCHI FERRUCCI (1803-87), *Epistolario*, a cura di G. Guidetti, Tipografia Editrice Ubaldo Guidetti, Reggio d'Emilia 1910.
12. FRANCESCO DOMENICO GUERRAZZI (1804-73), *Memorie scritte da lui medesimo*, Poligrafia Italiana, Livorno 1848.
13. GIUSEPPE MAZZINI (1805-72), *Note autobiografiche*, in ID., *Scritti editi ed inediti*, Galeati, Imola 1938, LXXVII.
14. ADELAIDE CAIROLI (1806-71), *Adelaide Cairolì e i suoi figli, lettere dal 1847 al 1871*, a cura di E. Ghiglione Giulietti, Renzo Cortina, Pavia 1960.
15. GIUSEPPE GARIBALDI (1807-82), *Memorie autobiografiche*, Barbèra, Firenze 1888.
16. CRISTINA TRIVULZIO DI BELGIOJOSO (1808-71), *Ricordi dell'esilio*, a cura di L. Severgnini, Edizioni Paolino, Milano 1978.
17. GIUSEPPE RICCIARDI (1808-82), *Memorie autografe d'un ribelle*, Stassin et Xavier, Parigi 1857.

18. GIUSEPPE GIUSTI (1809-50), *Frammenti autobiografici*, in ID., *Opere*, a cura di N. Sabbatucci, Utet, Torino 1976.
19. CARLO RUSCONI (1812-89), *Memorie aneddotiche per servire alla storia del rinnovamento italiano*, Sommaruga, Roma 1883.
20. GIUSEPPE MONTANELLI (1813-62), *Memorie sull'Italia e specialmente sulla Toscana dal 1814 al 1850*, 2 voll., Società Editrice Italiana, Torino 1853-55.
21. LUIGI SETTEMBRINI (1813-76), *Ricordanze della mia vita*, a cura di A. Omodeo, Laterza, Bari 1934.
22. OLIMPIA SAVIO (1815-1901): RAFFAELLO RICCI, *Memorie della baronessa Olimpia Savio*, 2 voll., Treves, Milano 1911.
23. FRANCESCO DE SANCTIS (1817-83), *La giovinezza*, Marzorati, Milano 1969.
24. MARCO MINGHETTI (1818-86), *Miei ricordi*, 3 voll., Roux, Roma-Torino-Napoli 1888-90.
25. AURELIO SAFFI (1819-90), *Ricordi e scritti*, I: 1819-1848, Cooperativa Tipografica Forlivese, Forlì 1912.
26. GIOVANNI COSTA (1826-1903), *Quel che vidi e quel che intesi*, a cura di G. Guerrazzi Costa, Treves, Milano 1927.
27. EMILIA TOSCANELLI PERUZZI (1827-1900), *Vita di me, raccolta dalla nipote Angioiina Toscanelli Altoviti Avila*, Vallecchi, Firenze 1934.
28. GIOVANNI VISCONTI VENOSTA (1831-1906), *Ricordi di gioventú. Cose vedute o sapute, 1847-1860*, a cura di E. Di Nolfo, Rizzoli, Milano 1959.
29. GIUSEPPE BANDI (1834-94), *I Mille - Da Genova a Capua*, Salani, Firenze 1902.
30. ANTON GIULIO BARRILI (1836-1907), *Con Garibaldi alle porte di Roma*, Treves, Milano 1895.
31. GIUSEPPE CESARE ABBA (1838-1910), *Da Quarto al Voltorno. Noterelle d'uno dei Mille*, Zanichelli, Bologna 1891; ID., *Cose garibaldine*, Società Tipografica Editrice, Torino 1907.
32. EUGENIO CHECCHI (1838-1932), *Memorie di un garibaldino*, Carrara, Milano 1903.
33. GRAZIA PIERANTONI MANCINI (1843-1915), *Impressioni e ricordi. Giornale di una giovanetta (1856-1864)*, in « Nuova Antologia », 1907.

(Source : Alberto Maria Banti, *La nazione del Risorgimento. Parentela, santità e onore alle origini dell'Italia unita*, Torino, Einaudi, 1999, p. 54-55)

ANNEXE 8

Extraits de *Storia della letteratura* de Cesare CANTÙ, paragraphes sur Vincenzo Cuoco

Vincenzo Coco (-1824) nel *Platone in Italia* rappresentò i costumi e le dottrine degli antichi Italoti, non ricorrendo però alle fonti, come avea fatto Barthélemy nel *Viaggio d'Anacarsi*, e introducendo spesse allusioni al presente.

Una ragionevole storia della rivoluzione di Napoli diede Vincenzo Coco (-1823), ponendovi il calore di chi ne fu parte e il senno di chi profitò degli errori, non discredendo alla libertà, quantunque lodi i Napoleonidi d'aver rimesso il freno.

(Source : Cesare Cantù, *Storia della letteratura italiana*, Firenze, Le Monnier, 1865, p. 447 et 678)

ANNEXE 9

Extrait de *Storia della letteratura* de Cesare CANTÙ, extrait de la préface de l'auteur

E in Italia la letteratura ebbe sempre grandissima importanza, e l'arte e il sentimento del bello furono gli stromenti della sua rinascenza, come della inglese la morale seria e positiva, della francese lo spirito e la ragione. Alla presuntuosa abiettezza odierna, che va ripetendo non vi fossero Italia e Italiani prima del 1859 o al più del 1848, noi opporremo sempre una letteratura e un'arte, in cui, e forse per cui visse ognora il nome d'Italia, sia tra noi, sia in faccia ai forestieri. Cominciò con Dante, e la sua tradizione non restò mai interrotta, e anche ne' tempi più infausti continuò a riflettere, studiare, operare ; sebbene i retori, sua eterna impetigine, abbiano soffogato i sentimenti sotto la ricerca della forma.

E ci ingegnammo sempre di riconoscere l'Italia viva e sperante nella sua letteratura ; di esaminare l'arte di scrivere, applicata ai pensieri e ai sentimenti d'Italia.

RÉSUMÉ

La seconde moitié du XIXe siècle est marquée par la construction de la nation italienne, jusque là fractionnée en divers Etats. Le mouvement du Risorgimento aboutit donc à l'unité italienne en 1861. Dans ce contexte, l'Italie a besoin d'une identité, que certaines élites cultivées cherchent alors notamment du côté de la littérature. Or, une partie de l'historiographie du Risorgimento a eu tendance à mettre en avant la période de la fin du XVIIIe et du début du XIXe siècle comme le moment où ont commencé à apparaître les idéaux de l'unité, avec la littérature comme moyen de diffusion de ces thèmes nouveaux. Quelques intellectuels de la charnière XVIIIe-XIXe siècle sont ainsi désormais perçus comme des précurseurs du mouvement d'unité. Dès lors, dans cette perspective, les écrits portant sur la littérature italienne et sur les auteurs de cette période se révèlent des instruments utiles à la compréhension de la mise en place de représentations dans la seconde moitié du XIXe siècle. A partir des images que ces écrits donnent de six écrivains majeurs de cette époque, différents profils se dégagent et surtout, une divergence de perception concernant ces auteurs apparaît. Si certains intellectuels de l'Italie post-unitaire élèvent quelques uns d'entre eux au rang de pères de la nation, d'autres valorisent plutôt une tradition littéraire nationale, et d'autres encore n'envisagent rien de tout cela. Diverses visions s'affrontent et se complètent, montrant alors la complexité qui entoure la construction d'une nation et de son identité.

SINTESI

La seconda metà del XIX secolo è segnata dalla costruzione della nazione italiana, fin da allora frazionata in diversi Stati. Il movimento del Risorgimento sbocca dunque sull'unità italiana nel 1861. In quello contesto, l'Italia ha bisogno di un'identità, che certe parti dell'*élite* cercano allora segnatamente nella letteratura. Orbene, una parte della storiografia del Risorgimento ha avuto propensione a portare in avanti il periodo della fine del XVIII e dell'inizio del XIX secolo come il momento nel quale hanno cominciato a apparire gli ideali dell'unità, con la letteratura come mezzo di diffusione di quei nuovi temi. Qualche intellettuali del cardine XVIII-XIX secolo sono oramai percepiti come dei precursori del movimento di unità. In questa prospettiva, gli scritti sulla letteratura italiana e sugli autori di questo periodo si rivelano strumenti utili alla comprensione della formazione di rappresentazioni durante la seconda metà del XIX secolo. A partire delle immagini che questi scritti danno di sei scrittori maggiori di quella epoca, diversi profili sono messi in evidenza, e soprattutto, una divergenza di percezione a proposito degli autori apparisce. Se certi intellettuali dell'Italia post-unitaria fanno di alcuni di loro dei padri della nazione, altri valorizzano piuttosto una tradizione letteraria nazionale, e altri ancora non considerano le cose in questo modo. Diverse concezioni si fronteggiano e si completano, mostrando dunque la complessità che circonda la costruzione di una nazione e della sua identità.

Mots-clés : Risorgimento, Littérature italienne, Identité Nationale, Giuseppe Parini, Vittorio Alfieri, Vincenzo Monti, Ugo Foscolo, Alessandro Manzoni, Giacomo Leopardi.

Parole chiave : Risorgimento, Letteratura italiana, Identità nazionale, Giuseppe Parini, Vittorio Alfieri, Vincenzo Monti, Ugo Foscolo, Alessandro Manzoni, Giacomo Leopardi.

Illustration de la couverture : Montage des portraits des *Sei*, réalisé avec de gauche à droite et de haut en bas le portrait de Giuseppe Parini par Giuseppe Pietro Mazzola (1793), le portrait de Vittorio Alfieri par Pierre-Louis (dit Henri) Grevedon, le portrait de Vincenzo Monti par Andrea Appiani (1809), le portrait d'Ugo Foscolo par François-Xavier-Pascal Fabre (1813), le portrait d'Alessandro Manzoni par Francesco Hayez et enfin le portrait de Giacomo Leopardi par A. Ferrazzi (1820).